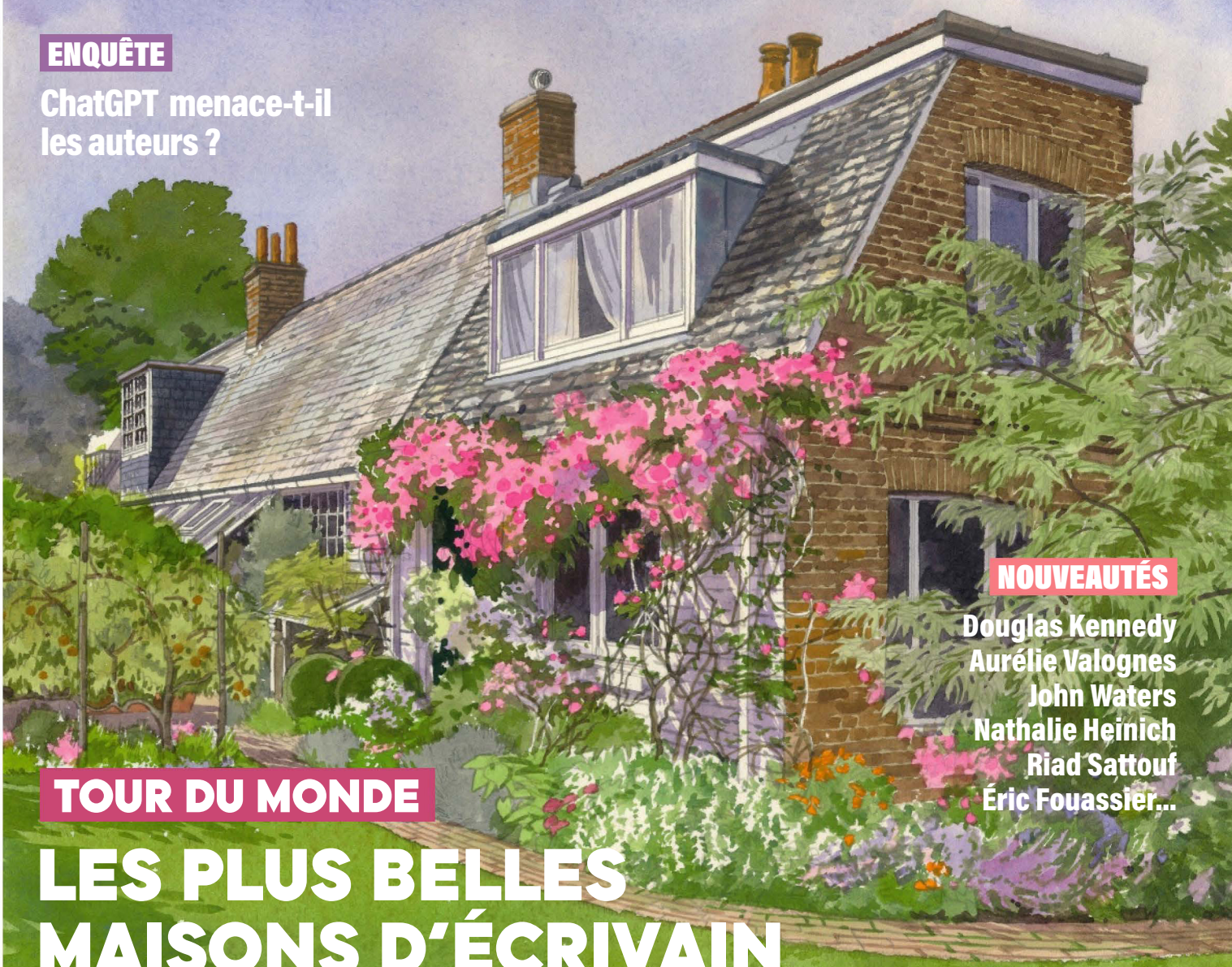
INCLUS ! 13 EXTRAITS DES LIVRES QUI FONT L'ACTUALITÉ

LiRE magazine littéraire



ENQUÊTE

ChatGPT menace-t-il les auteurs ?

NOUVEAUTÉS

Douglas Kennedy
Aurélie Valognes
John Waters
Nathalie Heinich
Riad Sattouf
Éric Fouassier...

TOUR DU MONDE

LES PLUS BELLES MAISONS D'ÉCRIVAIN

Colette, Zola, Sand, Hemingway, Christie, Goethe, Dumas, Proust...

N° 519/Juin 2023/www.lire.fr

L 19817 - 519 - F: 7,90 € - RD

FRANCE MÉTRO : 7,90 € - DOM : 8,50 € - BEL/LUX : 8,50 € - CH : 11,10 FS - CAN : 13,99 $CA - D : 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8,90 € - MAR : 89 DH - TOM : 1080 XPF - TUN : 9,9 TND - NUMÉRO 519 - JUIN 2023 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

La ville d'ISSY-LES-MOULINEAUX
présente

Sous le parrainage de
Douglas KENNEDY

Invitée d'honneur
Colombe SCHNECK

FESTIVAL DU LIVRE
D'ISSY-LES-MOULINEAUX

SAMEDI 17 JUIN
de 14h30 à 18h30

Dédicaces
Conférences
Animations pour toute la famille

PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE
M 12 Mairie d'Issy

www.issy.com/festival-du-livre

Stéphanie Guglielmetti pour IssyMedia - Illustration Julia Chausson - 2023.

Issy-les-Moulineaux

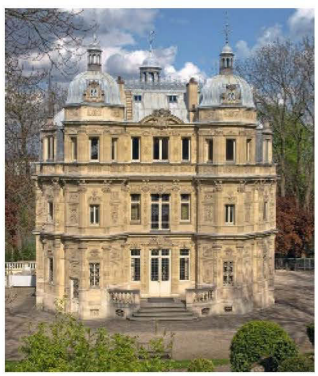
N° 519 - JUIN 2023

LiRE magazine littéraire

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
DOUGLAS KENNEDY

36
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
AURÉLIE VALOGNES



40
LE DOSSIER
LES MAISONS D'ÉCRIVAIN

54
LE PORTRAIT
ÉRIC FOUASSIER

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Douglas Kennedy

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE**
Aurélie Valognes

40 **LE DOSSIER**
Les plus belles maisons d'écrivain

54 **LE PORTRAIT**
Éric Fouassier

58 **L'ENQUÊTE**
La littérature à l'épreuve de l'intelligence artificielle

67 **LE CAHIER CRITIQUE**
68 • Littérature française
73 • Science-fiction/Romance
78 • Littérature étrangère
83 • Polars
88 • Bande dessinée/Jeunesse
90 • Études littéraires/Classiques/Poésie
96 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
74 • *Le Romantique* de William Boyd
84 • *Les Cahiers d'Esther. Histoires de mes 17 ans* de Riad Sattouf
92 • *Les princesses ont toujours raison* de Fabrice Midal

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Julie Jézéquel

LA CHRONIQUE DE
31 **Marylin Maeso** Philosophie
39 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
66 **Patricia Reznikov** Dans les piles
103 **Pascal Ory** Mot de tête
109 **Cécile Ladjali** À l'école des lettres
110 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : FABRICE MOIREAU

Ce numéro comporte un encart *Lire Magazine littéraire* diffusé sur l'ensemble des abonnés France.

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - JPGO/WIKIPÉDIA - JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

LiRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Les Petites Capitales

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Cécile Ladjali, Marylin Maeso, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Alain Dreyfus, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Fabrice Gaignault, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez, Camille Thomine

Publicité littéraire, partenariats et développement
publicite@lire.fr
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
Service Abonnements *Lire Magazine littéraire*
235, avenue Le-Jour-Se-Lève,
92100 Boulogne-Billancourt
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Détournant une fameuse formule de Victor Hugo, on pourrait déclarer : « Dis-moi où tu vis, je te dirai qui tu es. » C'est sans doute pour cette raison qu'il existe un intérêt croissant pour les maisons d'écrivain (ou d'artiste), largement mises en avant par les offices de tourisme et les institutions culturelles afin de faire découvrir la richesse du patrimoine. Mais au-delà de la simple visite curieuse, tous ces lieux – plus ou moins bien entretenus ou restaurés – ont ceci d'intéressant qu'ils mettent en perspective une œuvre et une époque (même si, parfois, les auteurs n'y ont que peu vécu !). Et permettent d'entretenir la légende des grands noms de la littérature. Voilà pourquoi nous consacrons, en cette période où l'on aime se promener, un dossier à quelques-unes des plus belles maisons d'écrivain. Peut-être entre ces murs croiserez-vous les fantômes de Marcel Proust, d'Alexandre Dumas, de George Sand, de Chateaubriand, de Balzac, d'Agatha Christie, de Colette ou de Marcel Pagnol.
De quoi relativiser le temps, à l'image de certains romans présentés dans ce numéro de *Lire Magazine littéraire.* Avec, d'un côté, *Et c'est ainsi que nous vivrons,* dystopie américaine signée Douglas Kennedy – qui nous a accordé un grand entretien ; de l'autre, le troisième tome du trépidant *Bureau des affaires occultes* d'Éric Fouassier et son nouveau tueur en série sévissant lors d'une épidémie de choléra en pleine monarchie de Juillet ! Une période qui inspira, d'ailleurs, quelques-uns des auteurs précités au sujet de leurs demeures… Preuve que la littérature est bien, pour reprendre une image de Marcel Aymé, une affaire de *« passe-muraille »*… ■

Soirée spéciale aux Deux Magots : Art de vivre-Paris

➔ Hors du cadre traditionnel de ses désormais rituels Lundis des écrivains, le célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés propose une soirée spéciale le 26 juin. À partir de 19 heures, le café des Deux Magots organise un événement autour du thème « Art de vivre-Paris ». Seront ainsi mis à l'honneur les livres (séances de dédicaces), mais aussi la mode (avec un défilé), la gastronomie (un grand chef révélera ses secrets), la photographie (une exposition des photos de la capitale signées Nikos Aliagas) ou l'histoire (avec la présence d'un de ses vulgarisateurs les plus populaires, Lorànt Deutsch).
Et encore bien d'autres surprises…

Pour gagner des invitations et assister à ce moment strictement privé, rendez-vous sur la page Facebook de *Lire Magazine littéraire*, vous y trouverez très prochainement tous les détails sur cette manifestation qui s'annonce festive !

***Lire Magazine littéraire* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine littéraire est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET

Esplanade des Orangeries, Parc de Villeroy, Mennecy (91)

Entrée libre

Rencontres et dédicaces, prix littéraires, conférences-débats, grandes dictées, ateliers mangas, caricaturiste, speed-editing...

Une centaine d'auteurs et de dessinateurs

parmi lesquels Mireille **CALMEL**, Claude **CANCES**, Evelyne **DRESS**, Frédéric **PLOQUIN**, Cécile **CHABAUD**, Emmanuel **PIERRAT**, Sophie **DAREL**, Bernard **MENEZ**, Gilbert **BORDES**, Laurent **MALOT**, Antoine C**HEREAU**, Raphael **DELPARD**, Jean-François **PR**E, Jean-Christophe **PORTES**, Thierry **ROCHER**, Christian **PORTE**...

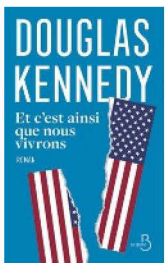
www.mennecy.fr | mairie de mennecy | @mennecycom | villedemennecy

« Nous vivons une guerre culturelle entre deux Amériques »

DOUGLAS KENNEDY

DERRIÈRE LE RIRE, UNE INQUIÉTUDE QUI LE POUSSE À S'INVENTER DES DOUBLES

Le voici donc, l'homme dont les romans existentiels nous ont soufflé à l'oreille mille questions plus ou moins inspirées… Et si j'organisais ma disparition pour me réinventer en quelqu'un d'autre, comme *L'homme qui voulait vivre sa vie* ? Et si je me retrouvais coincé dans une communauté de *rednecks* australiens et soumis à un régime 100 % kangourous par la (dis)grâce d'un mariage conclu en état d'ivresse ? *(Piège nuptial).* Et si, au cours de la guerre froide, j'étais tombé amoureux d'une femme venue d'Allemagne de l'Est ? *(Cet instant-là).* Douglas Kennedy, la soixante-huitaine souriante, arrive à l'heure dans la brasserie bondée où nous lui avons donné rendez-vous, et enquille poignée de main, blague et rire, avant de requérir notre opinion de son dernier livre. Décidément, l'homme ressemble à ses romans : aimable, prodigue en bons mots, accessible, mais quelle inquiétude affleure là-dessous ! En fiction, elle le pousse à s'inventer des doubles dont il bouleverse à plaisir les existences – on le devine, la sienne fut bien animée. Dans la réalité, elle se cristallise sur la montée du fondamentalisme américain, pour lui le grand mal de son pays. Et tout cela se retrouve dans son dernier roman, *Et c'est ainsi que nous vivrons.* Un roman d'anticipation qui nous précipite en 2045, après une guerre de sécession qui a coupé les États-Unis en deux. D'un côté, une *« Confédération unie »* théocratique regroupant les États conservateurs. De l'autre, une *« République unie »* démocratique dirigée par un magnat des nouvelles technologies, portée sur la culture, mais où la surveillance est la règle. Samantha Stengel, l'héroïne, travaille comme agente secrète pour la république. Un jour, son chef lui apprend qu'elle a une demi-sœur, Caitlin, elle aussi espionne, mais pour le compte de la sinistre théocratie d'en face ! Voyage sous couverture en *« zone neutre »,* infiltration, assassinats, interrogatoires… Ici les projections du roman d'anticipation s'allient au suspense des romans d'espionnage grand public… Douglas Kennedy a toujours cultivé le goût du romanesque – ce qui en a fait un auteur populaire, dans tous les sens du terme – mais on aurait tort de prendre ce nouveau livre pour un simple divertissement : sa confédération, où l'on envoie les blasphémateurs au bûcher, et où l'avortement et l'adultère sont proscrits, existe déjà en petits morceaux dans les discours des fondamentalistes. Quant à sa démocratie dévoyée par la technologie, on doit en rêver dans la Silicon Valley… Nul n'est prophète en son pays, dit-on, mais Douglas Kennedy a assez voyagé pour considérer l'Amérique à distance. Et assez travaillé pour créer à tous les coups de beaux personnages. Telle Sam Stengel, vouée au célibat et aux rencontres sans lendemain par son métier, plongée dans une terrible solitude depuis la mort de son père. Stengel, derrière laquelle on sent toute la nostalgie de l'auteur pour les libertés passées, et toute son angoisse pour le monde divisé qui vient… ■ •••



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
ET C'EST AINSI QUE NOUS VIVRONS (FLY OVER)
DOUGLAS KENNEDY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHLOÉ ROYER, 336 P., BELFOND, 22,90 €. EN LIBRAIRIES LE 1ER JUIN.

Vous observez depuis longtemps la montée du fondamentalisme chrétien en Amérique : c'était le thème de votre livre documentaire *Au pays de Dieu,* et au cœur de l'intrigue des *Charmes discrets de la vie conjugale ;* aujourd'hui on le retrouve dans *Et c'est ainsi que nous vivrons*. Comment est né votre intérêt pour ce sujet ?

Douglas Kennedy. Quand j'étais à la fac, ma spécialité, c'était l'histoire américaine. Déjà, à l'époque, l'un des sujets qui me passionnaient, c'était le puritanisme aux États-Unis, un pays qui est en fait né d'une expérience religieuse. Les puritains qui ont fondé les premières colonies étaient des sortes de talibans. Puis les hommes des Lumières, Jefferson, Franklin, qui ont écrit la Constitution, ont insisté pour séparer l'Église de l'État. Ils avaient compris qu'il y avait des penchants théocratiques dans l'âme américaine. Jusqu'en 1980, le fondamentalisme a persisté chez une minorité, qui concernait surtout les États du Sud. Vers la fin des années 1980, j'ai passé trois mois en Égypte, dont quelques jours près du siège des Frères musulmans pour écrire mon premier livre, *Au-delà des pyramides.* Et à mon retour, j'ai voulu me rendre dans le sud des États-Unis et m'y intéresser comme si c'était un pays étranger.

Pour vous, New-Yorkais de naissance, le sud des États-Unis n'était-il pas déjà un pays étranger ?

D.K. Il est vrai qu'à New York nous sommes très ironiques vis-à-vis de ce monde-là. J'ai donc décidé d'aller voir le Sud, d'aller à la rencontre de ses habitants, de les interroger sérieusement. C'était passionnant, et ça a donné *Au pays de Dieu*. On était en 1988, juste avant l'élection de Bush père. C'était aussi l'époque où le câble avait révolutionné la télé, et où les télévangélistes étaient partout. Et je me souviens avoir dit à quelqu'un : « *Fais attention, il y a une guerre culturelle qui commence en ce pays.* » En 1964, le président Johnson, quand il a promulgué le Civil Rights Act *[qui mettait fin à la ségrégation et aux discriminations]*, a déclaré : « *J'ai perdu le Sud.* » Johnson était très contradictoire. Il avait des aspects racistes mais il a changé certaines lois en faveur des Afro-Américains. Puis en 1968, Nixon, son successeur, va créer la « stratégie du Sud » – et c'est ça, le sous-texte de mon nouveau roman. Dans son discours, il disait qu'il y avait deux Amériques, que lui était avec l'Amérique profonde, et que sur les côtes Est et Ouest, il y avait l'Amérique des snobs, des intellectuels favorables aux homosexuels, etc. Et ce discours a prospéré. Jusqu'aux années 1980, le sujet de l'avortement ne prêtait pas à discussion. Mais aujourd'hui des évangélistes ont décidé de s'en servir pour manipuler l'opinion.

> « Je voulais éviter les bateaux-spatiaux, les extraterrestres, j'ai relu Bradbury, Orwell, et j'ai imaginé quelque chose de différent »

C'est en songeant à cette *« guerre culturelle »* que vous avez eu l'idée d'une Amérique coupée en deux ?

D.K. Disons que j'ai commencé à y réfléchir et aussi à en discuter avec un ami new-yorkais, un ancien camarade de classe qui travaille à Wall Street, très conservateur sur le plan économique et très progressiste sur le plan social, comme beaucoup de personnes instruites. Il m'expliquait qu'il en avait marre de soutenir, avec le Sénat, *« des gens du Moyen Âge »,* ceux du Sud et du Midwest. Alors que ceux qui ont le pouvoir économique sont ceux qui vivent à New York, Chicago, Boston ou en Californie… J'ai une fille qui a grandi à Londres mais qui vit à New York : elle est à moitié américaine et ces divisions l'inquiètent beaucoup. Elle a peur de ce qui se passera si l'extrême droite chrétienne gagne les élections. D'ailleurs, vous avez vu, cette semaine, le drame avec la pilule abortive *[dont la prescription a été interdite par un juge fédéral début avril]* ! Nous sommes en 2023 et on parle encore de ça ! C'est ridicule ! Et maintenant avec cette Cour suprême, peuplée de chrétiens extrêmes…

Le roman d'anticipation vous est apparu comme la meilleure forme pour explorer ces thèmes-là ?

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1955

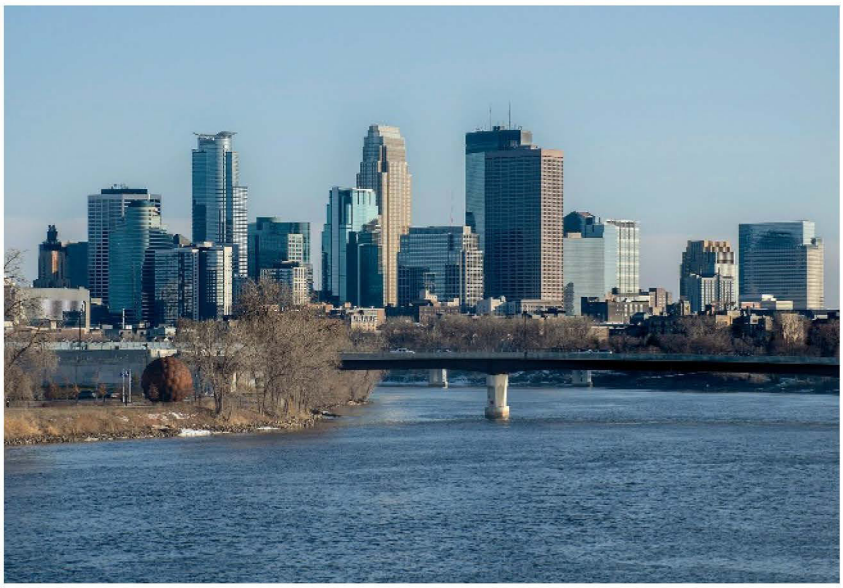
Naissance à New York. Après des études au Bowdoin College, dans le Maine, Douglas Kennedy termine ses études à l'université de Dublin. Après avoir été régisseur d'un théâtre dublinois, il se lance dans l'écriture et dans le journalisme. Le début d'une vie de voyage… Il a 39 ans quand paraît son premier roman, le désopilant *Piège nuptial*, sur les mésaventures d'un touriste américain.

1989

Au pays de Dieu : dans ce reportage Douglas Kennedy arpente le Sud américain profond où la foi confine souvent à l'obscurantisme… Le sujet nourrira ses romans, comme *Les Charmes discrets de la vie conjugale,* où une femme mariée craque pour un militant gauchiste en cavale, puis voit, vingt ans plus tard, son infidélité révélée par ledit militant, viré chrétien fondamentaliste !

1997

Parution de *L'homme qui voulait vivre sa vie,* l'un de ses plus grands succès, emblématique de sa veine des « romans existentiels » : confronté à l'infidélité de sa femme et à une existence bien insatisfaisante, Ben Bradford, avocat, décide de disparaître et de se réinventer sous une nouvelle identité. Déjà abonné aux sommets des palmarès, Douglas Kennedy devient un écrivain de premier plan.



Minneapolis, au centre des États-Unis, transformée en capitale du fondamentalisme religieux dans le nouveau roman de Douglas Kennedy.

D.K. Oui, et il y a aussi le fait que, dans mes romans, j'écris sur des thèmes constants, même si j'essaie à chaque fois de faire des choses différentes. Le but de ma vie, c'est d'éviter l'ennui. C'est pour ça aussi que je suis célibataire après deux divorces ! Bref, j'ai commencé à me dire que j'allais écrire quelque chose de vraiment très différent : un roman d'anticipation, mais qui ne donnerait pas dans la science-fiction. Il y a vingt ans, les portables servaient juste à téléphoner, il n'y avait pas de zones wi-fi partout. Maintenant, on est hyperconnectés et on ne peut pas vivre sans Smartphone. À partir de là, je me suis demandé ce qui arriverait en 2045. Je voulais éviter les bateaux-spatiaux *[laissons-lui ce bel anglicisme],* les zombis, les extraterrestres… J'ai relu Bradbury, Orwell. Et j'ai inventé quelque chose de très différent. Une Amérique qui se retrouve divisée en deux pays, à l'issue d'une guerre de sécession violente mais froide. Et alors que j'étais au cœur des États-Unis pendant la crise du Covid, j'ai décidé de créer un Berlin pour cette Amérique divisée. Je me suis dit que Minneapolis, la capitale du Minnesota, était la ville idéale.

Parce que l'électorat du Minnesota est lui-même très divisé ?

D.K. Oui, et aussi parce que Minneapolis est une ville hyperculturelle, avec l'un des meilleurs orchestres du pays, l'un des meilleurs théâtres, des cafés, d'excellentes librairies. C'est une ville progressiste au beau milieu des États-Unis. Là-bas, c'est un peu comme chez moi, dans le Maine, où les côtes sont complètement bleues *[la couleur des démocrates]* mais où l'arrière-pays, lui, est républicain. Comme je le dis souvent, dans le Maine, quand on roule 15 kilomètres vers l'ouest, on revient dix ans en arrière. Par ailleurs, pour moi, c'était important de créer quelque chose qui ne surgisse pas de nulle part, mais qui se fonde sur la vie quotidienne. Et j'ai décidé qu'en 2045 la chose la plus importante serait le manque de vie privée : tout le monde serait sous surveillance. Dans le cadre de la théocratie fondamentaliste, ça allait de soi. Et pour la démocratie qui lui ferait face, j'ai pensé à ce personnage de milliardaire des nouvelles technologies, un progressiste, qui en deviendrait le président. Je me suis demandé ce qu'il pourrait changer. Et j'ai eu l'idée de cette puce que devraient porter tous les citoyens, qui enregistrerait leurs mouvements, leurs paroles et qui ferait que tout le monde se retrouve sous surveillance… Pour moi, il est très possible que ça arrive un jour. En fait c'est déjà là, avec nos téléphones portables, et ça va augmenter.

Ce qu'il y a d'effrayant, dans votre roman, c'est qu'il n'y a pas d'issue pour les démocrates attachés aux valeurs de liberté. On est coincé entre une théocratie basse du front et une démocratie pervertie par la technologie…

D.K. Ou, c'est cela, pervertie. En fait, la République unie est un système autoritaire *light,* doté d'un président très malin, qui a décidé qu'il allait séduire des gens comme vous et moi en mettant l'accent sur l'éducation, la culture, le rétablissement de belles architectures. J'ai trouvé ça intéressant. Notamment parce que l'on peut imaginer les conversations que ce régime suscite chez ceux qui le subissent : *« Ok, ce n'est pas idéal, mais c'est toujours mieux qu'en face. »* J'ai pensé que nos années 2020 étaient un peu comme une version numérique des années 1930**.**

Justement, il y a une forme de fatalité dans le titre de ce livre : *Et c'est ainsi que nous vivrons.* Ce n'est pas une question que vous posez mais une affirmation. Vous êtes donc si pessimiste ?

D.K. Tout le monde le pense. Moi, je dis que je suis réaliste. Je ne sais pas si je suis clairvoyant, mais je n'écris pas des choses dont vous me diriez que c'est ridicule, que ce n'est pas possible, que ça n'arrivera pas.

Non, parce que comme beaucoup d'auteurs d'anticipation, vous poussez les curseurs du présent pour imaginer l'avenir.

D.K. Vous savez, j'ai décidé d'écrire ce texte à un moment où notre démocratie est très fragile. Et j'espère que le roman va nourrir le débat. Dernièrement, il y a une femme politique républicaine, du Michigan ou d'Arizona, qui a déclaré qu'il fallait que les deux camps se séparent. Les intégristes rejettent ceux qui ne leur ressemblent pas. Mais on a vu aussi, depuis vingt ans, des mesures progressistes apparaître aux États-Unis. Le système de santé, avec l'Obamacare par exemple, le mariage homosexuel, la légalisation du cannabis – dans le Maine, où je vis, il y a des dispensaires partout ! Nous vivons une vraie guerre culturelle, et maintenant, il y a deux Amériques qui se détestent. Il reste de l'espoir : la semaine dernière, il y a eu une élection pour la Cour suprême du Wisconsin *[État républicain],* et c'est un progressiste qui a gagné. Mais le Parti républicain essaie toujours de changer les règles, et ça aussi je le dis dans le roman. Aujourd'hui, ce ne sont plus des États-Unis, mais des États désunis. •••

BPA9643/CREATIVE COMMONS

Et vous nous le montrez avec deux personnages d'espionnes : l'agente Sam Stengel, qui œuvre pour la démocratie numérique, et sa sœur Caitlin, qui travaille dans les services secrets de votre théocratie et qui en veut à sa sœur qu'elle n'a jamais connue ! Pourquoi doubler le conflit politique d'un conflit familial ?
D.K. On ne peut pas créer une histoire comme celle-là si on n'implique pas le lecteur et la lectrice avec un personnage : c'est quelque chose de fondamental. De là l'agente Stengel, une femme flic passée par Harvard, très experte et attachée aux règles, qui vit dans une solitude terrible. Le fait qu'elle découvre un secret familial lié à son père était très important pour moi…

D'ailleurs, à travers le père de Sam, un autre thème apparaît : la nostalgie pour un monde où l'on pouvait voyager sans peine, où l'on n'était pas constamment surveillé. Êtes-vous nostalgique des libertés d'autrefois ?
D.K. Vous savez que je suis très cinéphile. L'an dernier est sortie une nouvelle version restaurée de *La Maman et la Putain*, de Jean Eustache. Je l'ai vue, et j'ai éprouvé beaucoup de nostalgie pour les villes des années 1970. New York était abordable ! On pouvait y mener une vie de bohème ! Vous avez lu *Just Kids* de Patti Smith ? Aujourd'hui, le Chelsea Hotel *[haut lieu de la contre-culture d'alors],* c'est 600 dollars par nuit ! À l'époque, ce devait être 600 dollars pour six mois. On pouvait louer un appartement 150 dollars. Et quand je regarde Nixon, je me dis qu'il n'était pas si mal comparé à Trump ou surtout à DeSantis, le gouverneur de la Floride, passé par Yale. Ce mec est hyper dangereux. Ce sont des gens comme lui, éduqués et cyniques, qui exploitent aujourd'hui les failles de l'Amérique. Donc je suis réaliste, pas pessimiste. Je trouve Biden plutôt bien. Mais ce qui arrivera dans quatre ans, impossible de l'imaginer.

Votre espionne a pour couverture un travail de critique de cinéma, ce qui vous permet de revenir sur l'âge d'or de l'Amérique, quand les foules allaient voir Billy Wilder. Vous dites d'ailleurs qu'il est misogyne, mais qu'il reste un grand réalisateur. Faut-il y voir une pierre dans le camp woke ?
D.K. J'ai beaucoup de problèmes avec le point de vue woke. *La Garçonnière*, film

magnifique de Wilder, critique aussi un point de vue masculin. Wilder était de son époque et il faut, comme toujours, contextualiser. De même, on va brûler les livres de Joseph Conrad parce qu'il utilise la langue raciste de son temps. Mais Conrad était quelqu'un qui s'opposait au colonialisme, qui en a saisi l'horreur ! Il y a une chanson de Dean Martin, qui s'appelle *Baby, It's Cold Oustide,* où un homme ivre essaye de draguer une femme. Aujourd'hui, ce n'est plus possible. Je pense qu'il faut replacer les choses dans leur contexte. Je suis très content de la façon dont Weinstein a été exposé – c'est très important, et j'ai là-dessus un point de vue féministe. J'ai une fille de 26 ans : son corps est son affaire. D'ailleurs, le fondamentalisme est toujours misogyne. Mais à côté du fondamentalisme, il y a un maccarthysme culturel de gauche qui commence à s'installer, et c'est très dangereux. Ne serait-ce que parce que ça aide l'extrême droite.

Votre héroïne, Sam Stengler, n'est-elle pas aussi une radicale, par sa totale dévotion à son métier ?
D.K. Comme elle le dit, elle est une carmélite de la sûreté. Elle enchaîne les relations sans lendemain grâce à l'application que j'ai inventé « *Tonight the night* ». Dans sa vie, tout est aseptisé, puisque tout est sous surveillance.

Votre intrigue repose sur un jeu de symétrie : deux camps, représentés par deux espionnes, qui cherchent chacune à s'éliminer… Comme si vous suiviez une sorte de plan mathématique. Avez-vous conçu votre roman ainsi ?
D.K. Oui, au début. Mais quand je commence un roman, je n'ai aucune idée du trajet. J'ai eu l'idée de deux sœurs, dont l'une est le miroir de l'autre. Et pour moi, le truc très important était qu'il s'agissait de deux agentes très seules, sans famille.

D'ailleurs, dans cette optique, peut-on reprocher quoi que ce soit à Caitlin ? Même si elle défend la théocratie, elle a été maltraitée…
D.K. Oui, sa mère n'était pas quelqu'un de bien, son père l'a rejetée, et ça l'a incitée à nourrir des désirs de vengeance, et une obsession pour sa sœur. Pour moi, Caitlin a adopté des valeurs fondamentalistes pour être dans le camp qui s'affronte à celui défendu par sa sœur, et contre les valeurs de son papa. Ce n'est pas quelqu'un de pratiquant, au contraire. Vous vous souvenez du film de Louis Malle, *Lacombe Lucien* ? Lucien est rejeté par la Résistance, alors il devient collaborateur, presque immédiatement. J'ai pensé à cela aussi. Beaucoup de gens sont dans ce cas : d'ailleurs, sa sœur, Stengel, croit-elle au système de la République unie ? En public, oui, mais pas en privé. Le fait qu'elle soit si seule, aussi… Elle cherche une connexion. L'amour de sa vie, c'était son père, maintenant il est mort, et elle apprend qu'elle a une sœur. C'est un de mes thèmes depuis *La Poursuite du bonheur* : chaque famille a un secret. Et c'est utile pour impliquer le lecteur. Le faire rentrer dans une vraie vie. Comme celle de Winston Smith dans *1984* de George Orwell.

L'un des moyens, aussi, d'impliquer le lecteur, c'est l'écriture romanesque, avec des rebondissements, du suspense. C'est ce que vous cherchez ?
D.K. Je veux que l'on ait envie de tourner les pages, que l'on passe une nuit blanche avec ce roman. J'ai utilisé beaucoup de mes obsessions pour le cinéma, le jazz…

Vous avez aussi utilisé votre propre vie : on vous retrouve dans le père de Sam, qui a écrit une trilogie sur les années 1970, qui aimait beaucoup voyager, et qui était un grand séducteur – comme vous, paraît-il !
D.K. Je ne vais pas répondre à ça ! Comme on dit à New York, je suis bête, mais pas

stupide. C'est mieux avec l'accent : « *I'm dumb but I'm not stupid* » *[il prononce « stoopid »].*

Alors revenons au livre. À la fin, vous écrivez *: « Il est dans notre nature de nous diviser. Nous brisons nos familles, nos couples. Nous brisons nos nations. Et nous rejetons la faute les uns sur les autres. Vivre, c'est diviser. »* Cela signifie que, pour vous, le grand rêve du xx^e^ siècle décrivant une humanité allant vers toujours plus d'union, de rapprochements entre les nations, est mort et enterré ?

D.K. Les années 1990, c'était l'âge d'or. L'argent était partout et rien n'était cher. À l'époque, j'ai acheté un pied-à-terre à Paris pour 800 000 francs dans le 6^e^ arrondissement. C'était possible ! C'était aussi la fin de la guerre froide, la réunification de l'Allemagne, que je voyais comme un miracle. La Russie, alors, c'était Eltsine et sa bouteille de vodka. Et puis il y a eu le 11-Septembre, et ça a été la fin de cet âge et le début d'un autre, mais il a fallu un certain temps pour mesurer les conséquences de cet événement. Aujourd'hui, on sait quels ont été les effets : l'élection de Trump, quinze ans après ! C'était le début de la surveillance totale, ici. Derrière ça, on a la Chine qui attend – la crise de Taïwan arrivera immanquablement, et c'est pourquoi je l'ai utilisée dans le roman –, la montée des extrêmes droites en Europe… Je demande toujours aux jeunes écrivains s'ils lisent les journaux. J'en lis quatre, tous les week-ends, dont le *Financial Times.* Tout était dedans, mais encore faut-il réussir à en faire quelque chose de romanesque.

Et cela vous a demandé beaucoup de travail ?

D.K. Pour ce roman, j'ai rédigé trois jets. Et puis je l'ai envoyé à mon éditrice – et ça a donné cinq, six jets. Je vomis, quand j'écris. Il n'y a pas de règle. D'un côté, vous avez Simenon : 40 pages par jour. Et de l'autre, Flaubert : 300 signes par jour. Qui a raison ? L'essentiel, c'est que ça marche ou pas.

Vous avez beaucoup de succès, mais vous n'êtes plus publié aux États-Unis. Parce que le lectorat américain peine à supporter, aujourd'hui, des regards critiques comme le vôtre ?

D.K. Avant ma disparition, j'espère que mon pays va me découvrir. J'ai des lecteurs là-bas, et je suis publié, mais çà et là. C'est très compliqué maintenant. Aujourd'hui, seulement 20 % de la population américaine lit. Mais c'est pareil partout. J'ai pris un vol l'autre jour en Espagne : sur deux cents passagers, seuls quatre lisaient des livres. Les autres étaient sur leur portable. Mon métier de romancier est menacé par ça. L'amour, aujourd'hui, ce sont deux personnes, assises à une table de restaurant, qui regardent leur téléphone. C'est triste. D'ailleurs que cherche-t-on, dans son portable ? L'autre jour, j'étais à un concert de jazz. Pendant un morceau magnifique, un type allume son téléphone pour taper des textos. Je lui dis : « *Monsieur, s'il vous plaît* », en tapant sur la table. Et il ne voyait pas qu'il dérangeait. Il m'a répondu : « *Mais je ne parle pas…* » Il ne comprenait pas que sa lumière bleue pouvait gêner, que c'était un manque de respect pour les artistes. Et après, il s'est mis à filmer… ■

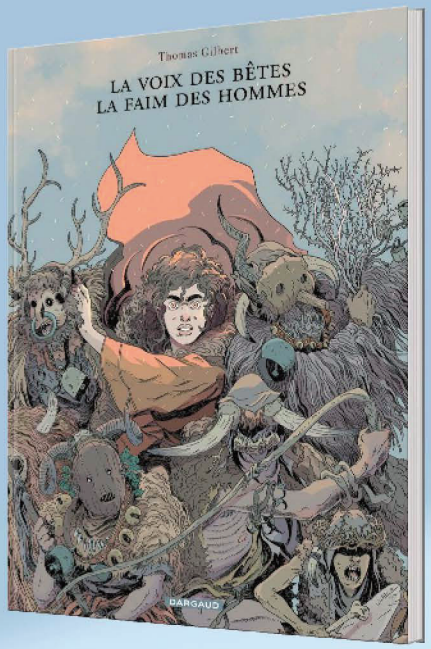
Propos recueillis par Alexis Brocas

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*

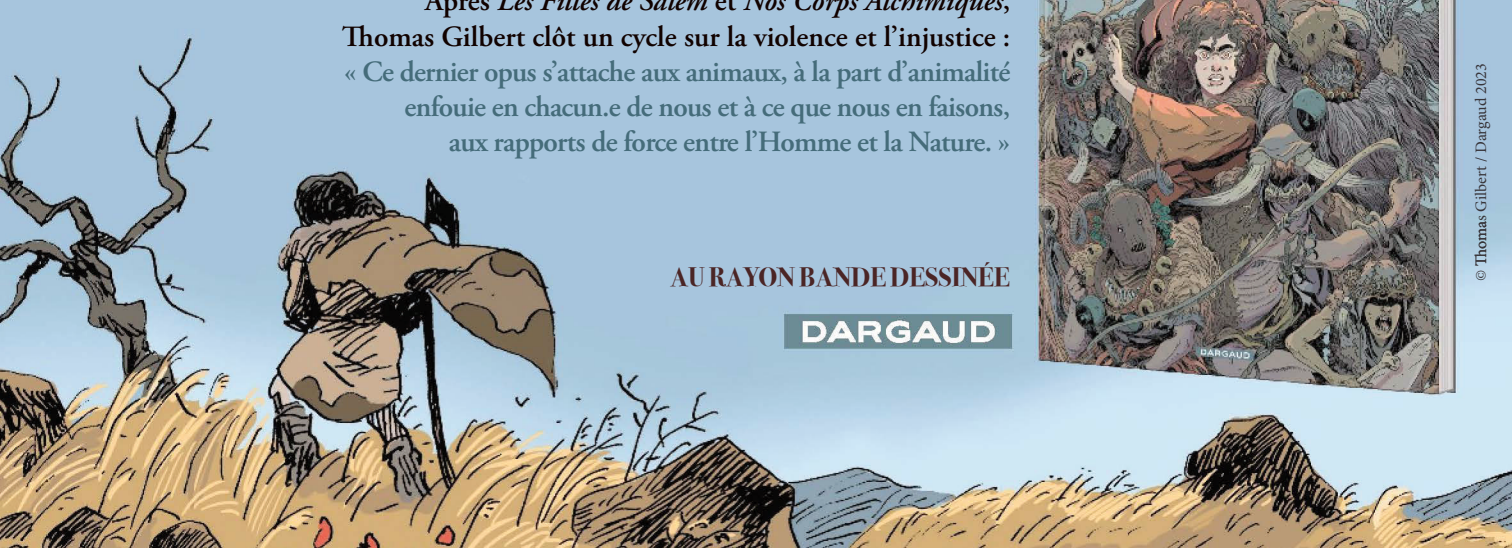
ENTRE CROYANCES ANCESTRALES ET FOLIE DES HOMMES,
UN POLAR MÉDIÉVAL INTENSE, FANTASMATIQUE ET FÉMINISTE.

Au Moyen Âge, dans une vallée du sud-ouest de la France, des cadavres atrocement mutilés sont retrouvés dans les bois. Pour les villageois, il est évident qu'il s'agit de l'œuvre d'un démon, d'une bête, le loup. Mais pour Brunehilde, meneuse de loups et guérisseuse nomade, rien n'est moins sûr...

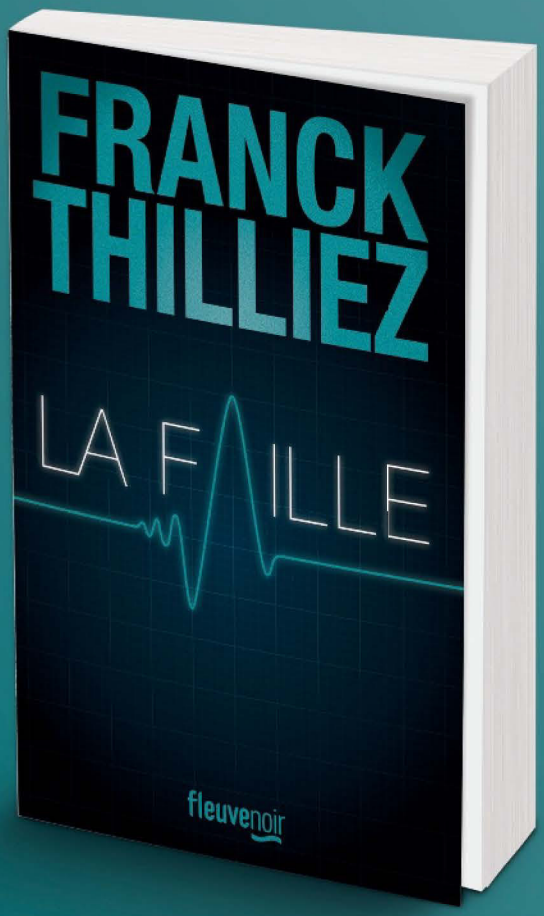
Après *Les Filles de Salem* et *Nos Corps Alchimiques*,
Thomas Gilbert clôt un cycle sur la violence et l'injustice :
« Ce dernier opus s'attache aux animaux, à la part d'animalité enfouie en chacun.e de nous et à ce que nous en faisons, aux rapports de force entre l'Homme et la Nature. »



AU RAYON BANDE DESSINÉE
DARGAUD



© Thomas Gilbert / Dargaud 2023



Abonnez-vous à

LIRE magazine littéraire

EN CADEAU
LA FAILLE
Le nouveau roman de
FRANCK THILLIEZ

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***La faille*** pour 49€ seulement
au lieu de ~~101,90 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt.

OMLML519

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

16

L'ANOREXIE MENTALE SELON **MARGAUX MERAND**

14

LES POLITIQUES, CES ÉCRIVAINS ÉROTIQUES

18

NICOLAS MARTIN, C'EST PAS SORCIER

23

ÉRIC REINHARDT : « LA SEULE FAÇON D'ÊTRE VRAIMENT FIDÈLE À UN LIVRE EST DE LUI ÊTRE INFIDÈLE. »

ALAIN JOCARD/AFP - DR - DR- 2023 RECTANGLE PRODUCTIONS - FRANCE 2 CINÉMA - LES FILMS DE FRANÇOISE

Bercy pour ce moment

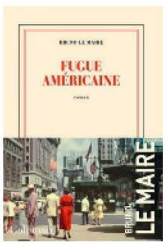
Les passages érotiques du roman de Bruno Le Maire ont déclenché des commentaires par milliers, et fait souffler un vent de panique au gouvernement. Il faut dire que les précédents sont rares dans les livres écrits par des politiques… Revue de détail croustillante.

« *Il lui arrivait de soulever son t-shirt gris pâle pour exhiber ses seins. "Tu as vu comme ils sont gros aujourd'hui? Tu as vu, Oskar?"* » Ce ne sont que quelques lignes (même s'il y en a d'autres) dans un roman très sage et pas déshonorant – *Fugue américaine* –, mais elles ont fait couler beaucoup d'encre. Il faut dire qu'elles sont signées… Bruno Le Maire. Le ministre de l'Économie n'en était pourtant pas à son coup d'essai: dans *Le Ministre* en 2004, récit sur son passage au cabinet de Dominique de Villepin, il évoquait ses immersions coquines avec sa femme, lors d'un voyage à Venise. « *Je me laissais envahir par la chaleur du bain, la lumière de la lagune qui venait flotter sur les glaces de la porte, le savon de thé vert, et la main de Pauline qui me caressait doucement le sexe…* » On dit même que, durant ses études, le futur ministre aurait écrit des romans érotiques pour Harlequin, sous le nom de « Duc William »! De telles intrusions d'un politique de haut niveau dans l'érotisme littéraire sont rarissimes, en France comme à l'étranger. Mais il y a quelques cas, à commencer par Marlène Schiappa, secrétaire d'État chargée de l'Économie solidaire, qui n'a jamais caché avoir écrit ou coécrit sous le nom de Marie Minelli des livres aux titres aussi lestes qu'*Osez les sexfriends, Les filles bien n'avalent pas* ou *Sexe, mensonges et banlieues chaudes.*

Rien de tel en revanche dans les polars qu'a écrits Édouard Philippe, avec son ami Gilles Boyer. On peut y trouver tout de même le personnage principal de *Dans l'ombre* s'épancher sur son goût des bustiers opulents: « *Mon truc, je l'avoue, ce serait plutôt les poitrines un peu rondes. Pas accablées et avachies, non, pas lourdes au point d'être tombées, mais enfin, quelque chose en relief. Pas les petites excroissances décharnées et hasardeuses.* » Le sexe n'est pas l'affaire non plus de Clémentine Autain dans son roman *Assemblées*, encore que l'héroïne s'y remémore un homme « *nu sur une chaise dans son studio, dissertant sur son sexe, visiblement l'une de ses fiertés* ». Il n'était pas davantage celle de l'ancien président Valéry Giscard d'Estaing dans *Le Passage* (1994), avec ses lignes pudiquement évocatoires autour de l'auto-stoppeuse: « *Nathalie réagit d'un frémissement défensif à l'envahissement de mes lèvres* »… Rarissime chez les politiques qui passent à l'écriture, bien conscients – sauf Bruno Le Maire! – du risque du ridicule, la tentation érotique l'est peut-être moins chez les écrivains entrés sur le tard en politique. Le meilleur exemple est ici celui d'Aurélie Filippetti qui, bien avant d'intégrer le gouvernement sous François Hollande, avait écrit dans *Un homme dans la poche* une superbe scène de cunnilingus: « *Ta tête entre mes cuisses et ta langue glissant en moi, lapant ma vulve, tu me léchais et je fondais longuement dans ta bouche.* »

Des mots crus, qu'on aura du mal à trouver chez ses prédécesseurs des époques passées, tenus par les conventions à user d'un langage plus châtié. Le sexe est rare chez l'écrivain député Victor Hugo, alors même qu'il est omniprésent chez Hugo l'homme privé. Rare aussi chez l'écrivain ministre André Malraux, encore qu'il apparaisse dans *La Voie royale*, quand Perken aime une femme pour la dernière fois avant de mourir. Les lecteurs du poète député Aimé Césaire, eux, songeront à certains passages de *Mythologie*: « *Je profère au creux ligneux de la vague infantile de tes seins le jet du grand mapou/né de ton sexe où pend le fruit fragile de la liberté* ». Et les amoureux de Chateaubriand à la scène des *Mémoires d'outre-tombe* où, par accident, le jeune François-René presse son corps contre celui d'une femme: « *Je ne sus plus ce qui se passa autour de moi. Je repris conscience en voyant s'élargir une tache qui m'obligea à courir vers ma chambre.* » Le plus pittoresque parmi la lignée des écrivains politiques adonnés à l'érotisme est Ernest Baroche. Député de Seine-et-Oise sous le Second Empire, il écrivit *L'École des biches ou Mœurs des petites dames de ce temps*, publié anonymement en 1863. Un classique du roman érotique, classé à l'Enfer de la BNF, prisé des collectionneurs. Pour une fois, on peut parler à son propos non pas de l'écart en littérature érotique d'une personnalité politique, mais de l'écart en politique d'un écrivain érotique… ■

Jean Hurtin



FUGUE AMÉRICAINE
BRUNO LE MAIRE
480 P., GALLIMARD, 23,50 €

HAMILTON DE OLIVEIRA/GALLIMARD

HORS-SÉRIE

LiRE magazine littéraire

Balzac visionnaire

Non, Balzac ne fut pas ce copiste servile d'une réalité volontiers immorale que dénoncèrent ses adversaires. Il fut plutôt, comme l'écrivait Baudelaire, un visionnaire, capable de créer par l'écriture un double fictif de la société française, recomposée à partir de choses vues, mais aussi de choses senties et pressenties. Un poète, en somme, dont le talent se dévoile dans la forme de ses romans comme dans les intuitions qui les guident – sur le pouvoir de l'argent, l'avènement de la bourgeoisie… Dans ce numéro, nous tâchons de mettre en avant le génie clairvoyant de Balzac. En nous penchant en détail sur sa monumentale « Comédie humaine ». Et en rappelant son existence, commencée auprès d'une mère mal-aimante, terminée dans les bras d'une épouse maternante, remplie de dettes, de voyages et de péripéties! Avec Robert Kopp, Pierre Michon, Titiou Lecoq… ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr* à partir du 26 mai.

Découvrez le premier numéro de

ÉCRIRE avec LiRE magazine littéraire

Après avoir consacré bien des dossiers et hors-séries sur le thème « Se faire éditer », *Lire Magazine littéraire* lance une nouvelle publication trimestrielle autour de ce sujet : *Écrire*. Outre quelques rappels linguistiques et des analyses de classiques ou de succès récents, vous trouverez des articles sur la manière de bâtir une intrigue de polar et sur les erreurs à ne pas commettre pour son premier manuscrit. Des auteurs bien connus comme Bernard Minier, Éric-Emmanuel Schmitt ou Mélissa Da Costa vous donneront divers conseils, et vous saurez tout sur les concours de nouvelles du moment. À cela s'ajoutent chroniques, entretiens, exercices pratiques, un carnet d'adresses, de quoi vous faire une idée de ce magazine destiné à tous ceux qui rêvent de publier leurs écrits. Et si c'était vous? ■ **Baptiste Liger**

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr.*

Illustration - Kim Roselier

12E SALON DU ROMAN HISTORIQUE DE LEVALLOIS

ANNICK COJEAN
INVITÉE D'HONNEUR
JOSEPH D'ANVERS
PIERRE ASSOULINE
CHRISTOPHE BOLTANSKI
DOMINIQUE BONA
ADÈLE BRÉAU
JEAN DES CARS
DIDIER DECOIN
ADELINE FLEURY
ALEXANDRA KOSZELYK
CHRISTINE ORBAN
CAMILLE PASCAL
ROMAIN SLOCOMBE…

1 & 2 JUILLET 2023
PARC DE LA PLANCHETTE
ENTRÉE LIBRE 14H-19H LIVRES ET HISTOIRE

SALONROMANHISTORIQUE-LEVALLOIS.FR

Le vrai fléau du faux soi

L'anorexie mentale fait de plus en plus de ravages parmi les jeunes filles. Margaux Merand nous dévoile la face cachée de cette pathologie mentale largement validée par la culture ambiante de la beauté liée à la maigreur.

Difficile, pour beaucoup d'entre nous, d'associer immédiatement l'anorexie à une maladie mentale, tant le trouble du comportement alimentaire se trouve aujourd'hui à la charnière de comportements sociaux tenus pour normaux et de comportements proprement pathologiques. « *L'anorexie mentale ne semble donc pas procéder d'une altération de la conscience, de l'exercice du jugement et de la volonté* », note ainsi Margaux Merand. Dans *La Maladie du faux soi* – sous-titré « *Enquête sur l'anorexie mentale* » –, la docteure en psychologie clinique et philosophie, spécialisée dans les troubles des conduites alimentaires et en particulier l'anorexie mentale, montre « *comment l'anorexique veut tout à la fois produire une identité qui puisse faire l'objet d'une validation sociale – identité interprétée comme un faux* self *hautement fonctionnel –, et se soustraire aux errements inhérents à l'activité du travail (qui doit normalement produire une telle identité, ou du moins des objets dans lesquels le travailleur peut se reconnaître et se faire connaître)* ».

La psychanalyste y arrive d'autant mieux que son enquête, loin de s'appesantir, comme beaucoup d'études, sur les causalités psy de l'anorexie, vise à en montrer les effets sociétaux et les enjeux psychiques pour la personne atteinte de ce trouble. Ce qui confère à son objet d'étude un caractère humaniste. On prend la mesure de ce qui se révèle être un véritable fléau extrêmement sournois et difficile à éradiquer. « *La perte de poids est rationnellement organisée autour de rituels alimentaires et de restrictions draconiennes en vue d'obtenir un certain nombre de bénéfices dont le sujet pense qu'ils sont associés à la maigreur – idée qui trouve un écho culturel plus général qui n'est pas indifférent dans le développement et dans la perpétuation du trouble, même s'il ne saurait en être un critère suffisant.* »

À LA RECHERCHE D'UNE IDENTITÉ SINGULIÈRE

Le comportement de maîtrise de soi, qui caractérise celui de l'anorexique, parvenant à honorer les objectifs qu'elle s'est fixés, est également un comportement socialement valorisé et perçu comme le garant de la réussite individuelle. D'où l'absence de prise de conscience des observateurs sociaux sur ce qui constitue pourtant un véritable trouble de la personnalité. Mais aussi une impossibilité à se vivre comme un véritable sujet. En quête d'une identité singulière, l'anorexique échoue à montrer ce qu'elle souhaiterait faire voir, le vrai *self* lui demeurant étranger. Ainsi, note Margaux Merand, « *les pratiques anorexiques ou anorexiques-boulimiques, dans leur caractère addictif, invasif et ravageur, produisent en réalité l'opposé du vrai* self *: non pas seulement un faux* self*, mais une identité complètement dépersonnalisée* ». C'est cet échec qui, selon la psychanalyste, peut être le point de départ d'un désir de rémission. L'anorexique devant prendre conscience de la contradiction dans laquelle elle se trouve : à savoir qu'elle cherche paradoxalement à remédier à une peur fondamentale d'inefficacité et d'invisibilité par une stratégie qui produit précisément de la frustration et un sentiment d'inaccomplissement. L'ouvrage nous montre avec brio comment l'anorexie mentale cherche à apparaître en surface comme une stratégie opérante, et comment elle échoue à opérer ce que seul le travail – ou la créativité au sens winnicottien – peut effectuer. Le corps restant la seule matière à travailler, il s'agira d'entamer une guérison en comprenant que le corps n'est ni sujet ni chose. ■ **Sophie Péters**

LA MALADIE DU FAUX SOI. ENQUÊTE SUR L'ANOREXIE MENTALE
MARGAUX MERAND
142 P., HERMANN, 22 €

DR

Allô mamie bobo

Des grands-mères qui réinventent leur rôle face à des couples qui peinent à trouver leurs marques : Viviane Kovess-Masfety a mené l'enquête sur ces nouveaux liens familiaux.

Familles séparées, recomposées, vivant loin des grands-parents, eux-mêmes aussi séparés ou recomposés, cultures différentes, autant de nouvelles configurations familiales qui viennent bouleverser l'habituelle fonction de la grand-mère, souvent encore active. Jusqu'où et comment souhaite-t-elle s'impliquer dans la prise en charge de ses petits-enfants ? Comment se positionner sur l'éducation ? Un questionnement au départ très personnel de la part de Viviane Kovess-Masfety, psychiatre, épidémiologiste, qui avoue avoir eu quelques difficultés à trouver sa place de grand-mère. En se demandant comment faisaient les autres, la scientifique est partie à la rencontre de quarante autres grands-mères pour recueillir les données propres à nourrir une réflexion sur ce sujet. On sort de la lecture de ce reportage, intitulé *Être grand-mère aujourd'hui,* où les verbatim se lisent comme autant de témoignages sur les nouvelles configurations familiales, avec un regard à 180 degrés sur les familles d'aujourd'hui et on découvre des grands-mères faisant preuve de créativité pour maintenir les liens d'affection qui les unissent à leurs enfants et leurs petits-enfants. Mais l'autrice nous rappelle que rien n'est possible si l'enfant devenu parent ne nourrit pas, lui aussi, ce désir de relation entre ses parents et ses propres enfants, permettant ainsi une inscription dans la lignée parentale. Inscription d'autant plus essentielle à l'équilibre psychique de l'ensemble quand on réalise que l'enfant vient de plus en plus tard chez les mères actuelles, comme l'indique l'ouvrage qui paraît ce mois-ci *Pourquoi viens-tu si tard ?* de la psychiatre et psychanalyste Muriel Flis-Trèves *[lire page 101].* De la maternité aujourd'hui à la figure grand-maternelle, c'est à un bouleversement des âges de la vie que nous assistons dans nos sociétés. ■ **S.P.**

DR/ODILE JACOB

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

ÊTRE GRAND-MÈRE AUJOURD'HUI
VIVIANE KOVESS-MASFETY
272 P., ODILE JACOB, 22,90 €

Passeur de savoirs

Pendant plusieurs années, Nicolas Martin a présenté un programme phare de France Culture : *La Méthode scientifique.* Le journaliste poursuit dorénavant son travail pédagogique en librairies.

Au commencement était un livre. « *Mon premier souvenir avec la science, c'est un livre sur le Système solaire* », confie Nicolas Martin. Un brin de soleil réchauffe le salon, comme pour consacrer ce journaliste scientifique qui s'attache à éclaircir les savoirs. « *J'avais une passion pour Neptune. Comme c'était un livre des années 1980, on n'y connaissait rien, à l'époque, à son sujet. C'était un peu ma planète. Et ce livre m'a suivi jusqu'au collège, j'adorais le lire, le relire. Je l'ai encore.* » On n'a aucun mal à l'imaginer : dans l'appartement de Nicolas Martin, les livres débordent et émerveillent. Peut-être parce que l'émerveillement est son métier. Pendant six ans, il a présenté *La Méthode scientifique,* quotidiennement, sur France Culture. « *Les plus beaux instants de ma vie entière sont liés à* La Méthode », se souvient Nicolas Martin, une vive émotion dans la voix. « *Ce sont ces moments où, dans les festivals, des jeunes viennent me voir, me disent qu'ils m'écoutent depuis le lycée et qu'aujourd'hui, ils sont en thèse d'astrophysique ou de biologie.* »

C'est dans les librairies qu'il va maintenant impulser de la curiosité et ouvrir des portes. Pour *La Naissance du savoir,* il s'est entretenu avec dix-sept scientifiques – d'Évelyne Heyer à Alain Aspect –, afin de cerner leur parcours, leur pensée. Il a soigneusement établi un questionnaire « *pour comprendre les mécaniques de la pensée de ces chercheurs et chercheuses de haut niveau* ». Mais Nicolas Martin l'assure : « *Ce n'est pas un livre scientifique qui demande des connaissances, ni même une curiosité préalable.* » C'est un ouvrage intime, sociologique, qui explore des parcours de vie. « *Quand on fait de la physique théorique, de la gravitation quantique, est-ce que cela transforme la personne, le regard sur le monde et sur les autres ? Est-ce qu'un physicien voit des équations quand une fusée décolle ?* », s'est-il questionné en menant ces rencontres.

Ce qui frappe à la lecture, c'est la diversité des parcours – et donc des possibles. Mais il y a aussi des points communs. Comme l'importance des enseignants : « *Il y a parfois un professeur qui, d'un seul coup, ouvre une porte.* » Ce fut le cas pour des scientifiques comme Alain Aspect ou Edith Heard. « *J'ai eu un prof de français qui a ouvert une porte, mais pas un prof de physique* », se remémore quant à lui le journaliste. « *J'aurais adoré apprendre la physique au collège et au lycée comme je l'ai apprise en faisant* La Méthode », assure-t-il. « *L'école devrait toujours avoir cette vertu.* » L'importance de la lecture se distingue aussi.

DES SCIENTIFIQUES QUI NOUS RESSEMBLENT

« *Pour trouver une idée nouvelle, il faut avoir lu et avoir tout lu* », remarque Nicolas Martin, qui tient d'ailleurs à rappeler que « *la lecture a encore une place importante* » pour la transmission scientifique. S'ajoute enfin le fait de cultiver une obsession – mot utilisé avec affection par le Prix Nobel Alain Aspect dans l'ouvrage.

Les scientifiques ont du second degré, des failles, des espoirs. Oui, « *ils nous ressemblent* », abonde Nicolas Martin en souriant. C'est bien pour cette raison que « *n'importe qui peut retrouver un peu de soi à l'intérieur* » de ces entretiens, estime-t-il. On sent d'ailleurs qu'un objectif lui tient particulièrement à cœur, qu'un collégien ou qu'un lycéen puisse se dire : « *Si un Prix Nobel a commencé de cette façon, moi aussi je peux y arriver.* » En définitive, la planète Neptune de Nicolas Martin foisonne de portes, à travers lesquelles la science peut changer des vies. Avant de repartir, on est tenté de lui demander si le sous-titre ne pourrait pas aussi être « *Dans le cœur des grands scientifiques* ». Il acquiesce. ■

Marcus Dupont-Besnard

LA NAISSANCE DU SAVOIR. DANS LA TÊTE DES GRANDS SCIENTIFIQUES
NICOLAS MARTIN
400 P., LES ARÈNES, 24,90 €

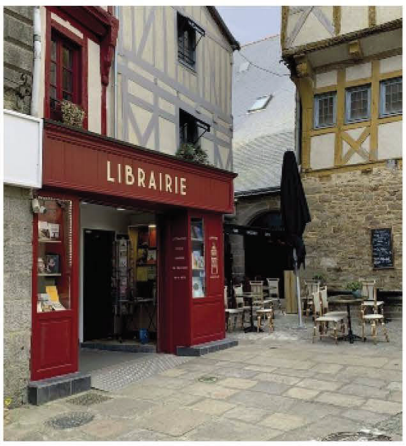
DR

Évadez-vous à Vannes

Installée au rez-de-chaussée d'une maison à pans de bois du XVIe siècle, la librairie Le Silence de la mer* colore Vannes de ses mots. Et invite au voyage immobile le temps d'une lecture.

À en juger par le nombre de librairies jalonnant son quartier historique et ses alentours, Vannes est une ville où il fait bon lire. De la gare à la porte Saint-Vincent ouvrant sur le port de plaisance, le lecteur a le choix de faire une halte à L'Archipel des mots, chez Cheminant ou encore au Silence de la mer, dont la splendide façade contemple la cathédrale Saint-Pierre. En 2012, Katia et Jean-Philippe Pérou ouvrent dans le 17e arrondissement parisien L'Usage du monde, au nom inspiré du récit de l'écrivain voyageur Nicolas Bouvier. En 2016, c'est la nouvelle de Vercors, publiée clandestinement aux éditions de Minuit en février 1942, qui baptise leur librairie bretonne.

Travaillant au Silence de la mer depuis ses débuts, Kathleen Deheul en est la gérante depuis 2021, épaulée par une équipe de quatre libraires. Si chacun travaille un rayon en particulier, les conseils de lecture fusent, notamment lorsqu'il s'agit d'établir la sélection annuelle du prix des lecteurs et des lectrices de la librairie, remis fin septembre. Les cinq titres retenus sont proposés aux habitués qui profitent des vacances estivales pour les découvrir, et tous se retrouvent en septembre pour une soirée de présentation de la rentrée littéraire et pour désigner le lauréat du prix. Sont en lice pour l'édition 2023 :



Maud Martha de Gwendolyn Brooks (Globe), *Bambine* d'Alice Ceresa (La Baconnière), *Il n'y aura pas de sang versé* de Maryline Desbiolles (Sabine Wespieser), *La Flemme* de Michèle Perrein (Les Lapidaires), *Un corps en trop* de Marie-Victoire Rouillier (éditions Do). Une sélection de titres hors des sentiers battus, conformément à la ligne suivie par l'enseigne depuis son ouverture. « *Le Silence de la mer s'attache à soutenir des maisons d'édition indépendantes souvent peu représentées dans la presse*, souligne Kathleen Deheul. *Chez nous, les lecteurs trouvent bien sûr les best-sellers du moment et des classiques, mais également une sélection personnalisée qui reflète le soin que les éditeurs portent au livre.* »

Si Le Silence de la mer peut compter sur une clientèle fidèle, elle se réjouit également d'accueillir les touristes et estivants qui, plutôt que d'alourdir leur valise avec deux, dix ou vingt livres, ont la bonne idée de faire vivre le commerce local et les acteurs engagés dans le tissu culturel de la ville. Entre autres manifestations et événements, la librairie propose une sélection d'ouvrages en lien avec la programmation des Rencontres du cinéma européen à Vannes, que l'association Cinécran organise, et soutient le collectif vannetais LGBTQIA+ Liberty Max en tenant un stand pendant la marche des fiertés. Comme les autres établissements de la ville, elle est partenaire du salon Livr'à Vannes *[lire ci-dessous]*. En tant que libraire spécialisée jeunesse, Kathleen Deheul rend également visite aux écoles, invite des collégiens à découvrir Le Silence de la mer, tout en précisant : « *Ces actions n'ont pas pour but de gagner de nouveaux clients mais de désacraliser ce lieu qui, parfois, intimide jeunes et moins jeunes, alors qu'une librairie est par essence ouverte à tous.* » ■

Laëtitia Favro

* Le Silence de la mer, 5 place Saint-Pierre, Vannes. Ouvert du mardi au samedi de 10 heures à 19 heures, lundi de 14 heures à 19 heures.
instagram.com/lesilencedelamerlibrairie/

SOUS LE SIGNE DU POLAR

La 16e édition du salon littéraire Livr'à Vannes se déroulera du 9 au 11 juin.

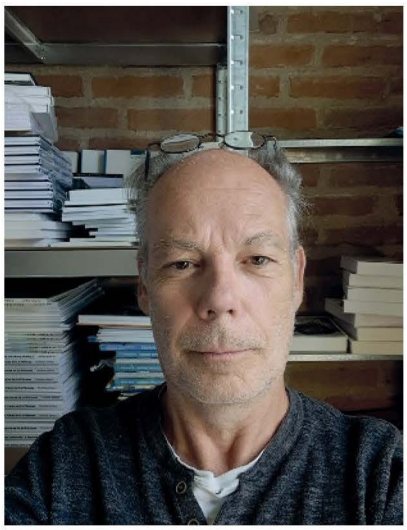
Les initiés disent « Lev'e Gwened ». Ainsi, du 9 au 11 juin, le salon Livr'à Vannes vous donne rendez-vous sur la rive droite du port de Vannes pour célébrer toutes les littératures : généraliste, bretonne, maritime, jeunesse, bande dessinée et manga, avec cette année une programmation spéciale autour du polar. Présidée par Didier Van Cauwelaert, cette 16e édition accueillera plus de 200 auteurs, parmi lesquels l'étoile montante du polar nordique Eva Björg Ægisdóttir, l'auteur de la série policière à succès « Walt Longmire » Craig Johnson, mais aussi Philippe Besson, Didier Decoin, Gaëlle Nohant, Mélissa Da Costa, Agnès Ledig, Marc Lévy, Katherine Pancol… Livr'à Vannes rendra par ailleurs hommage à Jean Teulé, président d'honneur de son édition 2019, disparu en octobre dernier. Accès libre et gratuit pour tous. ■

L.F.

livreavannes.fr

LE SILENCE DE LA MER

« L'Occitanie ne manque pas d'écrivains reconnus »



Fondateur des éditions Un Autre Reg'Art, Jérôme Poitte dirige Terralire, le salon du livre des éditeurs d'Occitanie-Pyrénées-Méditerranée *[lire ci-dessous]*.

Quelle place occupe le livre en Occitanie ?

Jérôme Poitte. Je ne connais pas les 378 maisons d'édition répertoriées en 2021[1] mais si je me fonde sur celles que je retrouve régulièrement lors de différentes manifestations, je constate une grande diversité de catalogues, de structures juridiques – sociétés, associations, microentreprises –, une grande hétérogénéité – taille, style, ligne éditoriale – et un vrai dynamisme culturel – livres d'artistes, poésie, défense de la langue occitane, culture locale. Outre les rendez-vous annuels comme le Marathon des Mots à Toulouse ou la Comédie du Livre à Montpellier, il existe en Occitanie une multitude de petits salons ou de rencontres littéraires qui font vivre le livre souvent en plein cœur de territoires ruraux, peu équipés en lieux de vente dédiés et parfois éloignés des bibliothèques, même si celles-ci sont assez nombreuses.

Outre la littérature, les ouvrages d'art et historiques ont le vent en poupe. Est-ce un signe distinctif ?

J.P. L'Occitanie bénéficie d'un patrimoine exceptionnel, tant sur le plan architectural que paysager. C'est sans doute pour cette raison que bien des maisons d'édition, dont la mienne, ont développé un secteur de beaux livres, destiné à le promouvoir. Beaucoup d'auteurs photographes, historiens locaux, travaillent dans cette voie à de nouveaux projets.

N'y a-t-il pas une méprise sur les livres dits régionalistes ?

J.P. Je n'aime pas trop ce qualificatif, employé quelquefois de façon péjorative. Un peu comme s'il s'agissait d'un sous-secteur. Il y a de très bons romans de terroir et de beaux ouvrages touristiques. Moi-même, je publie des livres sur le patrimoine de nos régions, sans me limiter à l'Occitanie. La plupart des maisons d'édition d'Occitanie ont des lignes éditoriales très éloignées du régionalisme. Par exemple, Indigène qui avait publié en 2010 *Indignez-vous !* de Stéphane Hessel, les éditions Réciproques à Montauban, la maison jeunesse A2MIMO, ou Plan B… La liste est longue.

Le prix Goncourt 2019 a couronné *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon* de Jean-Paul Dubois, d'origine toulousaine. Quels sont les autres écrivains aux attaches occitanes ?

J.P. La région ne manque pas de talents reconnus : Françoise Sagan, originaire de Cajarc, dans le Lot, où elle est enterrée, et Serge Joncour, lotois également, qui a reçu le prix Femina 2020 pour *Nature humaine*. Je cite volontiers Yves Bonnefoy qui passait ses vacances chez ses grands-parents au bord du Lot. Il m'a fait l'honneur, l'année de ses 90 ans, de préfacer le livre d'Annie Briet, *Un paradis de pierre : à pied sur les chemins du Lot*, et de venir lors de son lancement à la librairie Calligramme de Cahors. Une très belle rencontre ! ■

Propos recueillis par Olivier Cariguel

1. Dernier chiffre disponible, extrait du rapport « Les chiffres clés du livre en Occitanie 2021 », produit par l'agence Occitanie Livre & Lecture.

TERRALIRE : PLUS LOIN, PLUS FORT

Le salon albigeois se déroulera les 3 et 4 juin, à la salle Pratgraussals.

Autour de sa marraine Priscille Deborah – la première femme bionique peintre –, la 5e édition du festival Terralire réunira les 3 et 4 juin plusieurs invités d'honneur, pami lesquels l'actrice Rachel Arditi, le guide de haute montagne Pascal Sancho, le navigateur Yves Marre, l'ex-rappeur toulousain de la Fonky Family Guilhem Gallart, dit Pone. Une cinquantaine d'éditeurs et plus de soixante auteurs présenteront ainsi leurs livres. Quatre tables rondes seront animées par Baptiste Liger, autour du thème du salon : « Le dépassement de soi ». Outre des conférences, des lectures et des ateliers d'écriture, vous pourrez assister le samedi soir à une performance de danse contemporaine par Emma Bijaoui, avant la projection d'*En Corps*, le film de Cédric Klapisch. ■ **O.C.**

terralire.com

DR

La fin détend

Quelles sont les différentes hypothèses de la fin du monde ? Rob Sears en plaisante avec force théories (presque) réalistes, en parodiant les « livres dont vous êtes le héros ».

Nous parlions le mois dernier dans cette rubrique des blagues douteuses de Pascal Fioretto sur l'apocalypse environnementale qui approche, mais il ne faudrait pas oublier les autres causes possibles d'extinction de l'humanité. Et si les Nord-Coréens perdaient le contrôle d'un de leurs magnifiques missiles ? Et si un virus plus dangereux que le Covid-19 se répandait à travers la planète ? Et si les intelligences artificielles prenaient le contrôle du monde ? Bien des scénarios de destruction se présentent à nous. C'est ce que rappelle l'humoriste écossais Rob Sears dans *Choisis ton apocalypse*, invitant le lecteur à se mettre dans la peau d'un employé de l'ONU censé sauver la planète. Précision : le texte est écrit à la façon des « livres dont vous êtes le héros » de notre enfance. À la fin de chaque paragraphe sont proposées deux options, la mauvaise aboutissant en général à une issue fatale à brève échéance, soit pour le lecteur, soit pour l'univers. Les intrigues imaginées par Sears mettent en scène des célébrités planétaires telles que Trump, Kim Jong-Un, Poutine, Bill Gates ou Jeff Bezos, sans oublier l'inévitable Elon Musk.

Soucieux d'accomplir son travail à fond, votre serviteur a lu le livre à trois reprises, en faisant des choix différents à chaque fois. Las ! Il n'a jamais réussi à sauver le monde. Y a-t-il seulement un espoir ? Voilà une question qui n'est absolument pas drôle. Tout le contraire du livre qui, dans le genre pessimiste, désinvolte et grinçant, est tout à fait rafraîchissant. ■

Jean Hurtin

CHOISIS TON APOCALYPSE AVEC KIM JONG-UN ET SES AMIS (CHOOSE YOUR OWN APOCALYPSE WITH KIM JONG-UN & FRIENDS)
ROB SEARS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JUSTINE RICHARD, 176 P., ROBERT LAFFONT, 12 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 JUIN.

Orange ô désespoir

La couleur dominante, sur la couverture d'un livre, en dit parfois long sur son contenu. Et c'est peu de dire que le ton orange ne plaît guère à notre chroniqueur, grand amoureux des pantalons rouges…

Dans l'édition, il est des couleurs maudites. Ainsi, ce malheureux orange. Il avait pourtant bien commencé sa carrière : songez aux cheveux de la Vénus de Botticelli, aux lueurs dorées des de La Tour, aux crépuscules de Vernet, aux aubes moirées de Turner… Puis les années septante sont passées par là, qui ont prostitué la couleur orange à tous les mercantilismes (de l'esthétique Prisunic aux tricots de peau de Jean-Pierre Marielle). Comme si cette teinte avait été marquée sous le sceau de l'infamie.

Désormais, lorsque cet alliage du jaune et du rouge s'invite en couverture de nos livres, il devient le faire-valoir d'ouvrages dont l'élégance n'est pas la qualité première. Faites le test chez votre libraire : l'étal du développement personnel en offre un parfait dégradé. Prenons maintenant deux exemples parmi les récentes parutions. Tout d'abord le livre de Jimmy Mohamed, *Zéro contrainte pour maigrir*. Sur un fond orange pétard, la bouille matoise du docteur miracle nous scrute avec acuité médicale et sourire en coin ; l'œil est vif, le poil ras, rappelant la cautèle de certains méchants du cinéma français des années 1970…

Même œillade complice et incisive chez Isabelle Cerf. Sur la couverture du *Pouvoir insoupçonné de tes blessures et de tes blocages*, le torse de l'autrice se découpe sur un fond qui passe de l'urée dense à la selle trop meuble. Sans compter la teinte même de sa peau couverte de noirs tatouages cabalistiques. Spécialiste de divination, de cartomancie et de radiesthésie, la sorcière nietzschéenne sait que ce qui ne tue pas rend plus fort et nous le rappelle en nous tutoyant. Et le orange, dans tout ça ? Il n'en finit pas de couler… Plouf. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

ZÉRO CONTRAINTE POUR MAIGRIR
JIMMY MOHAMED
256 P., FLAMMARION, 19 €

LE POUVOIR INSOUPÇONNÉ DE TES BLESSURES ET DE TES BLOCAGES
ISABELLE CERF
224 P., EXERGUE, 18 €

DR/ROBERT- LAFFONT

« J'aurais fait un excellent psychiatre »

Sale menteuse de John Waters, où l'on suit les déambulations d'une mythomane compulsive, est à l'image des films du cinéaste devenu écrivain : malpoli, irrévérencieux et drôle, érigeant le mauvais goût au rang d'art. Rencontre avec le « pape du trash ».

D'où vous est venue l'idée de _Sale menteuse_ ?

John Waters. C'est mon boulot. J'ai des idées folles comme celle-ci tous les jours ! Je décèle des petits moments de vérité par-ci par-là et je les intègre au sein d'un récit auquel je consacrerai trois ans de ma vie. Je me suis contenté d'imaginer des personnages et des situations inédits pour mieux apporter de la joie à mes lecteurs et à ceux qui ont suivi ma carrière de cinéaste. L'idée de départ du roman était de raconter l'histoire d'une femme, Marsha, spécialisée dans le vol de bagages dans les aéroports. J'avais déjà en tête que son complice, Daryl, serait obsédé à l'idée de coucher avec elle une fois par an et que Marsha aurait une fille qui la déteste. Au départ, je voulais que sa fille couche avec des junkies mais c'était une idée que j'avais déjà utilisée dans l'un de mes précédents livres, *Carsick*. C'est après que me sont venues d'autres idées comme le pénis parlant de Daryl ou encore les adeptes du trampoline qui accompagnent la fille de Marsha, un personnage à qui je voulais absolument attribuer une obsession ridicule ! Au fur et à mesure de l'écriture, les personnages et leurs obsessions n'ont cessé de s'enrichir. Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas fait de coupes, bien au contraire. Si un passage me paraissait trop long, c'est parce qu'il l'était. Quand j'étais un jeune cinéaste, je ne voulais faire aucune coupe, ce n'est plus le cas aujourd'hui, j'ai appris de mes erreurs ! Tous les premiers films sont trop longs, y compris le mien, *Mondo Trasho,* qui aurait dû durer dix minutes au lieu de quatre-vingt-dix !

Pourquoi un livre et non un film ?

J.W. Je pense avoir fait le tour du cinéma. J'ai vraiment pris goût à l'écriture avec mon livre *Carsick. John Waters Hitchhikes Across America* publié en 2014. J'avais également écrit mes mémoires [*M. Je-Sais-Tout,* Actes Sud], mais je ne m'étais pas encore frotté à la fiction littéraire et cela me paraissait être la bonne occasion de le faire. Il faut toujours avoir un plan de secours quand on décide de raconter une histoire. Avant c'était le cinéma, aujourd'hui c'est la littérature.

Qu'est-ce que l'écriture de livres vous apporte par rapport à la réalisation de films ?

J.W. Le roman me permet d'explorer encore davantage la psyché des personnages. La littérature et le cinéma sont tout aussi importants à mes yeux, ils correspondent

GREG GORMAN/GAIA

simplement à deux manières différentes de raconter une histoire.

Qu'est-ce que cette expérience vous a appris sur vous-même ?

J.W. Qu'il faut persévérer encore et encore quand quelque chose nous passionne. J'aimerais disposer de plusieurs vies pour pouvoir rencontrer toutes les personnes que j'ai envie de rencontrer et visiter tous les lieux que je veux voir, mais malheureusement je ne peux pas. Aussi je me concentre sur ce que j'aime vraiment et j'essaie jusqu'à arriver au résultat que je veux.

Les personnages de *Sale menteuse* sont difficilement attachants, mais il doit bien y en avoir un que vous affectionnez plus que les autres ?

J.W. Je les aime tous, quoiqu'ils fassent, ce sont mes amis. Chacun essaie désespérément de s'épanouir et d'être heureux même si c'est de manière tordue ! Il y a un peu de moi dans chacun d'eux, c'est un roman très tendre au fond. Je n'ai pas eu d'inspirations particulières pour les écrire, j'ai un talent pour décrypter la psychologie humaine. J'aurais fait un très mauvais avocat mais un excellent psychiatre !

Votre roman est très cinématographique, aviez-vous des images en tête pendant l'écriture ?

J.W. Non, mais ce style cinématographique que vous décrivez correspond à mon approche de la narration. J'ai imaginé *Sale menteuse* comme un vrai road-movie.

Diriez-vous que ce livre, à travers ses personnages névrosés, cristallise tout ce qui ne va pas dans la société américaine ?

J.W. C'est possible, mais ce n'est pas conscient de ma part. Il est vrai que dans le livre, les gens croient facilement aux énormes mensonges de Marsha, cela doit signifier quelque chose. Je me suis toujours moqué des règles, en particulier dans mes films. Aujourd'hui, il semblerait qu'il existe encore plus de règles qu'à l'époque de mes parents.

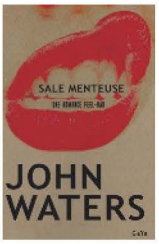
Être trash signifie-t-il quelque chose aujourd'hui ?

J.W. Je n'aime pas ce mot, je préfère le terme *filthy [crasseux]* qui est plus punk et subversif ! Je n'ai jamais pensé que j'étais transgressif mais ça me flatte quand on me dit que je le suis.

C'est quelque chose que vous avez retrouvé dans la littérature récemment ?

J.W. Oui, dans *Les Éclats* de Bret Easton Ellis. ■

Propos recueillis par Ilan Ferry



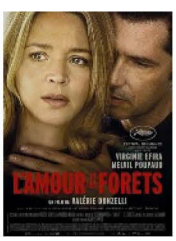
SALE MENTEUSE. UNE ROMANCE FEEL-BAD (LIARMOUTH. A FEEL-BAD ROMANCE)
JOHN WATERS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LAURE MANCEAU, 256 P., GAIA, 22,80 €

3 QUESTIONS À... ÉRIC REINHARDT

L'adaptation signée Valérie Donzelli de son roman, *L'Amour et les forêts*, vient d'être projetée à Cannes et sort dans les salles françaises. L'auteur revient sur cette expérience.

Lorsque vous écrivez un roman – comme *L'Amour et les forêts, aujourd'hui adapté au cinéma –, concevez-vous vos scènes de manière visuelle et incarnée ?**

Éric Reinhardt. Depuis mon tout premier livre, mes romans procèdent, comme chez Kafka, mon maître, d'une succession de situations, et ces situations sont toujours envisagées par moi, dans l'écriture, d'une façon visuelle et incarnée. La situation doit s'ancrer dans le réel, être vue et ressentie de l'intérieur par le lecteur, comme s'il la vivait. J'embarque mon lecteur par le corps, les sensations. Alors, dans le film de Valérie Donzelli, tout ce qui provient directement de mon roman est comme la projection sur grand écran de mes propres images mentales, et c'est très troublant.



Avez-vous participé, même de loin, au travail d'adaptation ? Ou avez-vous laissé carte blanche à Valérie Donzelli – avec la complicité d'Audrey Diwan – pour cette transposition ?

E.R. Quand Valérie et Audrey m'ont demandé si je voulais participer à l'écriture du scénario, je leur ai répondu que je n'y tenais pas, mais aussi qu'elles devaient se sentir entièrement libre. Le plus important, pour moi, était que mon livre devienne un grand film de cinéma. Pour ce faire, je savais que Valérie devait pouvoir s'en emparer pour l'emmener dans son univers, dans la grammaire du cinéma. La seule façon d'être vraiment fidèle à un livre est de lui être infidèle. Valérie et Audrey aimaient et comprenaient l'histoire intimement. J'avais confiance.

Votre roman reposait aussi sur une rencontre avec un écrivain, en miroir, absent du film. Qu'est-ce qu'elle apportait selon vous au livre ? N'était-il pas possible de la retranscrire dans le film ?

E.R. Davantage encore que sur la rencontre avec un écrivain, le roman reposait sur l'écoute. C'est cette écoute que Valérie et Audrey ont eu l'intelligence de placer au cœur du film, même si l'esprit et le visage à l'écoute ne sont pas ceux d'un écrivain. L'héroïne parvient à s'échapper parce qu'on écoute ce qu'elle a à dire. C'est ce qui est bouleversant dans le film. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

→ **L'Amour et les Forêts** de Valérie Donzelli avec Virginie Efira, Melvil Poupaud… Dans les salles.

*Le nouveau roman d'Éric Reinhardt, *Sarah, Susanne et l'écrivain* (Gallimard), paraîtra le 17 août.

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

LIVRE

« MON PETIT TRUFFE, MA GRANDE SCOTTIE »
DE FRANÇOIS TRUFFAUT ET HELEN SCOTT (DENOËL)

→ **Les cinéphiles savent qui est Helen Scott ; c'est elle qui servit d'interprète en 1962 à Hitchcock et Truffaut pour leur livre culte d'entretiens. Helen et François se connaissaient depuis quelque temps ; elle est attachée de presse et travaille pour le cinéma français aux États-Unis, il est cinéaste. L'une et l'autre ont la plume agile et ne cessent de s'écrire. « *Mon petit Truffe, ma grande Scottie* ». *Correspondance 1960-1965* égraine les lettres qu'ils se sont échangées. C'est un grand livre. Tout s'y dévoile peu à peu : les coulisses du cinéma français, la Nouvelle Vague, l'amitié profonde, l'intimité de deux vies (dépression, mélancolie, joie, embrassades). Quand des lettres se transforment en sommet d'humanité.** E.L.

DVD

ASTÉRIX ET OBÉLIX. L'EMPIRE DU MILIEU
DE GUILLAUME CANET (PATHÉ)

→ **Éreintée lors de sa sortie en début d'année, la dernière aventure en date du petit Gaulois, certes imparfaite, ne mérite pas cette mauvaise réputation. Ne serait-ce que pour certains seconds rôles malicieux (José Garcia en tête) et un Gilles Lellouche étonnamment bon en Obélix. Une deuxième chance s'impose.** Baptiste Liger

MARLOWE
DE NEIL JORDAN (METROPOLITAN)

→ **Dans cette nouvelle enquête signée Neil Jordan *(Entretien avec un vampire)*, c'est Liam Neeson qui campe le célèbre personnage de Raymond Chandler (repris par John Banville). Une intrigue noire classique, à la lisière du pastiche, qui assume tous les chromos du genre entre Los Angeles et les coulisses de Hollywood, avec un ton désuet pas si désagréable.** B.L.

Dans un autre monde

Sous couvert de film d'espionnage, *Stars at Noon* met en scène des personnages trimballés dans une époque troublée que rien ne raisonne. Claire Denis y est à son aise.

Présenté en compétition au Festival de Cannes 2022, *Stars at Noon* y a remporté le grand prix, ex aequo avec *Close* de Lukas Dhont. Le jury, présidé par Vincent Lindon, a ainsi souhaité récompenser deux générations de cinéastes. Un beau symbole pour signifier une certaine transmission artistique mais aussi la permanence d'un cinéma non formaté, singulier, adepte de la prise de risques. Car *Stars at Noon,* adapté d'un roman de Denis Johnson, aborde le genre film d'espionnage pour mieux s'en échapper. Trish, une jeune journaliste bloquée au Nicaragua, rencontre un voyageur anglais qu'elle voit comme son sauveur ; elle va au contraire plonger dans un monde trouble. On sait Claire Denis attirée par les atmosphères brumeuses et intimes *(Beau travail, White Material, Les Salauds)* et elle est dans son élément ici à filmer son héroïne totalement perdue en des lieux où les sensations prennent le pas sur la raison logique. S'il y a quelques longueurs, sans doute inhérentes aux partis pris, il y a surtout une grande mise en scène souvent inspirée donnant à ce film une dimension quasi onirique qui se frotte au réalisme de l'espionnage. Ce qui fait souvent des étincelles. ■

Éric Libiot

(En salles le 14 juin)

Sur la route

Quand il apprend qu'une ancienne collègue est sur le point de mourir, Harold Fry décide d'aller la voir et de parcourir 700 kilomètres à pied à travers l'Angleterre ; il devient ainsi le gourou de toute une faune interlope. À l'origine du long-métrage, le roman de Rachel Joyce, à l'arrivée, si l'on peut dire, un film qui avance à marche prévisible : un homme à la vie routinière, une envie d'en sortir, des hauts, des bas, des soutiens, une médiatisation et c'est déjà la fin. C'est touchant mais sans grande surprise. Heureusement, le film bénéficie d'une interprétation magnifique : Penelope Wilton (Maureen, l'épouse d'Harold) et Jim Broadbent (Harold). Sans eux, *L'Improbable Voyage d'Harold Fry* tomberait dans la mièvrerie. Ils sont là. Et rien n'empêche de les suivre. ■ E.L.

(En salles le 31 mai)

Carton jaune

Le récit de Marinette Pichon dont le film est une adaptation a pour titre *Ne jamais rien lâcher.* Un résumé à lui seul de la vie de la footballeuse : moquée chez les garçons, en lutte contre un père violent, en butte à la concurrence au sein de l'équipe de France, opposée à la politique de la Fédération de foot qui ne considère pas les femmes… Elle a finalement reçu tous les honneurs, bravo. Ce qui n'est pas forcément le cas de ce film qui, certes, éclaire un parcours difficile mais le fait sans âme ni inspiration. *Marinette* est un biopic qui enchaîne les passes sans aller au but ; oui, c'est une image… ■ E.L.

(En salles le 7 juin)

2022 CURIOSA

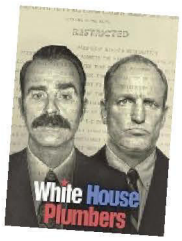
• SÉRIES TÉLÉ

Woody les bons tuyaux

White House Plumbers **réinterprète le scandale du Watergate dans une adaptation hilarante.**

Justin Theroux et Woody Harrelson.

S'inspirant du livre *Integrity. Good People, Bad Choices and Life Lessons from the White House* écrit en 2007 par Egil et Matthew Krog, *White House Plumbers* offre un regard inédit sur le scandale du Watergate. Amateurs d'enquête rigoureuse façon *Les Hommes du président,* passez votre chemin : les créateurs de cette série atypique en cinq épisodes ont fait le choix malin et salutaire de traiter le sujet sur le ton de la comédie, en racontant la suite d'invraisemblables gaffes qui auront amené à la démission du président Nixon. Spécialistes de la satire politique, Alex Gregory et Peter Huyck, déjà à l'œuvre sur des séries comme *Veep* ou *The Larry Sanders Show*, s'attaquent ici à une affaire délicate mais avec une verve et un tempo comique dont eux seuls ont le secret. Mais si *White House Plumbers* emporte l'adhésion, c'est surtout grâce à son formidable duo d'antihéros, sortes de Laurel et Hardy de l'espionnage dont on se demande bien encore comment ils ont pu attirer l'attention de la Maison-Blanche ! Bien loin de son personnage d'inspecteur torturé dans *True Detective*, Woody Harrelson fait des merveilles dans la peau d'Howard Hunt, ex-agent de la CIA mis au placard par sa hiérarchie et aveuglé par son patriotisme. À ses côtés, Justin Theroux, affublé d'une moustache improbable, est absolument hilarant en patriarche vouant une étrange admiration pour la rigueur allemande et les discours d'Adolf Hitler. À eux deux, ils incarnent les différentes facettes d'une Amérique patriarcale gonflée par un orgueil qui la rend totalement déphasée avec son époque. Aussi drôle que féroce, *White House Plumbers* pourrait être vu comme le chaînon manquant entre *Argo* et… *OSS 117* ! ■



Ilan Ferry

(Sur Prime Video)

• THÉÂTRE

Le charme de l'ancien

Du très enlevé *Menteur* de Marion Bierry à l'adaptation endiablée du *Chien des Baskerville* par Gwen Aduh, votre soif de comédie sera vite étanchée, sans mentir !

Enthousiasmer un public de 2023 avec une pièce en alexandrins écrite en 1644 : c'est une gageure. Quand Marion Bierry présenta son projet de mettre en scène *Le Menteur* de Corneille au regretté Philippe Tesson, ce dernier lui ouvrit grand les portes de son petit théâtre. Depuis sa création, la pièce connaît un succès tel qu'elle est prolongée jusqu'au 15 juillet. Le mérite en revient d'abord à l'œuvre d'origine, qui relate les péripéties de Dorante, un jeune arriviste provincial, aussi séducteur que menteur. Cinq actes d'une drôlerie et d'un brio étourdissants, écrits dans un style si percutant que Molière le reprendra quelques années plus tard. Toutefois, remonter ce *Menteur,* c'était s'exposer à ce que, tout savoureux que soit son texte, il paraisse « daté » aux oreilles non initiées au théâtre baroque. La pétulante Marion Bierry a fait front avec une audace toute respectueuse. Non seulement elle a transposé l'action, du XVII^e^ au XVIII^e^ siècle, dans le Paris insouciant de l'après-Révolution, mais elle a inséré, entre les alexandrins légèrement chamboulés, une dizaine de « tubes » joyeusement rétro, entonnés par des comédiens excellemment choisis, en tête desquels Alexandre Bierry qui incarne un Dorante d'une séduction irrésistible. Du théâtre aussi virtuose et jubilatoire que « moderne », les spectateurs en redemandent.

Sur la grande scène du 13^e^ Art, Gwen Aduh propose une adaptation très libre du *Chien des Baskerville*, le roman de Conan Doyle, dans lequel Sherlock Holmes mène l'enquête pour débusquer un chien qui sème la terreur. Le metteur en scène l'a imaginée dans l'esprit absurde et potache de ses deux précédents spectacles (*Les Faux British* et *Le Gros Diamant du prince Ludwig*), en la truffant de gags et de jeux de mots souvent très drôles. Le public nombreux, familial, rit et adore cette *Chienne des Baskerville* ! ■ **Dominique Poncet**

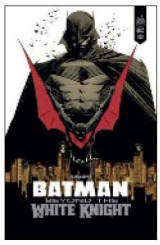
→ **Le Menteur,** de Marion Bierry, d'après Pierre Corneille. Théâtre de Poche-Montparnasse (Paris 6^e^). Jusqu'au 15 juillet.
→ **La Chienne des Baskerville,** de Gwen Aduh, d'après Arthur Conan Doyle. Théâtre du 13^e^ Art (Paris 13^e^). Jusqu'au 9 juillet.

PRIME VIDEO

Ultime nuit blanche

La saga *White Knight* se conclut en beauté avec ce dernier comics d'une densité vertigineuse.

Avec *Batman. White Knight* et *Batman. Curse of the White Knight*, Sean Murphy donnait un nouvel élan au justicier de Gotham, quitte à ébranler sérieusement les fondations mêmes du mythe. On y découvrait un Batman plus violent que jamais face à un Joker revenu à la raison grâce à des pilules. (Re)devenu Jack Napier, l'ex-super criminel décidait d'affronter sa Némésis sur le terrain politique en devenant le « chevalier blanc » de Gotham. Sa suite, *Curse of the White Knight*, allait encore plus loin en explorant les origines troubles de la famille Wayne, et amenait le lecteur sur un terrain inédit. Sa conclusion, intitulée *Beyond the White Knight*, nous parachute dix ans après les événements du deuxième opus, dans un Gotham ultra-sécuritaire aux mains d'un milliardaire corrompu, à la fois miroir et antithèse de Bruce Wayne. Démasqué et emprisonné depuis tout ce temps, Batman va devoir renaître de ses cendres pour protéger la ville d'une nouvelle menace. Conclusion épique d'un triptyque qui aura à jamais changé le visage de l'homme chauve-souris, *Batman. Beyond the White Knight* arrive à point pour nous rappeler que même les plus grands mythes ont besoin d'être détruits pour mieux se réinventer. D'une noirceur abyssale parfaitement incarnée par le trait rugueux et l'écriture chirurgicale de son auteur, l'album poursuit son exploration de la psyché d'un Bruce Wayne/Batman plus torturé que jamais et nous amène sur des sentiers inédits. À mi-chemin entre *Dark Knight* de Frank Miller et *Batman année zéro* de Scott Snyder, la trilogie « White Knight » en représente la synthèse parfaite, celle qui offre un regard à la fois nouveau et complémentaire sur un mythe qui ne sera plus jamais le même. ■ **Ilan Ferry**



BATMAN. BEYOND THE WHITE KNIGHT (ID.)
SEAN MURPHY (DIR.)
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BENJAMIN RIVIÈRE, 264 P., URBAN COMICS, 24 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL

BOLL - URBAN COMICS 2023

Symphonie parisienne

À travers le portrait attachant d'un être en plein vagabondage, le compositeur Jules Matton nous entraîne dans les beaux quartiers de la capitale. Un premier roman enivrant.

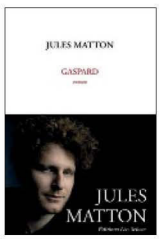
Pour son premier roman – intitulé *Gaspard* –, le compositeur Jules Matton (lauréat du grand prix lycéen des compositeurs en 2019) nous replonge dans une période à l'actualité invraisemblable et parfaitement adaptée à la narration: les déboires de Benjamin Griveaux, les manifestations des Gilets jaunes, la paralysie généralisée du pays liée à la pandémie…

À la veille du confinement, Gaspard manque le train pour Lisieux, sa ville natale. Parisien depuis ses 19 ans, ce trentenaire charmant à la vie éparpillée ne rentre pas dans son appartement qu'il a pris en horreur. S'ensuit un itinéraire désordonné dans les beaux quartiers de la capitale. Ce roman parisien très assumé nous emmène du pavillon Gabriel au Café de Flore en passant par les Tuileries et toutes les merveilles d'architecture qui s'offrent au regard depuis les quais de Seine : le musée d'Orsay, le Grand Palais, la place de la Concorde.

Les rencontres de Gaspard dessinent le portrait nonchalant d'un personnage épris de liberté (ou de fuite ?), qui se noie dans des conquêtes sans lendemain. La description des boucles blondes du héros donne quelques soupçons sur la projection de l'auteur dans son histoire. Avec un brin de complaisance, il s'offre d'ailleurs le plaisir de suggérer à Gaspard quelques commentaires sur la forme du récit qu'il habite.

Les grandes conversations sur l'ordre du monde sont ponctuées d'une insolence toute rafraîchissante avec quelques regards mordants, notamment sur les mots du siècle : « inclusivité » ou « biais » de raisonnement. Au fil de ce récit d'initiation au rythme parfaitement maîtrisé, l'univers de Jules Matton se détache en filigrane : des considérations sur le prélude de *Tristan et Isolde* de Wagner, un clin d'œil aux programmes de France Musique et l'évocation des années de guitare du narrateur… ■

Aude Giger



GASPARD
JULES MATTON
256 P., LÉO SCHEER, 18 €

THOMAS BRUNOT/LÉO SCHEER - LOÏC LAGARDE/DESTINATION SAINT-MALO BAIE DU MONT SAINT-MICHEL

• LA TENDANCE

L'œil du Malouin

Et si Saint-Malo était devenue la place forte du polar français ? La preuve avec quelques livres signés, entre autres, Alexandra Echkenazi, Fred Vargas ou Jean-Luc Bannalec…

Un symbole peut toujours en cacher un autre. Ainsi, si l'on dit Saint-Malo en littérature, on songe à François-René de Chateaubriand et au festival imaginé par Michel Le Bris, Étonnants Voyageurs[1]. On pourrait également penser à quelques plumes à succès, à l'image d'Olivier Adam ou Agnès Martin-Lugand. Effet de la flibusterie d'antan ou du côté obscur des ruelles de l'intra-muros, la célèbre cité fortifiée s'est de surcroît imposée comme l'une des places fortes du polar. Il suffit de regarder le programme télévisé du 29 avril dernier, proposant sur France 3 deux épisodes de *Meurtres à* se situant justement à Saint-Malo. Si elle a déjà signé en tant que scénariste un volet de cette fameuse série (alors sis en Auvergne), Alexandra Echkenazi situe l'action de son nouveau roman, le très efficace *La Mère et l'Assassin* (Plon), dans la ville bretonne. Un vrai-faux thriller autour de la disparition d'une fille de 17 ans. Tous les indices mènent à un prof de sport, Bennec. Celui-ci est-il responsable ? C'est ce que croit la mère de l'adolescente, cherchant à savoir la vérité par tous les moyens, y compris tuer le suspect – d'autant plus terrible qu'elle a eu une relation particulière avec celui-ci… Hasards du calendrier, au rayon noir malouin nous avions d'ailleurs publié, dans notre précédent numéro, les extraits de *Sur la dalle* de Fred Vargas (Flammarion) et interrogé Gwenaële Robert pour *Le Dernier des écrivains* (Cité), mettant à l'honneur ces lieux. On pourrait également signaler la série des *Âmes noires de Saint-Malo* d'Hugo Buan (Palémon) ainsi que la réédition en poche de *Meurtre gourmet à Saint-Malo*, délectable enquête du commissaire Dupin imaginée par Jean-Luc Bannalec (Pocket), auteur plébiscité dans de nombreux pays. Mais attention : derrière le nom de cet ambassadeur malgré lui de la Bretagne se cache un écrivain… allemand ! Comment dit-on *kenavo* dans la langue de Goethe ? ■

Baptiste Liger

1. L'édition 2023 se déroulera du 27 au 29 mai avec, entre autres, une carte blanche à Laurent Gaudé et l'Irlande en pays d'honneur.

LE COMPTE INSTAGRAM
@Littéraflure
→ Dans l'Instagram littéraire, au pays des Bisounours, des bouquets de fleurs pastel et des compliments dithyrambiques, rares sont les pages qui ne retiennent pas leurs coups. Littéraflure nous offre une savoureuse collection de chroniques littéraires tranchantes, libres et argumentées qui font souffler un vent de fraîcheur au pays des influenceurs.

LE PODCAST
Perles de culture
→ Imaginé par les magasins Cultura, Perles de culture est un podcast passionnant qui explore la genèse des œuvres iconiques de l'histoire de l'art et tente de percer les mystères de l'inspiration et de la création. Rayon littérature, on se délecte des épisodes consacrés aux *Hauts de Hurlevent*, à *Orlando* ou encore à Gaston Lagaffe.

LE COMPTE TIKTOK
BookTok France
→ BookTok Fance est le compte TikTok idéal pour se tenir informé de l'actualité de la littérature en France. Les parutions récentes, les prix littéraires, les événements médiatiques : tout est passé au crible sur cette page qui recense aujourd'hui près de 7000 abonnés. **L.D.**

Retour en uchronie

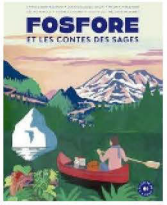
Une parenthèse enchantée d'une heure, cachée parmi les podcasts de Radio France, remonte aux sources de l'uchronie, genre passionnant et injustement méconnu.

Ce devrait être une mesure de salut public, une prescription médicale pour stimuler notre cerveau et enflammer nos cœurs. Prenez le temps, une fois par mois, d'arpenter les allées labyrinthiques de l'application de podcasts de Radio France. Comme la caverne d'Ali Baba, les entrailles de cette plateforme regorgent de trésors inestimables, de merveilles qui vous entraînent hors des sentiers battus de la littérature. Lors d'une pérégrination innocente, alors que les ponts du mois de mai offraient leur traditionnelle respiration printanière, on dénichait une pépite, le podcast d'un épisode captivant de l'émission « Le cours de l'histoire » de l'historien Xavier Mauduit consacré à l'uchronie, un genre littéraire fascinant qui vit depuis trop longtemps dans l'ombre d'un proche parent en pleine gloire : la dystopie. Plus insidieuse, plus pernicieuse, l'uchronie ne se contente pas d'imaginer un futur, elle se saisit du passé, de l'histoire, pour façonner un autre futur, parfaitement crédible, mais qui n'est pas advenu.

L'œuvre pionnière, *Napoléon et la conquête du monde* de Louis-Napoléon Geoffroy-Château (1836), l'apparition du terme sous la plume de Charles Renouvier en 1876, les innombrables chefs-d'œuvre du genre comme *Le Maître du Haut Château* de Philip K. Dick, *22/11/63* de Stephen King ou encore *Ceux qui sauront* de Pierre Bordage : en compagnie de Pierre Bayard, professeur de littérature française à l'université Paris 8 et auteur l'année dernière du savoureux *Et si les Beatles n'étaient pas nés ?* et de la romancière Catherine Dufour, figure de la science-fiction française, on parcourt pendant une heure l'histoire de ce genre éminemment politique qui se sert de la puissance de l'imaginaire pour questionner la destinée des hommes. Une parenthèse magique qui rappelle que bien avant le métavers d'Elon Musk ou le multivers de Marvel, la littérature vous ouvrait les portes de mondes parallèles. ■

Léonard Desbrières

• LES LIVRES AUDIO

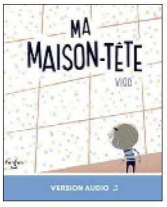


FOSFORE ET LES CONTES DES SAGES
DE CAROLE DUFFRÉCHOU, JEAN-JACQUES FDIDA, MALIKA HALBAOUI, CÉLINE RIPOLL ET AUDREY SIOURD
LU PAR JEANNE CHERHAL ET LES AUTEURS (SEUIL JEUNESSE)

■ Superbement illustrés par Mélodie Baschet, ces quatre contes ont obtenu le prix du public du livre audio francophone 2023 en catégorie Jeunesse. Voix de Fosfore, la chanteuse Jeanne Cherhal fait le lien entre ces récits enchanteurs, issus de différentes régions du monde.

LE COLONEL NE DORT PAS
D'EMILIENNE MALFATTO
LU PAR FÉODOR ATKINE (AUDIOLIB)

■ Quelque part entre *Le Désert des Tartares* de Buzzati et *L'Automne du patriarche* de García Márquez, ce roman dépeint une guerre sans nom, dans un pays non situé. Au cœur d'un trio glaçant, un bourreau est hanté par les victimes de sa torture méthodique. Entre monologues en vers libres et mécanique du « *travail du jour* », le comédien Féodor Atkine impressionne.



MA MAISON-TÊTE
DE ET ILLUSTRÉ PAR VIGG
LU PAR CATHERINE TRUDEAU, MUSIQUE D'INGRID ST-PIERRE ET MARTIN ROY (FONFON)

■ Album autobiographique, *Ma maison-tête* mise sur l'allégorie et l'analogie pour illustrer le trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH). Venant du Québec, où l'art peut être prescrit sur ordonnance, cette architecture pleine de fantaisie et débordante d'imagination a tout d'une joyeuse thérapie.

Christophe Rioux

DR

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

ÉCRIRE
AVEC
LIRE magazine littéraire

Le nouveau rendez-vous des Français qui ont quelque chose à écrire !

7,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

JE COMMANDE LE NUMÉRO ÉCRIRE avec LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine littéraire, 235 avenue du Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

OUI, je commande le numéro **ÉCRIRE** au prix de **7,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire

Ne payez rien maintenant, nous vous envoyons un lien sécurisé pour payer par CB (votre e-mail est nécessaire)

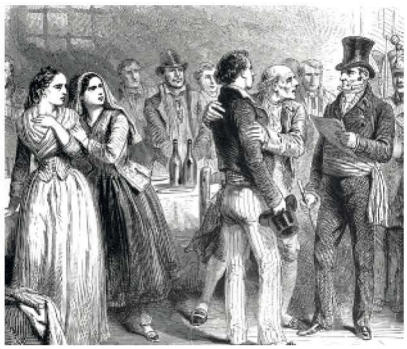
Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine littéraire, 235 avenue du Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

ECR11519

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 235 AVENUE DU JOUR SE LÈVE - 92100 BOULOGNE-BILLANCOURT

Le comte de Monte-Cristo était-il coupable ?

Inventant avec le « *juge de fiction* » un nouveau type de critique littéraire, Caroline Julliot mène avec brio l'instruction du procès d'Edmond Dantès.



Arrestation d'Edmond Dantès durant son dîner de fiançailles.

Miroir et extension de la vraie vie, la littérature fournit nombre de cas types qui stimulent l'imagination des lecteurs. *Monte-Cristo, le procès !* s'inscrit dans la voie ouverte par Pierre Bayard. Prenant avec humour le jeu sérieux qu'est la littérature, celui-ci prête aux personnages de fiction une existence et des droits propres. Partant du principe que « *lire,* […] *c'est juger* », et que tout lecteur même s'il veut « *rester neutre* » ne peut pas « *ne pas, sourdement, juger ces êtres de papier* ».

Qu'on se rassure, il n'est pas requis (pas interdit non plus) de relire le roman-fleuve de Dumas pour assister au procès du comte de Monte-Cristo : Caroline Julliot en résume en trois pages parfaites la trame factuelle. Elle n'omet pas non plus de signaler les diverses simplifications ou modifications dues aux adaptations à l'écran risquant de fausser l'impartialité du jugement. Que reproche-t-on à Dantès ? D'avoir manqué à son mentor l'abbé Faria qui redoutait d'avoir infiltré l'idée de vengeance dans le cœur du jeune homme, mais surtout d'avoir poussé sa vindicte à la fois trop et pas assez loin. Trop loin, car elle a entraîné la mort du jeune Édouard de Villefort, âgé de 10 ans et empoisonné par sa propre mère. Pas assez, puisque converti à la miséricorde, Dantès épargne l'inspirateur principal du complot, le baron Danglars. Bref, on l'aura compris, ce livre remarquable par son sérieux et par son humour ébranle la proposition de Coleridge qui faisait de la littérature le domaine des propositions simultanément étrangères et à la catégorie du vrai et à la catégorie du faux. On se prend désormais à rêver de l'avocat qui rédigera le plaidoyer en défense d'un Vautrin ou d'une cousine Bette. ■

Jean Montenot

MONTE-CRISTO, LE PROCÈS !
CAROLINE JULLIOT
300 P., CNRS, 24 €

Quels sont les derniers tabous de la sexualité masculine?

De l'anatomie aux caresses et pratiques, la docteure Céline Causse déconstruit les stéréotypes sur le plaisir au masculin.

Le plaisir féminin a inspiré récemment de nombreux livres. La sexualité masculine, elle, nettement moins. Plus simple voire mécanique – à part certaines considérations « techniques » comme la taille ou les pannes –, elle intéressait peu. Une erreur réparée par la psychiatre et sexologue Céline Causse. Après avoir décortiqué la sexualité féminine, elle se livre au même exercice pour le sexe opposé dans *La Sexualité masculine dans tous ses ébats*. Si elle rentre dans tous les détails, de l'anatomie aux caresses et pratiques, elle montre surtout la complexité du rapport des hommes au sexe. Au fond, les derniers tabous ne concernent pas la zone anale ou les sex-toys masculins. Non, ils relèvent du désir. Les recherches récentes ont permis, grâce à l'imagerie cérébrale, de mieux connaître les structures impliquées. Elles montrent que, globalement, les choses se passent de la même façon chez les hommes et les femmes. Mieux, la sexualité masculine est tout aussi dépendante du psychisme que celle des femmes et l'orgasme masculin pas forcément moins puissant. De plus, éjaculation ne rime pas forcément avec orgasme, contrairement à une croyance répandue. Enfin, l'autrice balaie l'idée d'un besoin masculin. La « *frustration sexuelle que connaissent de nombreux hommes ne renvoie pas à la question d'un non-assouvissement d'un besoin sexuel mais bien souvent à un manque d'intimité affective* ». Autre nouvelle réjouissante, « *le niveau de satisfaction sexuelle ne diminue pas avec l'âge contrairement à une idée reçue. Près de 75 % des hommes de plus de 55 ans se disent satisfaits de leur vie sexuelle* ». Le dernier tabou à lever était donc celui de la complexité. Ce que fait ce livre instructif et passionnant. ■

Aurélie Marcireau

LA SEXUALITÉ MASCULINE DANS TOUS SES ÉBATS
CÉLINE CAUSSE
370 P., FAYARD, 23 €

WIKIPEDIA - CJ_WELLS88/PIXABAY

PHILOSOPHIE

MARYLIN MAESO

L'avis des foules

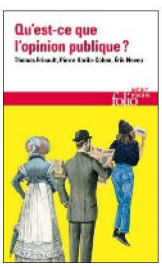
En déclarant, dans sa conférence de 1972, que « *l'opinion publique n'existe pas* », le sociologue Pierre Bourdieu a mis en évidence un paradoxe toujours d'actualité : l'opinion publique, objet de toutes les convoitises et des intérêts rivaux de multiples acteurs politiques ou économiques, pourrait bien n'être qu'un mirage. La fascination et l'attention suscitées par ce fait social dont les instituts de sondages, interprètes autoproclamés, semblaient garantir l'objectivité à grand renfort de chiffres et de données statistiques, étaient ainsi le résultat d'une manipulation : loin de retranscrire fidèlement la réalité de l'état d'esprit prédominant, ces outils s'attachent à la fabriquer, à l'orienter pour servir les agendas des politiques ou commerciaux. Difficile, cinquante ans plus tard, de parler d'opinion publique sans que cette notion soit instantanément frappée d'un soupçon, concernant sa nature aussi bien que les desseins cachés de ceux qui la mobilisent.

> UN FAIT SOCIAL QUI POURRAIT BIEN N'ÊTRE QU'UN MIRAGE

C'est pourtant l'objet, délicat et indispensable, de l'ouvrage de Thomas Frinault, Pierre Karila-Cohen et Érik Neveu *Qu'est-ce que l'opinion publique ?* (qui sort directement en Folio inédit). Prenant acte de l'ambiguïté constitutive de cette notion, ainsi que des difficultés qu'elle soulève quant à sa cristallisation, sa collecte, sa diffusion ou encore son évaluation, les auteurs font le pari de la clarification en présentant leur travail comme « *le premier ouvrage francophone qui pose, avec une vaste amplitude, des évolutions et métamorphoses non seulement de la notion d'opinion publique, mais aussi de ses appuis institutionnels et de ses usages sociaux* ». Après avoir posé un cadre définitionnel essentiellement fondé sur les conditions d'émergence d'une opinion publique – à savoir, « *une autonomie de la société civile vis-à-vis du pouvoir, et la possibilité de la critique du second par la première au nom d'un régime de vérité indépendant de l'autorité* » –, ils s'interrogent sur les différents « *régimes d'opinion* » qui se construisent au fil du temps, en fonction des changements sociaux mais aussi techniques. Et ils esquissent, chemin faisant, des questionnements qui permettent d'appréhender plus efficacement cette notion coriace en saisissant ce qu'elle n'est pas.

La réussite de l'entreprise tient, outre son évidente érudition, à la capacité des auteurs à soulever les bonnes questions : existait-il une opinion publique avant le siècle des Lumières, c'est-à-dire à des époques où le critère de séparation entre l'État et la société civile n'était pas rempli ? Dans quelle mesure l'évolution des lieux de sociabilité (des salons et cafés aux réseaux sociaux), des méthodes d'organisation collective, des moyens de diffusion et des outils de collecte (arrivée des sondages et des enquêtes) modifie-t-elle en profondeur le régime d'opinion d'une société donnée ? Comment la légitimité d'une opinion se détermine-t-elle ? Et quels risques soulève la recension des opinions des citoyens par les pouvoirs publics ?

Si l'héritage de la sociologie française (Pierre Bourdieu, Patrick Champagne) nous a transmis un rapport résolument critique à l'opinion publique, focalisé sur l'instrumentalisation politique et économique des sondages coiffés d'un double faux-semblant scientifique et démocratique, cet ouvrage à trois plumes rappelle que l'opinion publique, loin de se réduire à ses détournements, est aussi le fruit d'un événement historique fécond, dont il convient de saisir la nature et la teneur véritables si l'on veut comprendre l'état actuel de notre vie politique et sociale. ■



★★★★☆

QU'EST-CE QUE L'OPINION PUBLIQUE ?

THOMAS FRINAULT, PIERRE KARILA-COHEN, ÉRIK NEVEU

512 P., FOLIO, 10,90 €

AUDREY SOVIGNET

VIVE LES FEMMES !

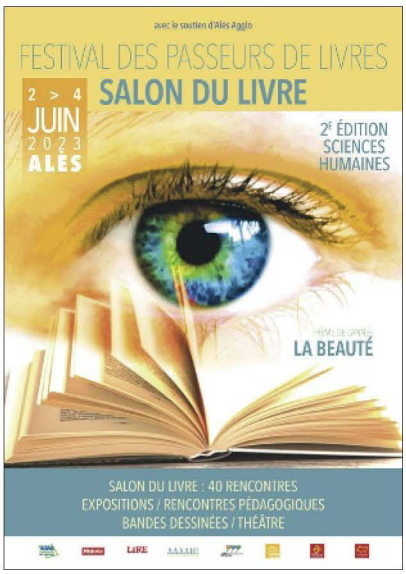
La commune de Levallois, qui fête le début de l'été avec son Salon du roman historique fait, cette année, la part belle aux femmes.

Les femmes sont à l'honneur pour le Salon du roman historique de Levallois. Pour sa 12e édition, les 1er et 2 juillet prochains, ce sont près de 150 auteurs de romans, essais, biographies ou bandes dessinées qui seront sur place. Parmi eux : Didier Decoin et Pierre Assouline, de l'Académie Goncourt, Dominique Bona, de l'Académie française, mais également Camille Pascal, Jean des Cars, Christine Orban, Sophie des Déserts, Isabelle Duquesnoy… Sans oublier des auteurs jeunesse à l'instar de Maïa Brami ou Isabelle Collombat. Comme les années précédentes, des animations seront proposées en plus des deux spectacles, d'une exposition et de La Grande Dictée de l'histoire. Pour cette édition, le prix des lecteurs de Levallois met en compétition Nicole Bacharan, Hugo Boris, Laurent Decaux, Xavier Le Clerc, Myriam Leroy, Julia Minkowski, Alexia Stresi et Laura Ulonati. Depuis quelques années, les livres sur l'invisibilisation des femmes dans l'histoire rencontrent un grand succès. Parmi eux, ceux consacrés à Gisèle Halimi et Simone Veil de la journaliste et autrice Annick Cojean, qui préside cette année l'événement. Pour clore ce salon, un hommage sera rendu à une grande écrivaine dont on fête le 150e anniversaire de la naissance : Colette ! Un week-end sous le signe de l'histoire et de la reconnaissance des femmes connues ou – à enfin – connaître. **Aurélie Marcireau**

salonromanhistorique-levallois.fr

Toute la beauté d'Alès

La capitale cévenole accueillera pour la deuxième année consécutive son festival littéraire, Passeurs de livres, consacré à toutes les sciences humaines.



Du 1er au 4 juin, la ville d'Alès hébergera la 2e édition de son festival Passeurs de livres qui suit un fil rouge unique en France : la mise en lumière et le dialogue entre toutes les sciences humaines. Cette année, 40 tables rondes sont au programme, 60 maisons d'édition et 120 auteurs seront également présents sur le festival pour échanger autour de l'incontournable thème de la beauté. Qu'on la retrouve dans l'art, la nature, la philosophie, l'architecture ou l'écriture, elle est partout et soulève des débats depuis l'Antiquité. Autre particularité propre au festival de la ville : les interventions mêleront des personnalités issues de multiples horizons (romanciers, scientifiques et auteurs de bande dessinée) pour élargir la portée des regards autour d'un même sujet. Aux côtés de la présidente des festivités, Géraldine Muhlmann, et d'Anne-Sophie Stefanini, la marraine de l'événement, seront également présents des auteurs et universitaires tels qu'Alexis Lycas, Matteo Mastragostino, Martine Gasparov, Christian Laborie, Sophie Rabau, Adeline Grand-Clément ou encore Isabelle Bournier tandis qu'Anamosa, toute jeune maison d'édition indépendante, sera elle aussi à l'honneur. Les goûts et les couleurs ne se discutent pas, dit-on… ■ **Marie Jouvin**

lespasseursdelivres.fr

Issy soit-il !

Samedi 17 juin, retrouvez la nouvelle édition du Festival du livre d'Issy-les-Moulineaux.

Tous les ans, la place de l'hôtel de ville d'Issy-les-Moulineaux accueille cet événement pour le grand bonheur des passionnés de littérature. Parrainée par Douglas Kennedy, l'édition 2023 du Festival du livre propose aux visiteurs d'assister à deux tables rondes, à des conférences, et organise une exposition qui rend hommage à l'écrivain chilien Luis Sepúlveda. De nombreux auteurs (Colombe Schneck, Alice Ferney, Jean-François Pasques…) sont attendus pour ce temps fort de la ville, qui fera aussi la part belle à la littérature jeunesse. Les enfants pourront en effet profiter des ateliers de fabrication de livres pop-up et marque-pages, jouer des saynètes et découvrir les récits du « Coin des histoires ». N'oubliez pas de réserver votre place pour une des dictées proposées en matinée : des prix seront remis aux gagnants ! ■

Margaux Morasso

festivaldulivredissy.com

Dupuis, l'autopsie d'un succès

La fameuse maison de bandes dessinées dévoile son histoire au musée des Beaux-Arts de Charleroi jusqu'au 30 juillet.

Saviez-vous que la ville de Charleroi, en Belgique, recelait une véritable mine d'or ? Voici le fief de la célèbre maison d'édition de bandes dessinées Jean Dupuis, fondée en 1898, qui a accouché d'une quantité phénoménale de personnages cultes comme les Schtroumpfs, Boule et Bill, Lucky Luke, Gaston Lagaffe, Largo Winch, Spirou et Fantasio, Michel Vaillant… Ces derniers n'ont jamais cessé depuis d'enflammer l'imagination des petits et des grands. Un matériau de choix pour l'exposition inaugurale du musée des Beaux-Arts, entièrement réaménagé par l'architecte Jean Nouvel, après trois années de fermeture au public. Il se déploie aujourd'hui dans un nouvel écrin de 2 080 mètres carrés au cœur des anciennes écuries Defeld, un bâtiment qui accueillait le corps de cavalerie de la gendarmerie. Un espace réparti sur trois niveaux, qui a pour mission de valoriser les collections permanentes communales riches de 5 000 numéros, et de mettre un coup de projecteur sur l'un des fleurons de la région, qui a acquis une réputation internationale grâce à Dupuis. À fil de *La Fabrique de héros*, on traverse un siècle de production dans un parcours ni chronologique ni hagiographique, qui décline 485 originaux répartis sur 400 mètres carrés où, au détour d'une cimaise, le Marsupilami côtoie les Minions. À la fois ludique et pédagogique, la rétrospective part des précieuses archives, où on apprend que Jean Dupuis a débuté en tant qu'imprimeur d'étiquettes pour médicaments. Elle fait preuve d'audace en étudiant les déclinaisons des albums cartonnés au cinéma, à la télévision, même dans les parcs d'attractions, mais aussi leur influence dans l'art contemporain. Et elle montre enfin, selon le commissaire Thierry Tinlot, « *l'alchimie si fine entre texte et dessin* » qui donne naissance à de tels succès ! ■

Gabrielle Martin

charleroi-museum.be

DUPUIS 2022

Si Mennecy m'était conté

Au cœur de l'Essonne, le Festival du livre et de la BD d'Île-de-France se prépare à accueillir sa 13e édition les 3 et 4 juin.

Depuis 2010, la ville de Mennecy accueille le Festival du livre et le la BD d'Île-de-France en son superbe parc de 110 hectares. À l'initiative du rendez-vous : une commission extra-municipale qui réunit élus, libraires, auteurs et enseignants. Trente-cinq passionnés de littérature qui invitent chaque année tous les Franciliens pour deux jours de festivités variées et adaptées à tous les publics.
Une fois encore, tous les genres sont célébrés, histoire de proposer un large panorama aux visiteurs. Littérature générale et jeunesse, polar, fantasy, essais, science-fiction, poésie, sans oublier la BD et le manga ! Les deux registres illustrés seront d'ailleurs particulièrement mis à l'honneur auprès des plus jeunes, qui pourront participer à des ateliers d'écriture, en plus des concours d'écriture pour les scolaires et de la grande dictée jeunesse.

En outre, le programme de cette 13e édition s'annonce naturellement bien chargé : petit-déjeuner littéraire, food-truck, conférences, interviews, dictées, quiz littéraire, remise des prix de la ville et dédicaces auront de quoi réjouir les visiteurs, de plus en plus nombreux chaque année. En outre, le prix du premier roman sera remis à Cécile Chabaud pour son ouvrage *Rachilde, homme de lettres* (Écriture) ■

M.M.

salondulivreidf.com

Les visites littéraires
LiRE magazine littéraire

Inscrivez-vous aux visites littéraires

Verlaine, Rimbaud, Hemingway, Molière...

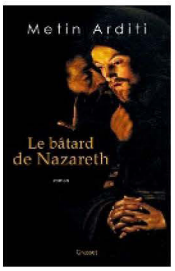
Marchez sur les pas des grands écrivains avec un conférencier pour découvrir Paris autrement !

Réservations sur www.lire.fr

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

SENS CRITIQUE



39★ Le Bâtard de Nazareth
Metin Arditi (Grasset)

« Le titre dit presque tout : dans *Le Bâtard de Nazareth*, Metin Arditi a l'intention de nous raconter la vie de Jésus, au plus proche de ce qu'il considère comme la vérité historique, à commencer par son ascendance paternelle. Cela peut être pris comme une thèse provocatrice et audacieuse mais elle correspond aux travaux d'universitaires de renom et apparaît même dans certains écrits talmudiques. À partir de la bâtardise supposée de Jésus et de ses conséquences, à savoir son ostracisation et celle de Marie, sa mère, l'auteur va donc revisiter la vie de celui qu'il n'appellera jamais le Christ, et pour cause, la religion catholique étant évidemment une création postérieure. Le récit, composé de chapitres très courts, s'inspire évidemment d'une histoire mythique mais revue et fortement corrigée, dans une veine réaliste où aucun miracle ne saurait survenir. C'est assez convaincant sur le fond et le Jésus réformateur qui s'oppose à la Torah est séduisant, autant que les failles du personnage, dont l'humanité est la principale caractéristique, avec des aspects féministes et inclusifs, peut-être un tantinet forcés pour coller à l'ère de notre temps. À ses côtés, le madré Judas se voit attribuer un rôle primordial et la place enviable de l'antihéros. Ce qui n'est pas du tout irrésistible dans le roman, en revanche, c'est le style d'Arditi, d'une très grande platitude, guère plus excitant qu'une fiche Wikipédia. Il a sans doute voulu faire dépouillé, en privilégiant le fond sur la forme, mais il n'est que de se souvenir du *Turquetto* ou de *La Fille des Louganis* pour regretter ce curieux manque d'ambition littéraire. » ■

#6nezfil

2★ Le Pays des autres (t. 2) - Regardez-nous danser
Leïla Slimani (Folio)

« Cette seconde partie [du *Pays des autres*] qui couvre principalement les années 1960 et le début des années 1970 raconte l'évolution de la famille Belhaj au cours des années, avec un père qui a du mal à accepter l'arrivée du changement et des enfants, qui, eux, ont pris le large et sont résolument tournés vers l'avenir, la modernité, vers les musiques pop rock, venues d'Angleterre ou d'Amérique. Un second volet dans la continuité du premier donc, dans lequel Leïla Slimani parvient une fois encore à faire vivre ses personnages avec une force incroyable, faisant évoluer ces hommes et femmes avec beaucoup de finesse et de nuances dans un récit donnant lieu à des scènes tout aussi fortes que dans le premier roman. […] Un récit riche et captivant, avec encore une fois, en fil rouge, le thème de la condition féminine, du rapport entre les hommes et les femmes. » ■

#BenoitRichard

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 15 mai 2023, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Kid Toussaint, Aveline Stokart**	Elles (T.3). Plurielle(s)	Lombard	BD
2	**Virginie Grimaldi**	Une belle vie	Flammarion	Littérature
3	**Lucinda Riley, Harry Whittaker**	Les Sept Sœurs (t. 8)	Charleston	Littérature
4	**Franck Thilliez**	La Faille	Fleuve	Polars
5	**Marc Dugain**	Tsunami	Albin Michel	Littérature
6	**Éric-Emmanuel Schmitt**	Le Défi de Jérusalem	Albin Michel	Littérature
7	**Jean-Christophe Grangé**	Rouge Karma	Albin Michel	Polars
8	**Dennis Lehane**	Le Silence	Gallmeister	Littérature
9	**Pierre Michon**	Les Deux Beune	Verdier	Littérature
10	**Louis-Ferdinand Céline**	La Volonté du roi Krogold	Gallimard	Littérature
11	**Katherine Pancol**	La mariée portait des bottes jaunes	Albin Michel	Littérature
12	**Didier Éribon**	Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple	Flammarion	Essais
13	**Julien Gracq**	La Maison	José Corti	Littérature
14	**Francois-Henri Désérable**	L'Usure d'un monde	Gallimard	Littérature
15	**Bernhard Schlink**	La Petite-fille	Gallimard	Littérature
16	**Étienne Klein**	Courts-circuits	Gallimard	Essais
17	**Aki Shimazaki**	Niré	Actes Sud	Littérature
18	**Jessie Inchauspé**	Glucose Goddess. La méthode	Robert Laffont	Pratique
19	**Mr Tan, Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle. Le Journal des bizarres	Mr Tan And Co	Jeunesse
20	**Pierre Assouline**	Le Nageur	Gallimard	Littérature
21	**Pierre Lemaître**	Le Silence et la Colère	Calmann-Lévy	Littérature
22	**Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain**	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
23	**Bernard Minier**	Un œil dans la nuit	XO	Polars
24	**Kid Toussaint, Aveline Stokart**	Elles (t.1). La nouvelle(s)	Lombard	BD
25	**Giuliano da Empoli**	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
26	**Squeezie, Luciole, Guillaume Natas**	Bleak, 3 histoires d'horreur (t. 2)	Link Digital Spirit	BD
27	**Sophie Marceau**	La Souterraine	Seghers	Littérature
28	**André Comte-Sponville**	La Clé des champs et autres impromptus	PUF	Essais
29	**Collectif**	Germaine Richier	Centre Pompidou	Beaux-arts
30	**Cormac McCarthy**	Stella Maris	L'Olivier	Littérature
31	**Alexandra Henrion-Caude**	Les Apprentis sorciers	Albin Michel	Essais
32	**Frédéric Beigbeder**	Confessions d'un hétérosexuel légèrement dépassé	Albin Michel	Littérature
33	**Cabu**	Le Rire de Cabu	Michel Lafon	BD
34	**Ovidie**	La chair est triste hélas	Julliard	Littérature
35	**Salomé Saqué**	Sois jeune et tais-toi	Payot	Essais
36	**Dominique Bona**	Les Partisans Kessel et Druon	Gallimard	Littérature
37	**Cédric Sapin-Defour**	Son odeur après la pluie	Stock	Littérature
38	**Erri De Luca**	Grandeur nature	Gallimard	Littérature
39	**Metin Arditi**	Le Bâtard de Nazareth	Grasset	Littérature
40	**Mélissa Da Costa**	Les Femmes du bout du monde	Albin Michel	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Nicolas Mathieu**	Connemara	Actes Sud	Littérature
2	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t. 2). Regardez-nous danser	Folio	Littérature
3	**Virginie Grimaldi**	Il nous restera ça	Le Livre de Poche	Littérature
4	**Eiichiro Oda**	One Piece (t.104)	Glénat	Manga
5	**Toshikazu Kawaguchi**	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature
6	**Pierre Lemaitre**	Le Grand Monde	Le Livre de Poche	Littérature
7	**Olivier Norek**	Dans les brumes de Capelans	Pocket	Polars
8	**Itsuki Nanao, Nekokurage**	Les Carnets de l'apothicaire (t.11)	Ki-Oon	Manga
9	**Karine Tuil**	La Décision	Folio	Littérature
10	**Anne Guglielmetti**	Deux femmes et un jardin	Folio	Littérature

Gallimard
présente

JESSIE
BURTON
La maison dorée
ROMAN

« Jessie Burton signe un conte littéraire, historique et hautement romanesque. Les héros complexes et l'atmosphère mystérieuse, semblable à l'œuvre d'un peintre flamand, sont captivants. Du grand art. »
Anne Michelet, *Version Femina*

« Portée par une écriture vive, mêlant scandales, émois, luttes sociales et subtiles manigances, nous entraînant de bals froufroutants, où persiflent des langues vipérines, en greniers poussiéreux où dorment des énigmes, cette saga est un bijou de fresque intime et historique. »
Élise Lépine, *Le Point*

« Cette suite est une toile élégante, fine étude de mœurs et critique douce-amère d'une société encore trop corsetée. »
Fabrice Colin, *Lire Magazine littéraire*

PAR L'AUTRICE DE *MINIATURISTE*

nrf
Du monde entier

Aurélie Valognes

L'APPEL DE LA BRETAGNE

Dans *L'Envol*, elle raconte en le romançant son destin de transfuge de classe. Nous sommes allés retrouver cette fan de Jack London non pas dans la forêt, mais sur la côte d'Émeraude où elle a élu domicile. Une rencontre tout en humilité, où il est question, entre autres, de Nabokov, d'Annie Ernaux ou des Daft Punk.

Pour atteindre Dinard quand on vient de la gare de Saint-Malo, il faut franchir le barrage de l'usine marémotrice de la Rance. On passe alors d'une rive à l'autre. Au risque d'user d'une métaphore éculée, le parcours d'Aurélie Valognes tient lui aussi de la traversée. Son histoire est celle d'une ascension sociale. Après avoir grandi dans une barre HLM de Massy, dans l'Essonne, elle s'est installée en 2018 dans une belle maison de Dinard, bourgade connue comme étant le fief de la famille Pinault – pas franchement les gens les plus nécessiteux de la France d'aujourd'hui.

Avec plus de 5 millions de livres vendus depuis la parution de *Mémé dans les orties* en 2015, Aurélie Valognes n'est pas non plus à plaindre. N'étant pas née, comme Françoise Sagan, dans la haute bourgeoisie parisienne, elle n'était pas prédisposée à flamber dans les boîtes et les casinos. Elle a le succès prudent et modeste. La maison où elle nous accueille n'a rien de tapageur. Si les pièces sont larges et lumineuses, la décoration est très épurée, avec presque un côté zen. Sur les murs, pas mal de souvenirs que son mari a rapportés de voyage – une affiche de publicité antédiluvienne pour des cigarettes chinoises, un beau collier de Papouasie. Aurélie le porte-t-elle autour de son cou quand elle va signer dans des librairies ? En riant, elle nous assure que non. On remarque aussi des coquillages et des coraux, un massacre de buffle, un coco-fesses, une dent de mégalodon vieille de 3 millions d'années, des papillons naturalisés. Les chasserait-elle comme Nabokov ? « *C'est mon mari qui s'intéresse de près à l'entomologie. Je lui avais offert un livre de Nabokov,* Autres rivages, *pensant que nos deux passions se réuniraient ainsi, la littérature et les papillons. Mais je ne suis pas sûre que ça lui ait beaucoup plu !* »

« Ç'AURAIT PU ÊTRE MOI »

Le doute : voilà le maître mot chez Aurélie Valognes. Enfant, elle avait dit à sa grand-mère qu'elle deviendrait romancière. Ce fut un long chemin. Après le bac, elle songe à faire des études de journalisme mais échoue au concours d'entrée du Celsa. Elle se retrouve en prépa à Lakanal à Sceaux, puis fait Sup de Co Reims, où elle rencontre celui qui deviendra son mari. En 2013, ce dernier est muté à Milan. C'est là, l'année de ses 30 ans, qu'elle va avoir le déclic : « *En arrivant là-bas, je suis allée m'inscrire à l'Institut français pour prendre des cours d'italien. Quand on m'a demandé quelle était ma profession, j'ai répondu : "Écrivaine." Au même moment, j'ai reçu des nouvelles de ma cousine, qui avait un an de plus que moi et souffrait d'un cancer du sein depuis quelques années. Son état empirait. J'avais l'impression que c'était comme si nous étions côte à côte dans la vie, en nous tenant par la main, et que la foudre avait choisi sans*

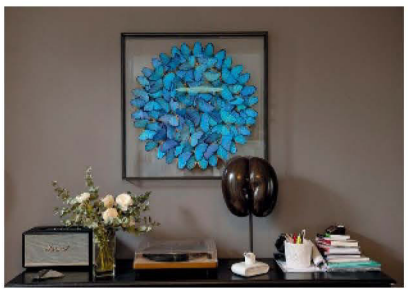
Ci-dessus : le bureau à la décoration sobre et minimaliste d'Aurélie Valognes. Ci-contre : une tête de buffle rapportée par son mari à l'occasion de l'un de ses voyages.

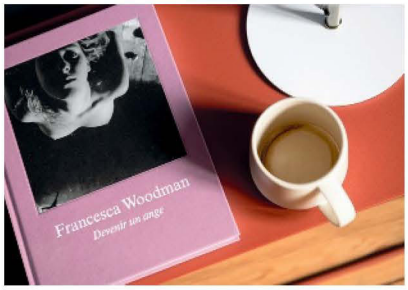
raison de la frapper elle. Ç'aurait pu être moi. Ça m'a beaucoup perturbée. Je me suis mise à me réveiller toutes les nuits à cause du même cauchemar. Je voyais ma tombe, une sorte de pierre tombale à l'anglaise, posée sur l'herbe, avec comme épitaphe : "Aurélie Valognes, écrivaine". Étais-je heureuse ? Avais-je accompli les rêves de ma vie ? La réponse était plutôt non. Je n'avais jamais écrit une ligne, pas même une nouvelle ni un journal intime, mais j'ai compris qu'il était temps que je sois romancière. » Pendant six mois, alors qu'elle apprend l'italien l'après-midi, elle écrit le matin. En 2014, elle autoédite *Mémé dans les orties*. Le livre marche tellement que Michel Lafon lui propose un contrat. Un soulagement ou le début de l'angoisse ? Aurélie sourit à nouveau : « *Vous voyez qui est Patrick Hernandez, l'auteur d'un seul tube,* Born to Be Alive *? Eh bien je ne voulais pas être la Patrick Hernandez de la littérature ! J'ai compris que je devais vite écrire un deuxième roman avant d'être paralysée par la peur.* »

Depuis, elle a publié au rythme d'un roman par an, grâce à une discipline spartiate qu'elle nous détaille par le menu : « *Je passe le premier semestre à réfléchir, tâtonner, lire, regarder des films – à me remplir. Vers juin, je teste les deux ou trois pistes qui me titillent pour voir laquelle s'impose à moi. Du 15 août au 1er septembre, je loue une chambre d'hôtel à Paris, et alors je lâche tout. C'est une ascèse : je ne fais que ça, du matin tôt jusqu'au milieu de l'après-midi. À cause de la fatigue physique, j'atteins presque une forme de transe. J'écris un premier jet en quinze jours. Il y a 150 pages : elles sont nulles mais elles ont le mérite d'exister. Début septembre je reprends tout, je travaille ici pendant quatre mois, et le 24 décembre, c'est fini, je pars en vacances avec mon mari et nos deux fils. Vous voulez voir mon bureau ?* »

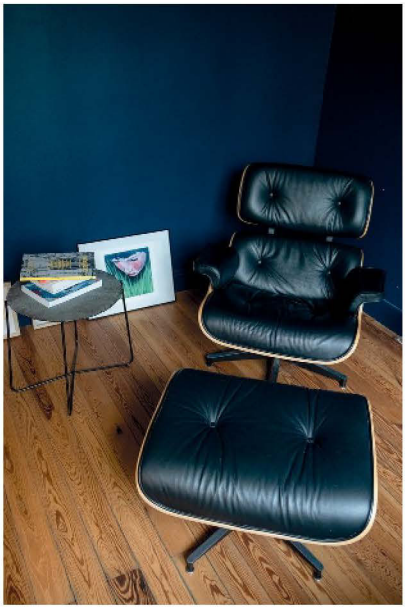
UNE DÉTERMINATION À LA MARTIN EDEN

Nous montons au premier étage. Là encore, la pièce est sobre, minimaliste : un élégant fauteuil Eames, peu de bibelots, le livre *Devenir un ange* de la grande photographe Francesca Woodman. Deux livres sont mis en évidence : un épais volume compilant plusieurs récits d'Annie Ernaux, et une édition de poche de *Martin Eden* de Jack London. À l'origine de *L'Envol*, un roman sur une relation mère-fille que l'on sent très autobiographique, il y a un essai d'Adrien Naselli : *Et tes parents, ils font quoi ?* Pour écrire ce livre sur les transfuges de classe, Naselli avait interviewé Aurélie Valognes. Annie Ernaux, qui avait •••





D'autres objets venus d'ailleurs ornent la maison de l'autrice et de son époux amateur d'entomologie : un collier de Papouasie, des papillons naturalisés, un coco-fesses.
Ci-contre : le recueil de la photographe Francesca Woodman.



Ci-dessus : le fauteuil Eames de l'écrivaine et son vieil ordinateur portable sur lequel elle a écrit tous ses romans.
Ci-contre : les ouvrages d'Annie Ernaux qui l'ont inspirée et l'exemplaire de poche de *Martin Eden*, de Jack London.

suivi l'élaboration de l'enquête, s'était dite particulièrement touchée par les pages sur Aurélie et sa mère, ce qui a donné envie à Aurélie de s'essayer à une littérature à la Ernaux : « *Je l'ai découverte très tard, quand je vivais en Italie. Avec* La Femme gelée, *j'ai eu l'impression de lire l'histoire de ma vie, c'était incroyable. Cette femme fait des études, elle épouse quelqu'un qui vient d'un milieu bourgeois, elle quitte son travail pour le suivre, elle se retrouve avec deux garçons à gérer… Je m'étais identifiée, et j'avais trouvé Annie Ernaux d'un courage incroyable : le livre est dédié à Philippe Ernaux, à la fin on sait qu'elle divorce, et elle lui en met plein la figure. Elle devait avoir besoin de ça pour trouver la force de partir. Elle m'a retournée… J'ai tout lu sauf* La Place, *dont le sujet est trop proche de* L'Envol – *je me suis gardé ce livre-là pour plus tard. On dit qu'Annie Ernaux a une écriture plate, je ne trouve pas : derrière chaque phrase je vois la prof agrégée, c'est très ciselé.* »

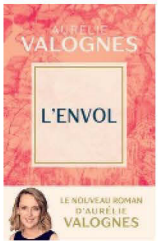
Et *Martin Eden*, alors ? « *Ça m'a mis une claque monumentale. Si je devais me choisir un alter ego dans l'histoire littéraire, ce serait le héros de London : il ne lâche jamais, il se bat, il croit jusqu'au bout que ça va marcher.* » Alors qu'elle nous dit ça, on s'étonne de son ordinateur portable, qui semble dater de la guerre de Crimée. Ce qu'elle nous confirme : « *C'est un dinosaure ! Windows n'est pas à jour, j'ai juste le traitement de texte. Mais j'y suis attachée : j'ai écrit tous mes romans dessus. L'autre jour, j'écoutais à la radio Thomas Bangalter, l'un des deux Daft Punk. Il racontait que, pour enregistrer les deux premiers albums de Daft Punk, il s'était servi d'une machine qu'il avait eue pour ses 13 ans. J'aime cette magie, créer avec deux bouts de bois. Je ne me compare pas, attention, Thomas Bangalter est très fort…* »

À L'ABRI DU MONDE GERMANOPRATIN

Avant que nous repartions, notre photographe, un fier Breton à la carrure de corsaire, veut aller prendre des photos au bord de l'eau. Nous descendons donc jusqu'à la digue. La vue vaut le détour avec au loin la tour Solidor, ce donjon qui protège la baie depuis le XIVe siècle. Nous discutons du patrimoine littéraire local, de Chateaubriand et du château de Combourg, qui n'est distant que d'une quarantaine de kilomètres et où Aurélie est déjà allée assister à des tournois de chevalerie. Cette femme humble et curieuse s'avère plus sympathique que bien des écrivains snobs qui friment à Saint-Germain-des-Prés, un monde qui ne sera jamais le sien : « *Tout a toujours été douteux avec moi… Je n'ai jamais envoyé de manuscrit à Gallimard, Grasset ou Actes Sud. J'ai commencé en m'autoéditant, puis le bouche-à-oreille des lecteurs m'a offert un succès populaire. La meilleure preuve que je ne maîtrisais pas les codes, c'est la couverture vichy de* Mémé dans les orties *! J'avais créé moi-même ce visuel en mettant mon texte en ligne. Quand Michel Lafon a repris le roman, on m'a dit que ça faisait livre de cuisine. À la place, on m'a proposé une grand-mère qui menaçait son chat avec un fer à repasser, ce n'était pas d'un meilleur goût ! Étant un peu superstitieuse, j'ai gardé mes motifs vichy. Maintenant je m'en éloigne. J'ai 40 ans cette année, j'évolue. Mais la carte, je ne l'ai pas et je sais que je ne l'aurai jamais – on l'a ou non dès son premier roman. Ayant grandi en banlieue, je ne connais personne, et je ne cherche pas à rencontrer des gens de ma génération. Je préfère lire des biographies d'écrivains, des journaux intimes, des correspondances : cela me passionne de trouver des réponses chez des gens que j'estime et qui se sont posé avant moi les mêmes questions…* »

Jack London est de meilleur conseil que les pique-assiettes des cocktails littéraires, et mieux vaut s'inspirer de Thomas Bangalter que de Patrick Hernandez. Sur ces vérités, nous filons reprendre un train à Saint-Malo. La littérature blanche publiée chez des éditeurs chics n'est souvent pas à la hauteur de sa réputation. À l'avenir, nous regarderons différemment les romans imprimés sous des couvertures colorées. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
L'ENVOL
AURÉLIE VALOGNES
380 P., FAYARD, 20,90 €

GÉRARD OBERLÉ

Lyre ouvrière

Le menuisier de Nevers Adam Billaut (1602-1662) est considéré comme le pionnier de la poésie ouvrière. Il ne fut sans doute pas le premier artisan à faire des vers, mais aucun autre, avant lui, n'a été imprimé. À Villeneuve-sur-Lot, Arnaud Daubasse (1664-1727) fabriquait des peignes en corne en composant des chansons en occitan et des sonnets en français. Ses œuvres ont été publiées à Villeneuve en 1796. La poésie ouvrière ne connaîtra son âge d'or qu'au XIXe siècle. Edmond Thomas a publié chez François Maspero en 1979 une floribonde anthologie de plus de cent vingt ouvriers chansonniers, compagnons et artisans poètes, avec des notices biographiques ainsi qu'une introduction à la poésie ouvrière : *Voix d'en-bas. La Poésie ouvrière du XIXe siècle*. Honoré Bondilh (1816-1877), un journaliste libre-penseur marseillais, un « enfant du peuple » autodidacte, fut le premier à s'intéresser à ces voix d'en bas. J'ai sous les yeux l'ouvrage rarissime qu'il a publié à Marseille en 1845 : *Les Ouvriers-Poètes, leurs biographies et portraits, appréciation et fragments de leurs œuvres*. Seuls seize poètes figurent dans ce recueil dédié « *aux travailleurs* ». Pendant cet intervalle de plus d'un siècle, la lyre prolétarienne n'a guère suscité de curiosité.

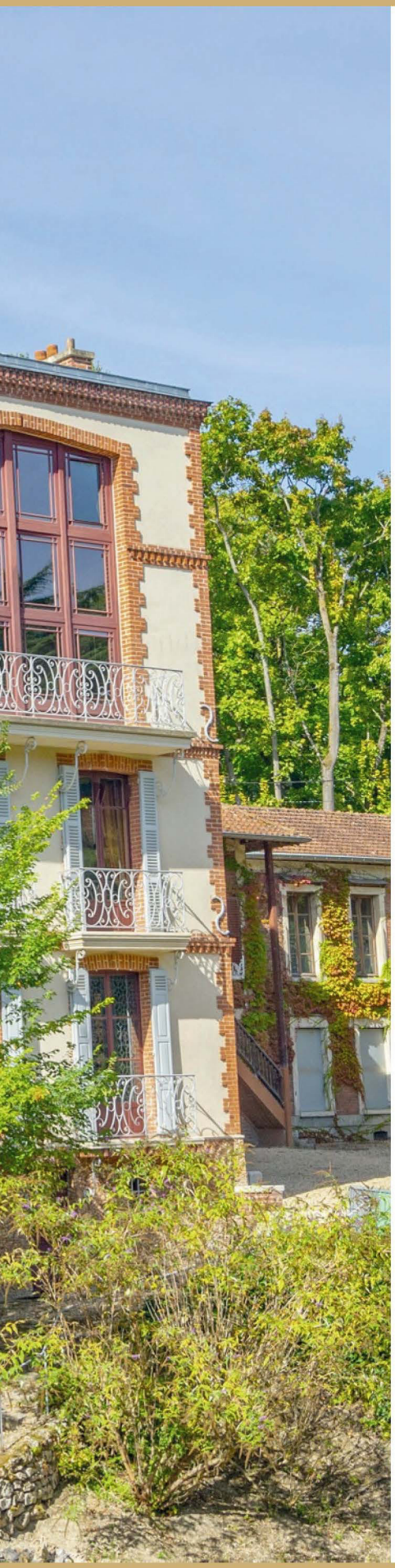
Mon modeste tribut offert au Parnasse plébéien s'appelle Albert Néret, un poète troyen méconnu, fauché à 24 ans. Ses poèmes ont paru en 1881, peu après sa mort, sous le titre *Les Damnations*, suivies des *Chants révolutionnaires* (Troyes, Perderizet, libraire éditeur). Les Néret étaient une famille de bonnetiers troyens. Albert a vu le jour en 1857. Dans *Le Petit Troyen* du 5 avril 1900, le poète Charles Gros (1862-1906), évoquant Troyes occupé par les Prussiens en 1870, écrit : « *Le voilà donc, ce malheureux et vaillant Néret, prenant conscience vers sa seizième année et de sa vocation poétique et de l'insuffisance de son instruction. Le jour, c'est le pain à gagner, c'est dans un local malsain, la mise en mouvement d'un de ces métiers circulaires, si bien faits pour achever de rompre une poitrine déjà malade. La nuit, un autre travail ardent et fiévreux, pour la conquête d'une intellectualité plus complète. Et se greffant là-dessus, les tracasseries d'un père qui ne veut ou ne peut rien comprendre à ces sublimes efforts de l'esprit…* »

> « LE VOILÀ DONC, CE MALHEUREUX ET VAILLANT NÉRET, PRENANT CONSCIENCE VERS SA SEIZIÈME ANNÉE ET DE SA VOCATION POÉTIQUE ET DE L'INSUFFISANCE DE SON INSTRUCTION »

Le jeune Néret écrit des poèmes patriotiques à 16 ans, puis des poèmes révolutionnaires à 20 ans. Il se lie d'amitié avec Tony Révillon (1832-1898), journaliste et homme politique radical qui sera élu député contre Gambetta. C'est lui qui fera publier le reliquaire de Néret. Dans la préface, il relate sa rencontre avec le poète. Le volume s'ouvre sur les *Damnations*, vingt et un sonnets étranges, écrits lorsque, secoué de frissons de fièvre, Albert Néret était presque à l'agonie. « *Lecteur qui prends la vie en rose/Tu vas tomber en pâmoison/Si tu débouches ce poison/Si tu lis ce livre morose/Pour que ce livre dissolu/Ait vu le jour, il a fallu/Que Saturne, immonde planète/Ait marqué mon front de son sceau/Ou peut-être qu'une comète/Ait saigné sur mon noir berceau.* » Suivent les *Chants révolutionnaires* : « *Je suis du peuple et j'ai dans mon esprit qui saigne/Ces façons de parler que l'infortune enseigne…* » Un poète saturnien que le travail a tué ! ■

AUDREY SOVIGNET

Façade de la maison d'Émile Zola à Médan, dans les Yvelines.



XAVIER RENOUX/OT YVELYNES

L'esprit dans la MAISON

Combien de maisons d'écrivain avez-vous visitées au cours de vos lectures ? Celle de Colette, à Saint-Sauveur-en-Puisaye, qu'elle ressuscite dans *La Maison de Claudine* ? Menabilly, le manoir de Daphné du Maurier, qu'elle rebaptise Manderley dans *Rebecca* ? Celle de la famille Pagnol, à La Treille, cette « Bastide Neuve » qui ne l'est plus depuis longtemps, où se déroulent ses romans mémoriels ? Une maison, dans un roman, n'est pas toujours un simple cadre : elle peut devenir récapitulation du livre, métaphore de son intrigue – pas un hasard si un incendie dévaste Manderley ou si la Maison Usher d'Edgar Poe s'écroule dans un étang après la mort des derniers de la lignée… Dans ce dossier, nous vous proposons d'aller visiter des maisons bien réelles – autant dire, de poursuivre la découverte des auteurs et autrices qui les ont habitées par d'autres moyens que la lecture. Car les maisons d'écrivain sont des lieux muséaux paradoxaux, qui n'ont pas été conçus pour être visités et tant mieux : cela permet d'y sentir la présence de l'ancien propriétaire, surtout quand les restaurations ont été bien menées. Ainsi la maison de Zola, regarnie, dans la mesure du possible, des objets disparates que l'écrivain chineur y avait accumulés… Par ailleurs, nous nous sommes interrogés : que signifie, pour un écrivain d'origine modeste, comme Camus, l'achat d'une maison à Lourmarin ? Assurément pas la même chose que pour un Dumas élevant, à Port-Marly, un délirant château de Monte-Cristo à sa gloire, inauguré devant des foules d'invités… Mais ces demeures assurent aussi la permanence du souvenir de leur ancien propriétaire, au moins dans la région. L'esprit de l'écrivain est là, et, pour le faire parler, nul besoin de spirites ni de tables tournantes : il suffit d'ouvrir ses livres. ■

Alexis Brocas

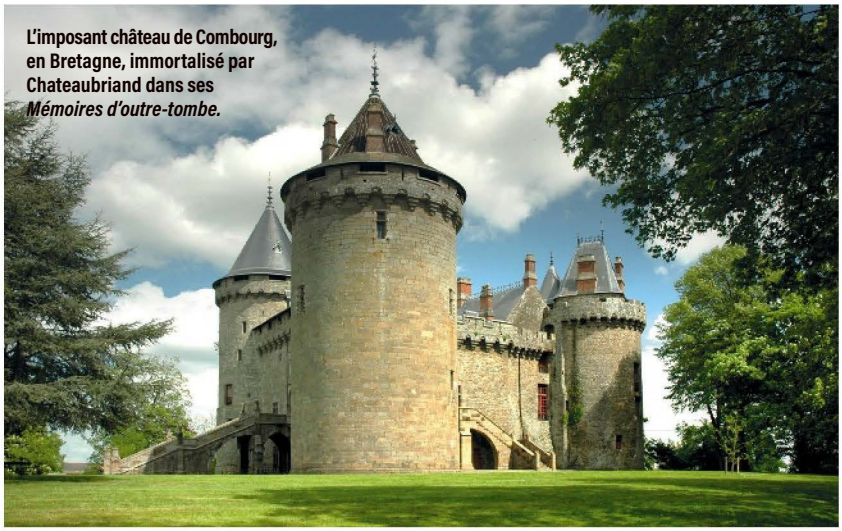
SOMMAIRE

42 **Des plumes et des lieux** Histoire d'un culte
43 **Entretien avec Évelyne Bloch-Dano :** « Ces maisons parlent d'autre chose que d'elles-mêmes »
44 **En France** Des joyaux du patrimoine
45 **Et ailleurs** Des lieux d'exception
46 **Reportage** Du côté de chez Proust
48 **Une maison à soi** Signe extérieur de succès
50 **Romancer son foyer** Entre les murs de la mémoire

Des plumes et des lieux

HISTOIRE D'UN CULTE

Notre intérêt pour les maisons d'écrivain ne date pas d'hier et découle de notre passion croissante pour les femmes et les hommes qui se cachent derrière les livres. Un engouement tel que les projets se sont multipliés pour fédérer et préserver ces trésors nationaux chargés d'art et de mémoire.



L'imposant château de Combourg, en Bretagne, immortalisé par Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe.*

En 1789, l'Anglais Arthur Young se rend sur les hauteurs de Chambéry pour se recueillir dans la maison des Charmettes où vécut Jean-Jacques Rousseau avec Madame de Warens. Trois ans plus tard, le député Marie-Jean Hérault de Séchelles appose une plaque sur la façade brune pour rendre hommage au grand homme qu'il admire et au texte des *Confessions*. Pour la première fois, on remarquait un intérêt pour la maison d'un écrivain, lieu de pèlerinage symbolique et lieu de mémoire.

« *Le XVIIIe siècle est un moment où l'écrivain apparaît comme un individu, sans mécène* », souligne Évelyne Bloch-Dano, autrice de *Mes maisons d'écrivains*. « *On développe à cette époque un culte de la personnalité des auteurs, qui est concomitant de l'intérêt pour les lieux où ils ont vécu.* » Il faudra attendre la deuxième partie du XXe siècle pour que les maisons s'ouvrent aux visiteurs au même titre que des musées.

Depuis, les lieux de pèlerinage se sont multipliés, parfois dans des conditions relevant du sauvetage, comme pour le domaine d'Alexandre Dumas dans les Yvelines. En 1970, un syndicat intercommunal acquiert le château de Monte-Cristo alors qu'un projet immobilier en cours vise à démolir la bâtisse pour la remplacer par 400 logements. Vingt-cinq ans plus tard, en 1994, le fabuleux édifice construit par l'auteur des *Trois Mousquetaires* reçoit ses premiers visiteurs. Cette même année, la maison école d'Alain-Fournier à Épineuil-le-Fleuriel (Cher) est ouverte au public. Le département n'est pas touristique, et le besoin d'un appui à l'échelon national se manifeste. À cette occasion, le ministère de la Culture soutient la création d'une Fédération des maisons d'écrivain et des patrimoines littéraires, regroupant aujourd'hui 270 adhérents dont 140 maisons. Les administrateurs peuvent se retrouver pour échanger sur des problématiques communes liées à la conservation des manuscrits, la gestion des droits d'auteur, etc., et s'appuyer les uns sur les autres pour mettre en valeur une région à travers un parcours littéraire en plusieurs étapes.

L'EXCEPTION FRANÇAISE

Sa déléguée générale, Sophie Vannieuwenhuyze, se félicite de cette réussite : « *Nous sommes le seul réseau constitué de cette manière-là en Europe.* » Les structures françaises pourraient d'ailleurs servir de fondation à un itinéraire culturel européen des maisons d'écrivain. Car l'intérêt du public est croissant. En 2021 (et malgré les difficultés liées à la pandémie), la Fédération comptait 1 400 000 visiteurs selon ses adhérents, une douzaine de maisons en accueillant plus de 20 000 par an.

Certains visiteurs en ont fait leur passion, comme en témoigne le groupe Facebook « Maisons d'écrivain et lieux littéraires », dont les membres partagent leurs photos, commentent les restaurations… « *On se croirait chez ma grand-mère* », note l'une des internautes sous les photos de la maison natale de Paul Verlaine. La remarque est loin d'être isolée, comme le soutient Sophie

Salon de musique des Charmettes, la propriété de Jean-Jacques Rousseau, vers Chambéry..

CALIPS/WIKIPEDIA - DANIEL CULSAN/WIKIPEDIA

Vannieuwenhuyze : « *Dans un monde qui va trop vite, les gens viennent chercher leurs racines. Car les écrivains sont notre culture, ceux qui racontent notre vie, celle de nos parents et grands-parents…* »

Jérôme Bastianelli, président de la Société des amis de Marcel Proust, remarque également l'attrait universel d'une maison du XIXe siècle, celle de la tante Léonie à Illiers-Combray : « *La visite provoque une impression assez troublante, même pour des gens qui n'ont pas lu Proust. Ils ont souvent l'impression se retrouver dans la maison de leurs grands-parents avec des nappes brodées sur les tables.* »

UNE LOCOMOTIVE TOURISTIQUE POUR LA RÉGION

La maison de l'écrivain permet d'approcher la littérature avec moins d'appréhension. C'est ce que révèle un sondage, réalisé auprès des visiteurs de la maison d'Illiers-Combray : « *Nous avons appris qu'une petite moitié de visiteurs venaient sans avoir lu Proust,* confie Jérôme Bastianelli. *Ils espèrent souvent trouver une motivation supplémentaire pour gravir ce monument de la littérature. Beaucoup repartent avec le premier tome de* La Recherche. »

D'autres cherchent à retrouver des évocations de leurs lectures. Évelyne Bloch-Dano se souvient de sa visite du château de Chateaubriand à Combourg : « *Dès qu'on se retrouve là-bas, on comprend mieux l'enfance un peu sinistre de l'écrivain.* » Près d'Uzerche, la propriété où Simone de Beauvoir passa ses vacances d'été enfant permet d'éclairer les *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « *J'avais toujours été frappée par sa sensibilité à la nature. Cette visite dans le Limousin m'a immédiatement rappelé son autobiographie.* »

Pourtant, il importe aux administrateurs de ne pas chercher la reconstitution à tout prix, quitte à prendre le contrepied d'une présentation faussement authentique. « *Montrer dans l'intimité des scènes reconstituées, c'est choquant et ça se voit tout de suite* », insiste Sophie Vannieuwenhuyze. Lieu insolite au cœur du 16e arrondissement, l'ancienne demeure de Balzac est aujourd'hui un lieu de médiation culturelle, autour de l'œuvre de l'auteur. Séverine Maréchal, sa directrice adjointe, explique la démarche de l'institution : « *Ce n'est pas un mausolée où rôde le fantôme de l'écrivain. Les gens s'attendent à trouver ses meubles et ses chaussons mais nous avons adopté un autre parti pris.* » Et la formule est gagnante : « *souvent, les gens repartent en achetant des livres :* Eugénie Grandet, Le Père Goriot, *des petites nouvelles…* »

S'il est important que la boutique ne devienne pas « *un supermarché avec plein de trucs bas de gamme* », comme le souligne Sophie Vannieuwenhuyze, elle permet de marquer le visiteur – par un livre, du très bon café au château de Saché (et musée Balzac), du vin au domaine de Malagar où vécut Mauriac ou au château de Montaigne, propriétaires de leur propre vignoble.

Parfois, le succès d'une maison est tel que le nom de l'auteur devient une marque pour la région. On ne se rend plus aujourd'hui dans les environs de Châteauroux, mais au « pays de George Sand ». L'autrice de la *Petite Fadette* est devenue la « *locomotive touristique et culturelle du coin* », selon Dinah Ortas, responsable opérationnelle du domaine de Nohant-Vic. Cela a permis de fidéliser un public de proximité, notamment avec les rencontres mensuelles « Paroles de femmes ». Le festival Chopin, qui se tient tous les ans dans l'ancienne bergerie, diversifie encore le public de ce lieu emblématique du patrimoine berrichon et national. ◆

Aude Giger

MAURICE ROUGEMONT/OPALES/STOCK

3 QUESTIONS À…

ÉVELYNE BLOCH-DANO

« Ces maisons parlent d'autre chose que d'elles-mêmes »

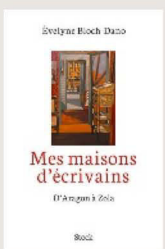
L'autrice devenue une référence sur le sujet évoque sa passion de longue date pour ces demeures à visiter comme des musées.

Parmi toutes les maisons que vous avez découvertes, laquelle vous a le plus marquée ?
J'ai ressenti une émotion incroyable en visitant les Charmettes de Jean-Jacques Rousseau, alors que j'avais retardé mon passage en craignant d'être déçue. La maison elle-même n'a rien de particulier, elle n'a pas été remeublée, il ne reste que le lieu et le paysage. Mais on y perçoit toute la transfiguration du réel à l'œuvre dans les *Confessions* : « *Ici commence le court bonheur de ma vie* »…

Le goût pour les maisons d'écrivain témoigne-t-il d'un plus grand intérêt pour la littérature ?
Je n'ai pas le sentiment que ce soit le cas. Les maisons d'écrivain sont en revanche une partie du patrimoine. Elles font la fierté des régions qui les mettent en avant, notamment avec la promotion du tourisme vert. Elles doivent également beaucoup aux émissions portées par des personnalités telles que Stéphane Bern.

Sont-elles des musées comme les autres ?
Je pense qu'on ne va pas y chercher la même chose que dans un musée de peintures par exemple. Ces maisons parlent d'autre chose que d'elles-mêmes ; elles n'ont pas besoin d'être belles pour être intéressantes. Ce sont des lieux qui font travailler l'imaginaire : le visiteur prend plaisir à faire lui-même de la figuration dans un décor d'époque. Et c'est son regard qui donne vie à la maison.

Propos recueillis par A.G.



MES MAISONS D'ÉCRIVAINS. D'ARAGON À ZOLA
ÉVELYNE BLOCH-DANO
416 P., STOCK, 23,40 €

En France…

DES JOYAUX DU PATRIMOINE

Quelle ville française n'a pas sa maison d'écrivain à visiter ? Parmi la profusion de bâtisses, domaines et châteaux, quelques trésors architecturaux se distinguent.

La tour de la famille Montaigne datant du XIVe siècle, en Dordogne.

VICTOR HUGO À PARIS

C'est donc là que furent écrits *Les Misérables* ! De 1832 à 1848, Victor Hugo a occupé le deuxième étage de l'hôtel de Rohan-Guémené, place des Vosges, à Paris. Mais son esprit habite toujours les lieux, transformés en musée à sa gloire et visités par 220 000 personnes chaque année ! Même si l'appartement a beaucoup changé avant la fondation du musée (en 1902 pour le centenaire de sa naissance) bien des efforts ont été déployés pour qu'il s'y sente chez lui : portraits de famille signés Boulanger, étonnants panneaux chinois dessinés par Hugo lui-même, table où fut écrite la première série de *La Légende des siècles*. La visite de l'appartement permet de prendre la mesure de la gloire que connut Victor Hugo de son vivant. Quant au premier étage, il abrite en ce moment une belle exposition temporaire hugolienne créée à partir des collections du musée. **Alexis Brocas**

→ 6, place des Vosges, 75004, Paris.

LA VALLÉE-AUX-LOUPS DE CHATEAUBRIAND

En juillet 1807, Chateaubriand écrit dans *Le Mercure de France* un article comparant Napoléon, auquel il s'oppose depuis l'exécution du duc d'Enghien, à Néron… Exilé de Paris, il acquiert le domaine de La Vallée-aux-Loups, au sud de la capitale, où il se plaît à se retirer dans une ancienne tour du XVIIIe pour écrire – notamment le début des *Mémoires d'outre-tombe*. Il fait aussi aménager le parc de 14 hectares, qu'il fait planter d'arbres rappelant ses voyages en Amérique du Nord et en Orient, dote la « maison de jardinier » d'origine d'un très spectaculaire escalier à double branche… Avec son épouse Céleste, Chateaubriand vivra dix ans dans cette maison qu'il finira par devoir se résoudre à vendre pour éponger ses dettes. Depuis, la maison a été abondamment restaurée pour ramener le visiteur à l'époque où Chateaubriand l'habitait. **A.B.**

→ 87, rue de Chateaubriand, 92 290 Châtenay-Malabry.

LA TOUR DE MONTAIGNE

Lorsqu'il décide en 1571 de faire de la tour du château familial son domaine réservé, Montaigne a 38 ans et pour seul désir de jouir en paix du temps qu'il lui reste. Inconsolable depuis la mort, en 1563, de son ami Étienne de La Boétie, c'est dans cet espace circulaire qu'il entame la rédaction des *Essais,* détour de génie pour reprendre par d'autres moyens le dialogue interrompu avec le cher disparu. Si le reste du château n'a que peu à voir avec celui où Montaigne fut initié aux humanités, la tour, elle, est restée inchangée : on peut y admirer, entre autres, la bibliothèque aux poutres gravées de citations. Aujourd'hui classée monument historique et appartenant à un domaine privé en Dordogne, elle accueille 15 000 visites par an (sur réservation). **Alain Dreyfus**

→ 24 466 Saint-Michel de Montaigne.

La chambre de George Sand à Nohant.

LE CHÂTEAU DE GEORGE SAND

C'est à Nohant-Vic, au cœur du Berry, que se niche le château du XVIIIe siècle – son jardin, son cimetière, ses dépendances et ses deux prés – dans lequel Aurore Dupin passa son enfance. La petite-fille de Marie-Aurore de Saxe et future George Sand hérita du domaine en 1821. Elle s'y installa en 1853, recevant, entre autres amis, Balzac, Flaubert, Alexandre Dumas et Delacroix, qui y possédait un atelier. On y trouve deux théâtres dont l'un pouvait accueillir jusqu'à cinquante spectateurs ! Sand y présentait ses pièces et des spectacles de marionnettes, Frédéric Chopin se mettant à l'occasion au piano. Il faut visiter le parc et le jardin, domaines réservés de celle qui fut initiée à l'art de l'horticulture par le botaniste Jules Néraud : « *Je sème, je plante, je fume mes plates-bandes* […]. *Je suis en sabots toute la journée…* », écrit-elle à Eugène Delacroix. **J.-F. P.**

→ 2, place Sainte-Anne, 36 400 Nohant-Vic.

HENRY SALOMÉ - PHILIPPE BERTHÉ/CMN

...et ailleurs

DES LIEUX D'EXCEPTION

La France n'a bien sûr pas le monopole: de l'Allemagne au Chili, les demeures d'illustres auteurs et autrices attirent les touristes passionnés de littérature et d'histoire.

LA VILLA D'ERNEST HEMINGWAY (États-Unis)

Bâtie en 1851 dans le style colonial de la Nouvelle-Orléans et décorée de vieux meubles espagnols, de maquettes de bateaux et de trophées rapportés de safaris d'Afrique ou de l'Ouest américain, cette demeure avec jardin luxuriant et piscine (la première construite sur l'île) a vu naître de nombreux romans : *Mort dans l'après-midi, Pour qui sonne le glas, Les Neiges du Kilimandjaro…* Tombé amoureux de la ville insulaire de Key West (Floride), située à seulement 90 miles de Cuba, Hemingway y vécut entre 1931 et 1939 avec sa deuxième femme, Pauline Marie Pfeiffer, et les deux fils qu'ils eurent ensemble (Patrick et Gregory). L'écrivain composait au deuxième étage au milieu de ses chats polydactyles dont vous croiserez les nombreux descendants (une soixantaine) au gré de votre visite !

→ 907 Whitehead St, Key West, 33040, Florida.

LA MAISON-VIGIE DE PABLO NERUDA (Chili)

Figures de proue, répliques de voiliers, masques, instruments de navigation, coquillages, mappemondes, dents de cachalot, figures de l'île de Pâques, bouteillons aux formes étranges… et vue imprenable sur l'océan Pacifique. Perchée en bordure d'une plage de sable, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Valparaíso, l'une des trois maisons du poète chilien Pablo Neruda vaut le détour ! C'est en 1944, que le Prix Nobel de littérature 1971 entreprit la construction de cette pittoresque bicoque percée de larges baies vitrées, où il pourrait travailler sur son célèbre *Canto general,* vaste fresque épique de milliers de vers consacrée à l'histoire et aux destinées des peuples d'Amérique. C'est aussi face à l'océan, dans le jardin adjacent, que sont enterrés Pablo Neruda et sa troisième épouse, Matilde Urrutia.

→ Casa de Isla Negra, El Quisco, Valparaíso, Chili.

GOETHE À WEIMAR (Allemagne)

Au cœur de la verdoyante Thuringe, dans une demeure cossue de style baroque donnant sur la place Frauenplan de Weimar, Goethe écrivit la plupart de ses chefs-d'œuvre. Arrivé en 1782 en tant que conseiller du jeune duc de Saxe-Weimar, il loua d'abord une aile du bâtiment, puis il put prendre ses aises en 1792, quand le duc lui fit don de l'ensemble. Il adopta alors une vie de cour, recevant pendant près de quarante ans ses hôtes dans son grand salon, la « Junozimmer ». Bibliothèques, pièces d'habitation, cabinet de travail, jusqu'au fauteuil dans lequel le poète s'éteignit le 22 mars 1832 : tout paraît à sa place depuis la restauration de 2007. Comme si Goethe, méditant sur son *Faust*, était parti rejoindre un court instant son ami Schiller, qui habitait à deux pas dans ce qui est aujourd'hui la Schillerstrasse, le boulevard piétonnier de la ville.

→ Frauenplan 1, 99423 Weimar.

La « maison de rêve » d'Agatha Christie à Greenway.

LA RÉSIDENCE D'ÉTÉ D'AGATHA CHRISTIE (Royaume-Uni)

En 1938, le couple Mallowan-Christie acheta la demeure de Greenway dans le comté bucolique de Devon, à quelques kilomètres du lieu de naissance de la romancière. Agatha qualifiait cette vaste propriété de « *plus bel endroit du monde* » : « *Une maison géorgienne blanche, datant de 1780, avec des bois qui descendent jusqu'à la Dart… La maison idéale, une maison de rêve* », écrit-elle encore. Elle en fera sa résidence d'été et le décor de plusieurs de ses romans : la loge du gardien, sa serre ou son court de tennis figurent notamment dans *Cinq petits cochons* (1942) et *Poirot joue le jeu* (1956). C'est encore dans un abri à bateaux semblable à celui de Greenway House que Marlene Tucker perd la vie dans le même *Poirot joue le jeu*, dont l'adaptation télévisée sur ITV a été tournée sur place en 2013. Un coin de paradis à visiter livre en main, en somme !

→ Greenway Estate, Kingswear, Brixham TQ5 0ES.

Jean-François Paillard

NATIONAL TRUST

Reportage

DU CÔTÉ DE CHEZ PROUST

La très séduisante Villa du Temps retrouvé entame sa troisième saison. L'occasion de faire un saut à Cabourg et de se laisser téléporter aussi bien dans le Paris de la comtesse Greffulhe que dans la Normandie de la Belle Époque. Dans les pas d'un certain Marcel Proust.

Cabourg, un vendredi soir pluvieux d'avril. Une grande roue fantomatique égrène ses tours dans le grand vide venteux du ciel noir à quelques pas des Mots Passants, l'hôtel à la silhouette jumelle du Bates Motel. Une musique pimpante diffusée par les haut-parleurs accueille le visiteur à la réception, déserte. Esprit, es-tu là ? Il est temps de se diriger jusqu'au Grand Hôtel, que quelques couples de dîneurs attardés sauvent de l'impression de vivre un rêve nu de Chirico. Marcel, es-tu là ? De la plage, sur la façade lavée à grandes eaux par la bourrasque normande, une fenêtre éclairée, solitaire, où passe une ombre. Cabourg, ce théâtre d'infinies mélancolies, toujours aimées. Balbec entre les lignes, dans les pas de l'explorateur parti à la recherche du temps retrouvé. Mais voici que le jour s'est levé, et que la grande roue reprend du service, toujours vide. Marchons dans la petite ville s'éveillant doucement, avec ses architectures d'un autre temps dessinant une carte du Tendre proustien. Nous voici à présent devant une maison à la façade jaune pâle agrémentée de briques rouges en losanges, avec en avancée une manière de tour d'un blanc crème au petit balcon de théâtre. Pénétrons dans la Villa du Temps retrouvé, accueilli et guidé par une conférencière qui pourrait figurer la jeune maîtresse des lieux, par sa proximité sentimentale et érudite avec la maison, et ses invitations à prendre place sur les différents canapés et fauteuils anciens quand cela nous chante.

Avez-vous lu, chers lecteurs, *L'Invention de Morel* d'Adolfo Bioy Casares, ce roman dans lequel ledit Morel a créé une machine diabolique reproduisant indéfiniment les images animées des anciens habitants de l'île où celui-ci vit désormais, en reclus solitaire ? Souhaitons-le avant de pénétrer dans la Villa au temps suspendu qui vous révèlera films d'époque, petits cadres aux images animées, tableaux, dessins, sculptures, robes, manuscrits, éditions originales, enregistrements musicaux… Vous assisterez à la résurrection troublante du monde de Swann, du Narrateur, de Charlus, d'Elstir, d'Oriane, de Bergotte et autres insectes humains des beaux quartiers parisiens rendus à la vie éternelle sous la loupe d'entomologiste de Proust. « Cela arrivera hier » pourrait être l'intitulé du parcours permettant au visiteur de dériver à sa guise du jardin d'hiver au salon de musique, du salon de jeux au salon de réception, du bureau-bibliothèque au salon de lecture, etc. Comme si l'écrivain fidèle à Cabourg de 1907 à 1914, ville où il entreprit l'écriture de *La Recherche,* guidait nos pas dans ce qui fut longtemps la Villa Bon Abri, une maison qu'il connut sans doute puisque Louis Parent, le fils du propriétaire de l'époque, était un ami.

UNE SCÉNOGRAPHIE BRILLANTE ET LUDIQUE

Voulu par Tristan Duval, le maire de Cabourg, le lieu réhabilité, dont la direction a été confiée à Roma Lambert, a été pensé et élaboré par le commissaire d'exposition Jérôme Neutres. Et c'est à la très experte Nathalie Crinière que l'on doit la scénographie brillante et ludique, conçue comme une déambulation immersive mêlant l'érudition à la distraction. « *Mon livre est un tableau* », avait coutume de dire Proust, en une formule ramassée. La Villa du Temps retrouvé peut aussi être vue comme une œuvre en mouvement, à la temporalité aussi cyclique que la grande roue puisque quatre-vingt-dix pour cent des œuvres visibles cèdent chaque année leur place à d'autres, empruntées à des institutions telles que le musée d'Orsay, le musée Bonnat-Helleu de Bayonne, le musée

VILLE DE CABOURG

La Villa est une œuvre en mouvement où chaque année des œuvres cèdent leur place à d'autres.

des Beaux-Arts de Rouen et aussi, cette année, à la collection David Nahmad. De pièce en pièce, toutes meublées avec des prêts du Mobilier national, le promeneur découvre un ensemble de peintures de Monet, Sargent, Toulouse-Lautrec, Degas, Helleu, Boudin, Vuillard, Boldini, mais aussi de portraitistes passablement oubliés peignant en majesté une société aristocratique ou bourgeoise n'ayant jamais cessé de fasciner Proust.

Mais ce qui nous occupe ici est surtout l'aspect littéraire du parcours. Un portrait en pied de Cocteau en costume ultra-cintré par Jacques-Émile Blanche, un autre de Raymond Radiguet à 20 ans en robe de chambre, le regard baissé et perdu, fixant la mort s'approchant à pas lents, le jeune François Mauriac au visage déjà vieux, sans oublier un buste d'Anatole France signé Bourdelle, cette sommité des lettres de l'époque que Proust admirait. Approchons-nous un instant de Maurice Barrès, peint là encore par Jacques-Émile Blanche, exécuté dans la manière de son portrait de Proust : même ovale du visage à la pâleur de lune, même regard fixe et comme insondable. Enfin, n'oublions pas Pierre Louÿs, que l'écrivain fréquentait aux Mardis de Mallarmé et à l'Académie canaque de Marie de Heredia. Avançons, voici deux portraits d'une autre proche de Marcel, la poétesse Anna de Noailles, par Helleu, et à quelques pas, par le même Helleu, la comtesse Greffulhe, le modèle de la duchesse de Guermantes, celle qui mettait *« le rêve avant le monde, à la place d'honneur »*. Que fait là ce téléphone en Bakélite ? Décrochons à tout hasard. Tiens, cette voix nasillarde, légèrement affectée, c'est ce cher Cocteau évoquant son ami Proust et cette société disparue avec les mots du poète aux images aussi crépitantes qu'un bouquet de feu d'artifice.

ENTRE LES PAGES JAUNIES

Mais voici un exemplaire original d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont une partie se passe à Cabourg-Balbec. Il est dédicacé à Léon Daudet, l'ardent avocat en qualité de juré Goncourt de l'attribution du prix 1919 au deuxième tome de *La Recherche*. Plus loin, la bibliothèque invite à la lecture d'ouvrages reliés de la Belle Époque aux destins contrastés : les très oubliés frères Tharaud, Prix Goncourt 1906, côtoient toute une collection de volumes de Rosny aîné, l'auteur de *La Guerre du feu*, Pierre Louÿs et ses *Chansons de Bilitis*, Anatole France et autres sourcilleux barbus. Mais aucun livre de Marcel à feuilleter : ses tirages étaient alors si modestes que chaque exemplaire, dédicacé ou non, vaut aujourd'hui une fortune. Des fauteuils moelleux invitent à la fréquentation de ces silencieux disparus. Installons-nous et rêvons un peu entre ces pages jaunies, parfois illisibles, qui ont du mal à reprendre leur envol. Ayons une pensée amusée envers les écrivains contemporains célèbres qui connaîtront pour la plupart le même sort. L'un des mérites de Marcel Proust n'est-il pas de retranscrire avec humour les agitations vaines d'un monde promis à la poussière ?

La sculpture de Marcel Proust trône désormais dans le jardin de la Villa du Temps retrouvé.

THÉÂTRE D'OMBRES

Avant de gagner l'intéressante partie de la maison consacrée ces temps-ci à Max Linder, le saltimbanque aux deux cents films, auquel Charlie Chaplin devait tant, arrêtons-nous devant la célèbre photographie de Marcel Proust sur son lit de mort, prise par Man Ray la veille de l'enterrement de l'écrivain. L'orbite aussi noire que le cheveu et la barbe contraste avec la blancheur des draps et de l'oreiller. Seul le visage, comme une tache sombre, émerge de ce néant virginal. La charge symbolique crève les yeux. Le génie a aspiré tout ce théâtre d'ombres rendu à la blancheur de l'oubli. Il est temps de quitter le rivage des morts et revenir à la vie. Gagnons le jardin agrémenté de plantes et de fleurs à la mode du temps passé, ces fleurs dont les parfums faisaient suffoquer Proust l'asthmatique. Asseyons-nous et commandons un thé. Avec une madeleine, bien entendu. Trempons-la dans notre tasse et laissons-la s'émousser en poudroiement de filaments. Levons la tête. Et rembobinons le film du temps retrouvé. ■

Fabrice Gaignault

La Villa du Temps retrouvé, 15 avenue du Président-Raymond-Poincaré, 14390 Cabourg.
Exposition temporaire « Cabourg et ses églises » jusqu'au 12 novembre.
villadutempsretrouve.com

VILLE DE CABOURG

La maison de Zola à Médan.

NICOLAS SCHIMP

Une maison à soi

SIGNE EXTÉRIEUR DE SUCCÈS

Objets de culte pour leurs lecteurs, les maisons d'écrivain représentent un accomplissement pour certains auteurs ayant commencé sans fortune. Petit tour des propriétaires.

Le 9 août 1878, Émile Zola adresse une lettre à son ami Gustave Flaubert. « *J'ai acheté une maison, une cabane à lapins, entre Poissy et Triel, dans un trou charmant au bord de la Seine, 9000 francs, je vous dis le prix pour que vous n'ayez pas trop de respect. La littérature a payé ce modeste asile champêtre.* » Orphelin de père à 7 ans, Émile Zola a grandi dans des conditions plus que modestes auprès d'une mère démunie après la faillite de l'entreprise de son mari. Après deux échecs au baccalauréat, le jeune homme tente des petits boulots, connaît le chômage, avant de trouver un emploi dans une librairie en 1862. Les années suivantes, où il travaille comme journaliste littéraire puis politique, sont de vache maigre.

LE GRAND ŒUVRE DE ZOLA À MÉDAN

Tout change en 1878 quand les gains de son roman *L'Assommoir* lui permettent d'acquérir sa « *cabane à lapins* ». Elle est à Médan, dans les Yvelines. L'écrivain cherchait à l'origine un logement d'été à louer non loin de Paris. Il trouve une demeure à vendre dans un coin qui lui évoque la campagne provençale de son enfance à Aix. L'écrivain y passe huit mois de l'année jusqu'à sa mort en 1902. Ce lieu sera son unique propriété – il loue ses autres résidences à Aix et à Paris. Le long attachement de Zola à Médan s'explique aussi par une histoire d'amour : en 1888, l'écrivain, déjà marié à Alexandrine Zola, s'éprend de Jeanne Rozerot, la lingère de la maison, avec laquelle il a deux enfants. Il mène une double vie, installant sa deuxième famille à proximité de Médan.

Assez étroite, la maison est agrandie avec la construction de deux tours baptisées « Germinal » et « Nana », en hommage aux livres qu'il y a écrits. Le fruit de son travail lui permet également de racheter des terrains voisins et d'autres bâtiments pour loger ses invités. Si l'extérieur de la « *cabane à lapins* » n'a rien de spectaculaire, l'intérieur fait réagir ses amis naturalistes qui forment le « groupe de Médan » : Alexis, Céard, Hennique, Huysmans et Maupassant. Ce dernier décrit le bureau dans lequel Zola écrira huit romans comme un « *immense cabinet tendu d'immenses tapisseries, encombré de meubles de tous les temps et de tous les pays* ». Ouvert sur la nature, son bureau possède des murs hauts de six mètres. On peut y lire « *Nulla dies sine linea* », précepte qu'il suit, écrivant quatre à cinq pages par jour. Bientôt, la fortune de l'écrivain est telle qu'il possède des terrains jusqu'à la Seine, ainsi qu'une parcelle de l'île en face sur laquelle il fait construire un petit pavillon : le Paradou.

LA ROYALE BONBONNIÈRE DE DUMAS

Émile Zola a acheté une demeure à la hauteur de ses revenus, l'agrandissant et l'embellissant au rythme de ses succès. En cela, Médan représente l'entrée dans la bourgeoisie littéraire pour l'ancien pigiste qui a connu les fins de mois difficiles. L'exemple d'Alexandre Dumas, qui se fit construire une propriété non loin, à Port-Marly, est radicalement différent.

En 1844, l'écrivain, qui a connu la gloire en tant que dramaturge avant d'être ruiné, parvient à rembourser ses dettes en publiant son roman-feuilleton historique *Les Trois Mousquetaires* dans le journal *Le Siècle*. Cet immense succès lui permet deux ans plus tard de commander à l'architecte Hippolyte Durand la construction d'un château à Port-Marly, tout proche de Saint-Germain-en-Laye où il réside alors.

Dépensier incorrigible, Alexandre Dumas a repéré l'endroit idéal lors d'une promenade en forêt de Marly. Il veut bâtir

une « *réduction de paradis terrestre* ». À son entrepreneur, l'homme de lettres passe les ordres suivants :

« *M. Durand, vous allez ici même tracer un parc anglais au milieu duquel je veux un château Renaissance, en face d'un pavillon gothique entouré d'eau… Il y a des sources, vous m'en ferez des cascades.*

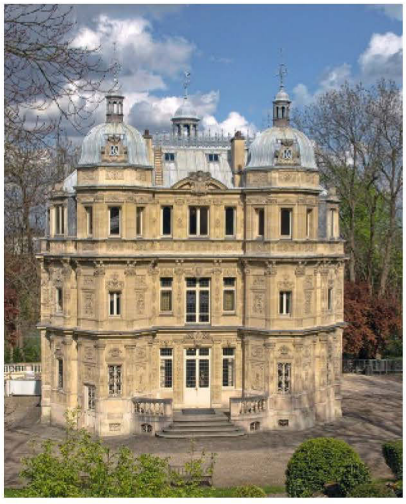
– *Mais M. Dumas, le sol est un fond de glaise, vos bâtiments vont glisser.*

– *M. Durand, vous creuserez jusqu'au tuf… Vous ferez deux étages de caves et d'arcades.*

– *Cela vous coûtera quelques centaines de mille francs.*

– *Je l'espère bien !* »

Six cents personnes assistent à la pendaison de crémaillère du château de Monte-Cristo, en référence à l'autre grand succès d'Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*. L'édifice est tout entier à son image et à sa gloire, des initiales A et D sur les tourelles à la devise de l'auteur sur le fronton de la porte : « *J'aime qui m'aime.* » Dans une lettre à son épouse Mme Hanska, Balzac écrit que le château de Dumas est « *une des plus délicieuses folies qu'on ait faites. C'est la plus royale bonbonnière qui existe* ». Non content d'avoir un édifice tout entier à son image, Dumas fait bâtir un petit château de deux étages dans un style néo-gothique sur une île artificielle à quelques mètres. Il le baptise le château d'If, autre référence au *Comte de Monte-Cristo*. Le château de Monte-Cristo matérialise sa gloire. Il doit le revendre suite à la révolution de 1848, quand son « Théâtre-Historique » fait faillite.



JPGO/WIKIPEDIA - DR

Le château de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas à Port-Marly, dans les Yvelines.

Vue du château de Lourmarin depuis la terrasse de la maison d'Albert Camus.

À LOURMARIN, L'ALGÉRIE RETROUVÉE DE CAMUS

En 1957, Albert Camus a obtenu le prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre. L'auteur de *L'Étranger* et de *La Peste*, né en Algérie en 1913, cherche depuis quelques années à acheter une maison dans le Sud. Il découvre Lourmarin, grâce à deux amis écrivains, Henri Bosco et René Char. Les lumières de ce village dans le Lubéron lui rappellent son pays natal. L'argent du Nobel lui permet d'acquérir une ancienne magnanerie, lieu d'élevage du ver à soie. Cette maison devient son havre littéraire, comme le reste du village où il a ses habitudes. À Lourmarin, Camus écrit *Le Premier Homme*, roman autobiographique qui reste inachevé. En effet, il meurt dans un accident de voiture en 1960, alors qu'il quitte Lourmarin pour se rendre à Paris.

LES AUTRICES AUSSI SE FONT PLAISIR

Il y aurait encore beaucoup d'exemples à citer, comme les trois maisons du poète Pablo Neruda au Chili, dont sa maison secrète « La Chascona ». Si les demeures d'écrivaines célèbres sont nombreuses – la maison d'enfance de Colette à Saint-Sauveur-en-Puisaye ; la propriété de Greenway d'Agatha Christie ; le manoir de Mme de Sévigné en Bretagne ; la maison de Jane Austen à Chawton ; la maison de Karen Blixen à Nairobi ; ou encore la maison de Françoise Sagan à Equemauville payée avec ses gains au casino de Deauville –, rares sont les femmes de lettres qui ont bâti une maison à leur gloire ou acheté seules un domaine avec l'argent rapporté par leurs livres. L'histoire de la condition des femmes explique largement cette différence avec les hommes. Quand elles l'ont fait, comme Maryse Condé et sa maison en Guadeloupe (payée avec les ventes formidables de *Ségou*), elles ne s'y sont pas attachées à tout prix, n'hésitant pas à la revendre pour s'installer ailleurs. Ainsi, Colette a vécu dans pas moins de sept endroits, dont une suite à l'hôtel Claridge à Paris.

Nous allions clôturer l'enquête ainsi quand nous sommes tombés sur Samten Dzong, la « Résidence de la Réflexion » d'Alexandra David-Néel. Cette maison située à Digne-les-Bains (Alpes-de-Haute-Provence) est l'unique propriété que l'écrivaine, orientaliste et exploratrice morte à 100 ans en 1969, ait possédée. Elle l'a financée par le seul fruit de son travail de femme de lettres, y rédigeant l'essentiel de son œuvre. Alexandra David-Néel l'a dessinée patiemment, choisissant les matériaux, les couleurs, les bois. Elle y a planté des arbres. En cela, cette maison est son œuvre. ■

Gladys Marivat

La maison de vacances de la famille Pagnol, où fut tournée l'adapation du *Château de ma mère,* en 1990.

Romancer les lieux

ENTRE LES MURS DE LA MÉMOIRE

De Proust à Colette en passant par Céline et Pagnol, de nombreux auteurs ont écrit sur les lieux qui les ont vus grandir, les joignant ainsi à leur mythologie.

Né en 1895 « *sous le Garlaban couronné de chèvres* », Marcel Pagnol conte son enfance avec une grande économie de mots, qui sont pourtant d'une force évocatrice extraordinaire. L'homme a voulu être enterré à La Treille, un village marseillais « *aux tuiles rougeâtres d'une longueur antique* ». Sa placette ombragée de mûriers, « *plus petite qu'une cour d'école* », avait une fontaine « *qui parlait toute seule* », écrit-il dans *La Gloire de mon père* (1957), le premier et le plus célèbre de ses quatre « Souvenirs d'enfance ». La Bastide-Neuve, la maison de vacances que Joseph, le père de Marcel, décida de louer en 1904, se trouvait à la sortie du village.

MARCEL PAGNOL
LA MAISON DE L'ENFANCE ET DES VACANCES EN PROVENCE

Pour la rejoindre à pied depuis Marseille, la famille Pagnol empruntait « *un chemin de Provence. Il se promenait entre deux murailles de pierres cuites par le soleil, au bord desquelles se penchaient de larges feuilles de figuier, des buissons de clématites et des oliviers centenaires* ». Restaurée trente ans plus tôt « *par un monsieur de la ville* », cette ancienne ferme « *n'était plus neuve depuis bien longtemps* ». Pagnol la décrit comme la « *dernière bâtisse, au seuil du désert* ». Avec son jardin « *qui n'était rien d'autre qu'un très vieux verger abandonné* », elle a, aux yeux du petit Marcel, des airs de villa, sa grande citerne à eau étant un « *luxe extraordinaire* » dans ce « *pays de la soif* ». Au menu des vacances d'été : jeux d'Indiens avec le frère Paul, chasse aux cigales et aux perdrix bartavelles. « *Les plus beaux jours de ma vie* », confie, ou plutôt confesse Marcel. Avis aux amateurs : la maison existe encore, même si, nous apprend le site de l'office du tourisme de Marseille[1], elle est en partie « *laissée à l'abandon* ».

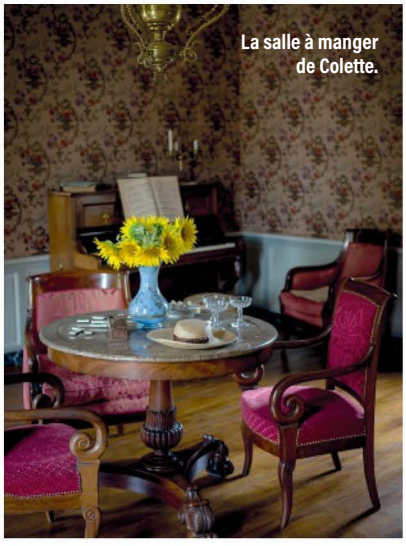
COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP

La vaste demeure de Saint-Sauveur-en-Puisaye où vécut Colette jusqu'à ses 18 ans.

COLETTE

UNE « GRANDE MAISON GRAVE, REVÊCHE » DANS L'YONNE

Tel n'est pas le cas de la maison de naissance de Colette, à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne). Cinq ans après son rachat par l'association La Maison de Colette[2], celle que Sidonie-Gabrielle appelait dans un élan prophétique « *le musée de ma jeunesse* » *(Ces dames anciennes)* a ouvert ses portes au public en 2016, au terme d'une importante réhabilitation. Il faut s'en réjouir, car la vaste demeure (13 pièces !) traverse littéralement l'œuvre de l'écrivaine, depuis *Claudine à l'école,* son premier roman paru en 1900, jusqu'à *Ces dames anciennes,* dernier texte publié en 1954, l'année de sa mort, en passant par *La Maison de Claudine* et *Sido.* Curieusement, Colette n'est pas très aimable avec cette « *grande maison grave, revêche* », qu'elle affuble d'une porte « *à clochette d'orphelinat* » et d'une entrée cochère « *à gros verrou de geôle ancienne* ». À l'en croire, cette bâtisse qu'elle quittera pourtant la mort dans l'âme à 18 ans en raison des difficultés financières de la famille « *ne sourit qu'à son jardin* ». Lequel est heureusement extraordinaire, avec ses « *cordons rouges d'une vigne d'automne* » et ses « *lilas massifs* », dont elle feint de croire qu'elle peine à restaurer la magie par ses « *pauvres mots* ». À tort, évidemment. On pense en effet à l'art consommé de la réminiscence de son contemporain Marcel Proust, quand, au détour d'une phrase qui s'élongue jusqu'à l'alanguissement, Colette évoque dans *La Maison de Claudine* ce « *terrifiant clair de lune – argent, plomb gris, mercure, facettes d'améthystes coupantes, blessants saphirs aigus –, qui dépendait de certaine vitre bleue, dans le kiosque au fond du jardin* ».



La salle à manger de Colette.

PROUST ET CÉLINE

DES MERVEILLES DE COMBRAY AU « PASSAGE DES BÉRÉSINAS »

Proust donc, véritable sorcier de la mémoire, dont Colette est une des premières à admirer « *le dédale de l'enfance, de l'adolescence rouvert, expliqué, clair et vertigineux* » de *Du côté de chez Swann* (1913), que Louis de Robert, un ami commun, l'incita à lire. Dédale de l'enfance qui passe évidemment par Combray, le village fictif d'*À la recherche du temps perdu* où se situe la maison de la tante Léonie, fameuse dispensatrice de madeleines qui fut inspirée de sa tante Élisabeth Proust. Sise à Illiers (Eure-et-Loir), la maison, propriété de la Société des amis de Marcel Proust[3], est classée aux monuments historiques depuis 1961. Le visiteur

COLOMBE CLIER- CHRISTOPHE LORSCH/MAISON DE COLETTE

Ci-contre : la maison de tante Léonie accueillant le musée Marcel-Proust à Illiers-Combray, en Eure-et-Loir.
Ci-dessous : la maison école du Grand-Meaulnes à Épineuil-le-Fleuriel, dans le Cher.

y admirera, entre autres souvenirs proustiens, la fameuse « *lanterne magique* » de Marcel « *dont, en attendant l'heure du dîner, on coiffait [sa] lampe* » et qui « *à l'instar des premiers architectes et maîtres verriers de l'âge gothique, substituait à l'opacité des murs d'impalpables irisations, de surnaturelles apparitions multicolores, où des légendes étaient dépeintes comme dans un vitrail vacillant et momentané* ».

Mais foin de rêvasseries enfantines ! À l'époque où paraît *Du côté de chez Swann*, dans la famille Destouches, « *on ne parle pas de campagne, de monts, de vallées et merveilles* », assène l'écrivain Louis-Ferdinand Céline dans son deuxième roman *Mort à crédit* (1936) qui narre l'enfance du Bardamu du *Voyage au bout de la nuit* (1932). Comme l'écrivain, Bardamu vivote son enfance dans une allée commerciale proche de l'Opéra, où sa mère tient une boutique de dentelles. Il s'agit du passage Choiseul[4], que Céline immortalisera « *dans sa croupissure* » sous le nom de « *passage des Bérésinas* ». On y « *crève lentement mais à coup sûr, entre l'usine des petits clebs, la crotte, les glaviots, le gaz qui fuit* », écrit-il sans fard.

Ajoutant : « *C'est plus infect qu'un dedans de prison. Sous le vitrail, en bas, le soleil arrive si moche qu'on l'éclipse avec une bougie.* » Propice à l'évocation de chimères moins délicates que celles narrées par Proust, son logement est « *en étages, trois pièces qui se reliaient par un tire-bouchon* ». Inutile de dire que la visite de ce gourbi infâme n'est pas d'actualité : réhabilité en 2013, le passage Choiseul est devenu un des hauts lieux parisiens du tourisme de luxe. On ne sait s'il faut le regretter ou s'en féliciter…

LES COUPLES CLAUDEL ET ALAIN-FOURNIER

ÉCHAPPÉES FANTASTIQUES

Sans doute préférera-t-on des échappées belles propices à de plus sûrs enchantements. En visitant, par exemple, le village de Villeneuve-sur-Fère (Hauts-de-France) où Camille et Paul Claudel passèrent leur enfance. Une « maison d'évocation » y a ouvert ses portes en 2018[5]. La visite se complétera par celle de l'ensorcelante « Hottée du diable », un chaos rocheux de 17 hectares situé à la limite nord de la commune de Coincy. Dans *L'Annonce faite à Marie* (1912), Claudel la décrit ainsi : « *une butte toute couverte de bruyères et de sable blanc. Des pierres monstrueuses, des grès aux formes fantastiques s'en détachent. Ils ressemblent aux bêtes des âges fossiles* ». Tout aussi fantastique est le monde imaginaire, véritable « pays de l'enfance » du *Grand Meaulnes* (1913), de l'écrivain Alain-Fournier. L'auteur a passé sa jeunesse à Épineuil-le-Fleuriel (Berry), dans une maison école que l'on peut visiter[6]. Mais il faut surtout prendre « *les chemins de traverse* » et se perdre à rechercher entre Épineuil et La Chapelle-d'Angillon, à travers « *les bois d'aulnes et les herbes folles* », son fameux « *pays perdu* », en vain, bien sûr, car il ne figure, lui, sur aucune carte. ■

Jean-François Paillard

1. *marseille-tourisme.com/*
2. *maisondecolette.fr/*
3. *amisdeproust.fr/fr/musee*
4. 64, passage de Choiseul, 75002 Paris
5. *maisonclaudel.fr/*
6. *le-grand-meaulnes.fr/*

ERIC HOUDAS/CREATIVE COMMONS - YVETTE GAUTHIER/FLICKR

OFFRE PREMIUM

RECEVEZ 14 NUMÉROS PAR AN !

65 €

SEULEMENT

En plus des 10 numéros mensuels dédiés à l'actualité littéraire,
votre abonnement inclut les 4 parutions « LES CLASSIQUES » de LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE consacrées aux écrivains de notre patrimoine littéraire.

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - OFFRE PREMIUM

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

OUI je m'abonne à l'offre premium Lire Magazine littéraire + Les Classiques (14 numéros) pour 65 € seulement !

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/08/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt.

OCLIR519

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

Avec son *Bureau des affaires occultes* – dont le troisième tome vient d'être publié –, ce docteur en pharmacie et en droit, maintes fois primé lors de concours de nouvelles, est devenu l'auteur phare du thriller historique français. Rencontre avec celui qui renoue sans complexe avec le roman-feuilleton du XIXe.

Éric Fouassier

MEURTRES SUR ORDONNANCE

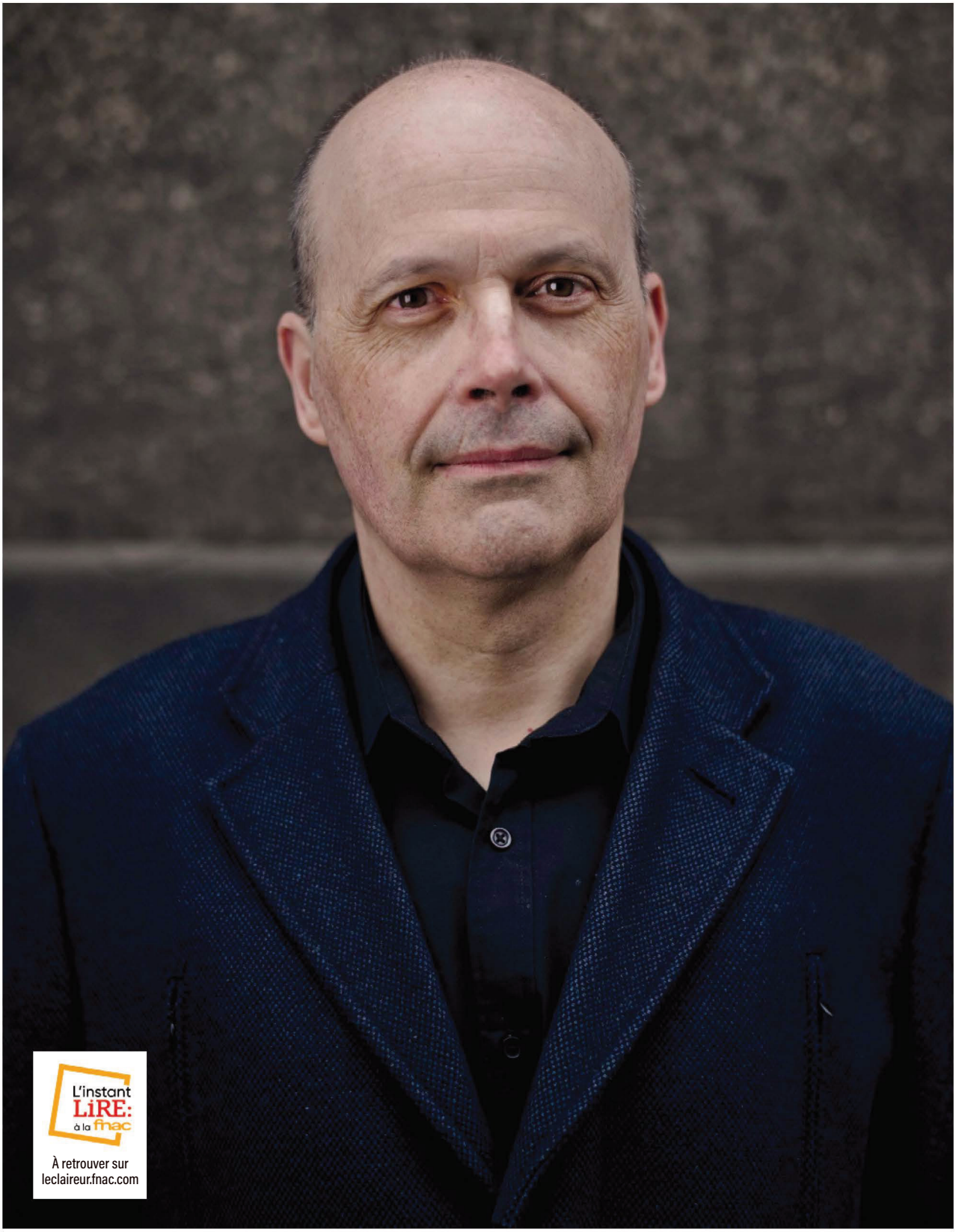
C'est le b.a.-ba de l'investigation : retourner sur les lieux du crime. Même si ça n'est pas toujours pour une reconstitution. Nous avons ainsi demandé à Éric Fouassier de nous rejoindre en plein cœur de Paris, du côté de l'hôtel de ville – justement là où se situe l'essentiel de l'action des *Nuits de la peur bleue,* où une épidémie de choléra bien réelle sert de prétexte à une série de meurtres. Ce nouveau roman n'est autre que le troisième volet de sa désormais célèbre série du *Bureau des affaires occultes* qui, dès la sortie du premier tome en 2021, connaît un beau succès public et critique (grâce notamment au très prescripteur prix Maison de la Presse). Les amoureux de polars historiques, ceux-là mêmes qui avaient longtemps plébiscité les tribulations de Nicolas Le Floch de Jean-François Parot disparu en 2018, tenaient ici un nouvel auteur emblématique du genre. Ce surdoué malicieux, aujourd'hui âgé de 59 ans – et dont le frère, Luc-Michel Fouassier, est lui aussi écrivain[1] –, aurait-il trouvé la recette magique, la formule gagnante ? Rien de plus normal, au fond, pour un… pharmacien !

« Alors que je suis un littéraire, je me suis retrouvé à faire un bac scientifique. À l'époque, quand on était bon élève, même si on n'aimait pas les maths, il fallait prendre cette direction », précise cet admirateur d'Alexandre Dumas et de Jules Verne, nostalgique du *Club des cinq,* qui s'est donc tourné vers ce qui lui semblait le domaine le plus ouvert. *« Avec la pharmacie, on touche un peu à la médecine, à la chimie, aux sciences naturelles, au droit, à l'économie, tout ça… Parfait pour quelqu'un d'un peu curieux comme moi qui n'était pourtant pas spécialement attiré par les médicaments* [rires]. » Un comble pour celui qui est désormais une autorité dans cette branche – membre titulaire de l'Académie nationale de pharmacie et professeur à l'université Paris-Saclay. Un C.V. impressionnant, auquel il convient d'ajouter, S.V.P., un… doctorat en droit ! C'est peut-être lors de ses études juridiques qu'il s'est passionné pour cette période un peu mal aimée du XIXe siècle français, mais essentielle dans l'histoire constitutionnelle : la monarchie de Juillet, dans laquelle il a situé *Le Bureau des affaires occultes.*

« Avec la Charte constitutionnelle de 1830, on est dans un régime particulier et transitoire, entre la monarchie absolue et la république. C'est une période de grande instabilité politique qui nous parle, l'air de rien, de notre monde actuel. Nous nous posons aujourd'hui des questions sur nos institutions, sur cette Ve République peut-être un petit peu dépassée. Dans les années 1830, c'était la même chose. C'est un moment particulièrement riche d'un point de vue politique, avec son lot de soubresauts créant de l'instabilité, propice à des intrigues policières et d'aventures. » S'il avait exploré d'autres époques dans ses précédents romans (le XVIe siècle pour les trois tomes de *Sans peur et sans reproche,* le Moyen Âge pour les deux volets des *Francs Royaumes),* le romancier a choisi ici la monarchie de Juillet pour des raisons plus « *techniques* » : *« Comme nous sommes plus proches de 2023, les descriptions sont moins nécessaires et cela correspond mieux aux lecteurs d'aujourd'hui, habitués au rythme des séries télé »,* reconnaît celui qui se réfère à *Belphégor, Rocambole* ou *Les Habits noirs. « Tous ces feuilletons télévisés étaient les petits rejetons des romans-feuilletons du XIXe siècle, aujourd'hui un peu modernisés, et il va sans dire que je les avais en tête avant de commencer* Le Bureau… »

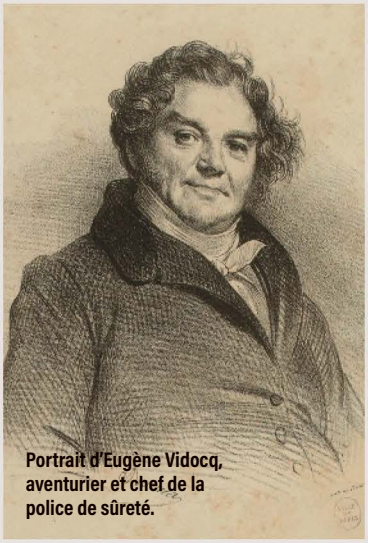
LES SECRETS DE FABRICATION D'UN ÉCRIVAIN APOTHICAIRE

Difficile, d'ailleurs, de ne pas imaginer *Le Bureau des affaires occultes* transposé au petit écran – mais, comme toujours, pour les histoires de projet d'adaptation, le processus est long, avec d'innombrables étapes… À vous d'imaginer qui pourrait camper le jeune enquêteur Valentin Verne, spécialiste des phénomènes inexpliqués intégré à la police parisienne, et qui pourrait succéder à Claude Brasseur, Gérard Depardieu ou Vincent Cassel dans la peau de Vidocq – l'ancien bagnard devenu fondateur de la brigade de sûreté de la capitale. Surtout, Éric Fouassier a imaginé un vrai grand méchant comme on aime, qui pimente formidablement ses intrigues : le Vicaire. *« J'avoue, même si je l'ai créé au même titre que Valentin, le Vicaire est mon fils préféré »,* reconnaît l'auteur. •••



JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Portrait de Louis-Philippe Ier par Pierre Roch Vigneron.



Portrait d'Eugène Vidocq, aventurier et chef de la police de sûreté.

FAITES-VOUS UNE PEUR BLEUE

Avec ce troisième volet des enquêtes de Valentin Verne, Éric Fouassier nous plonge dans le Paris cholérique de Louis-Philippe Ier.

Dans le premier volume du *Bureau des affaires occultes*, nous ne faisions que croiser Vidocq, célèbre bagnard devenu chef de la brigade de la sûreté parisienne de 1811 à 1827. Dans le suivant, des écrivains comme Alfred de Musset et Théophile Gautier apparaissaient, et dans ce troisième, c'est George Sand qui arrive en trombe. Quant à François Vidocq, il devient cette fois un des protagonistes : le roman se déroule lors de son second passage à la Sûreté, en mars 1832. Les *« nuits de la peur bleue »* sont celles que traversa Paris le même mois, aux débuts de la deuxième épidémie de choléra, qui fit 18 500 morts dans la capitale.
Le quartier Saint-Merri, près de l'hôtel de ville, est l'épicentre de la contagion. Et voilà que des meurtres s'y produisent. L'enquête est du domaine de Vidocq. Mais les légistes remarquent que les victimes s'étaient vu inoculer le virus du choléra juste avant leur mort. Étrange. Or, l'étrange est le domaine du bureau des affaires occultes de Valentin Verne. On retrouve donc celui-ci et les trois autres membres de sa brigade, dont l'intrépide Aglaé Marceau, qui vont travailler avec Vidocq. Cette intrigue en cache plusieurs, et c'est pourquoi ce troisième volet, intitulé *Les Nuits de la peur bleue*, ne cesse de rebondir. De prendre des directions qui, pour certaines, dévoileront aussi bien des surprises quant à Valentin lui-même (hanté par « le Vicaire ») et surtout Aglaé, de plus en plus semblables. Mariant davantage le véridique, le vraisemblable et le romanesque, Éric Fouassier poursuit son projet historique sur la France de Louis-Philippe, dernier « roi des Français » entre 1830 et 1848. **Hubert Artus**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
LE BUREAU DES AFFAIRES OCCULTES (T. 3). LES NUITS DE LA PEUR BLEUE
ÉRIC FOUASSIER
384 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €. EN LIBRAIRIES LE 1ER JUIN.

« Je le dis souvent aux lecteurs, et ils en sont horrifiés. Je souhaitais vraiment un méchant que tout le monde déteste, mais qu'on ait envie de retrouver, de haïr, qu'il soit puni… »

Surtout, la genèse et la richesse des personnages sont intimement mêlées au projet général, supposant au minimum trois ou quatre tomes. *« J'ai tout de suite su que j'allais vers une série avec héros récurrent et il me fallait alors un antagonisme suffisamment fort, pour que le lecteur ait envie de suivre Valentin dans sa lutte contre le Vicaire. Je devais avoir un héros dense, susceptible d'évolution et, en face, un méchant qui soit à la hauteur, et qui corresponde à l'époque. Il ne fallait pas faire d'anachronisme et, dès lors, je ne pouvais pas mettre un tueur en série – au sens où on l'entend aujourd'hui –, mais quelqu'un qui soit dicté par la période. J'ai alors songé à quelqu'un qui s'en prendrait aux enfants : à cette période, comme on le voit dans* Les Misérables, *les familles ouvrières ou d'artisans à Paris n'arrivent pas à joindre les deux bouts, donc très souvent les enfants sont amenés à errer dans les rues, et à devenir facilement des victimes de violence diverses et variées… »*
Mais gare aux oppositions trop rugueuses : *« Le grand roman populaire du XIXe siècle repose sur une opposition très nette entre les bons et les méchants, trop caricaturale pour le public d'aujourd'hui. Oui, d'un côté j'ai l'ange policier Valentin et le terrible démon le Vicaire, mais les choses ne sont pas si simples. Ainsi, dans les deuxième et troisième tomes, Valentin constate que le Vicaire, s'il est son tortionnaire, est aussi celui qui lui a sauvé la vie. »* On vous laissera découvrir pourquoi…

Mais tout le savoir-faire d'Éric Fouassier, s'il est le fruit indirect de ses lectures d'enfance, repose aussi sur un exercice largement plébiscité par les Français : les concours de nouvelles. Dès ses études universitaires, le grand juriste et apothicaire a ainsi participé à d'innombrables opérations de ce type, ne raflant pas moins d'une soixantaine de prix ou mentions ! Bien avant d'avoir publié son premier roman (*Morts thématiques*, en 2009), il se retrouvait ainsi à maintes reprises dans les mêmes palmarès que deux autres plumes réputées, Emmanuelle Urien et Bernard Minier (oui, oui, le spécialiste du thriller horrifique !). Un petit conseil ? *« Relativisez toujours le résultat final car, très souvent, la nouvelle la plus intéressante n'est pas celle*

PARIS MUSÉES MUSÉE CARNAVALET - MUSÉE CARNAVALET-HISTOIRE DE PARIS/CC0 PARIS MUSÉES.

« La monarchie de Juillet est une période de grande instabilité politique qui nous parle de notre monde actuel »

qui gagne, mais la plus consensuelle. Quand je me rendais à des remises de prix, la nouvelle qui m'intéressait le plus était souvent remarquée, mais classée troisième, ou quatrième… Restez vous-même et écrivez ce qui vous plaît. Et n'essayez surtout pas de ruser avec le règlement de concours. Celui-ci, au contraire, avec ses thèmes et contraintes, est enrichissant ! »

L'HISTOIRE AU MICROSCOPE

Tout serait-il question de méthode ? Le grand manitou de la pharmacie aurait-il des secrets en éprouvette pour concocter ses intrigues ? *« Oh, plein ! Par exemple, quand je fais des descriptions, j'essaie de totalement immerger le lecteur, en prenant en considération tous les sens. Sur le fond des choses, ma connaissance des produits toxiques me permet aussi d'évoquer des poisons un peu particuliers. Par ailleurs, c'est vraiment l'Histoire qui me dicte mes intrigues de polar et pas l'inverse. D'ailleurs, saviez-vous que c'est pendant la monarchie de Juillet qu'on a particulièrement amélioré les microscopes ? »* Parfait, donc, pour cette épidémie de choléra sous Louis-Philippe, décrite dans *Les Nuits de la peur bleue*, qui vient évidemment en écho à une autre épidémie, encore dans toutes les têtes… *« Cette épidémie, j'en avais parlé à mes étudiants. Je ne la connaissais pas autant dans le détail, et pour les besoins du roman je me suis plongé dans les écrits de l'époque. Et je me suis rendu compte de l'extraordinaire accumulation de similitudes avec ce qu'on avait vécu avec le Covid : les fausses nouvelles, les boucs émissaires, des théories qui s'affrontent entre spécialistes, une méconnaissance de la maladie qui fait que les experts ne sont pas d'accord, des recommandations sanitaires contradictoires dont peu sont efficaces et qui sont parfois dictées par des raisons plus politiques que sanitaires… La tentation du confinement, ceux qui fuient la capitale, les nobles… Je me suis dit que ça pourrait être intéressant de tendre ce miroir au lecteur d'aujourd'hui. »* Mais, pour abattre tout ce travail de fourmi, alors qu'on a déjà de très lourdes activités professionnelles, comment faire ? On demande dès lors à Éric Fouassier à quoi il fonctionne, quelles substances lui permettent de tenir. Pas de poudre ou de solution buvable, mais… l'amour. *« L'amour des mots, c'est quelque chose que m'ont donné mes parents. L'amour des mots et des livres. L'amour aussi voué à mon épouse, qui est ma première lectrice depuis mon premier manuscrit. On s'est connus au collège, on n'avait même pas 14 ans. Sinon je ne suis pas trop médocs : quand on est pharmacien, on évite. Ou, plutôt, on sait qu'il faut éviter… »* ■

Baptiste Liger

1. Lisez notamment l'épatant *Les Pantoufles* (Folio).

Êtes-vous prêt pour une nouvelle expérience de lecture ?

Découvrez LE BUREAU DES AFFAIRES OCCULTES en livre audio, lu par le comédien Benjamin Jungers

Écoutez des extraits

Disponibles sur l'application Lizzie ou sur toutes les plateformes de livres audio

lisez! SOUNDCLOUD LIZZIE

LA LITTÉRATURE À L'ÉPREUVE DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

S'invitant régulièrement à la une des médias ces derniers mois, ChatGPT suscite de nombreuses interrogations. Cet agent conversationnel serait-il capable d'écrire un roman, voire de produire des chefs-d'œuvre ? Creusant le sillon, d'autres innovations technologiques se développent dans le but d'assister les écrivains en herbe. Mais jusqu'à quel point peut-on « faire faire » ? Entre dérives et nouvelles perspectives, nous avons enquêté sur ce phénomène en passe de révolutionner notre rapport à la littérature et à la création.

SHUTTERSTOCK

Les robots vont-ils tuer le roman ? Depuis quelques mois, le sujet des intelligences artificielles (IA) et de leur ingérence dans le champ des activités humaines s'invite à la une des médias. Parmi les questions récurrentes : l'IA peut-elle produire des œuvres d'art de valeur ? Prototype développé par OpenAI au sein du milieu littéraire, c'est plutôt ChatGPT qui inquiète. Cet agent conversationnel étant capable, entre autres, d'imiter un style et d'appliquer des consignes, comment ne pas imaginer qu'il puisse aussi bâtir un récit, écrire un vrai livre ? Assez perversement, nous avons commencé par poser la question au principal intéressé, ChatGPT lui-même. Sa réponse, à la troisième personne, est assez éclairante. « *Oui, ChatGPT peut écrire un roman. Cependant, la qualité de l'écriture et l'histoire en elle-même dépendront de plusieurs facteurs, tels que la qualité de la programmation et de l'entraînement de ChatGPT, ainsi que la qualité des instructions données à ChatGPT pour écrire le roman. Il est également important de noter que ChatGPT ne possède pas de créativité ou d'imagination comme les êtres humains, mais plutôt une capacité à apprendre et à générer du texte à partir de modèles existants. Par conséquent, la qualité d'un roman écrit par ChatGPT pourrait ne pas être aussi élevée ou originale que celle d'un roman écrit par un auteur humain expérimenté et créatif.* »

UNE NOUVELLE FAÇON D'ÉCRIRE DE MAUVAIS TEXTES

Si l'emploi du conditionnel laisse songeur, il appelle aussi à redéfinir l'essence même de la littérature : non pas un simple artisanat, résultant d'un apprentissage zélé ou d'une méthode applicable par tout un chacun, mais bel et bien un art, habité par le génie de l'homme. À cet égard, les limites de ChatGPT sont criantes. « *Une intelligence artificielle générique qui surpasserait ou même juste imiterait toutes les capacités d'un être humain ne peut être développée en utilisant les techniques mathématiques et statistiques que nous avons utilisées ces soixante dernières années* », explique le •••

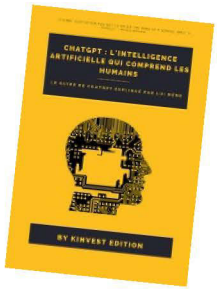
CHAT GPT

spécialiste Luc Julia, qui lui préfère le terme d'« *intelligence augmentée* ». Bâtir une histoire avec des instructions précises ? Oui. Accoucher d'un chef-d'œuvre crédible ? Plus compliqué.

Quand on demande à ChatGPT de fournir un texte « dans l'esprit » des *Chants de Maldoror* de Lautréamont, le résultat n'évoque rien de plus qu'une copie de lycéen médiocrement inspiré : « *Je suis l'ombre qui marche dans la nuit/Le vent qui souffle sans répit/Je suis la douleur qui ne s'apaise pas/Le cri qui déchire le silence de la voix/Je suis le rêveur qui erre sans but/Le fou qui danse sous la lune/Je suis l'amour qui brûle et consume/La passion qui dévore tout.* » La poésie, cette « *salve contre l'habitude* » comme l'écrivait Henri Pichette, est affaire de fulgurances, de lâcher-prise, de trébuchements, de cruauté, de grâce et de visions – toutes choses dont une IA (et même s'il semble malaisé, à ce jour, de prédire à quel point cet outil, qui ne cesse de s'améliorer et d'apprendre de ses « erreurs », pourra progresser dans l'art du mimétisme) ne peut avoir idée.

Mais la vision romantique de la littérature limitée à celle d'une âme, souligne Pascal Mougin, professeur en littérature et art contemporain[1], doit être dépassée, car elle repose sur des a priori trompeurs, opposant la pureté démiurgique de l'humain à l'artificialité menaçante de la machine. Après tout, l'écrivain, quand il a recours à un traitement de textes ou à un moteur de recherche, ne délègue-t-il pas déjà une partie de son labeur à son ordinateur ?

Jusqu'à quel point peut-on « faire faire » ? Penser qu'une IA serait capable d'accomplir entièrement le travail d'un auteur à sa place, et non pas seulement l'assister, est une croyance erronée mais d'autant plus séduisante qu'elle ouvre aux yeux de certains d'alléchantes perspectives financières. Dès 2016, au Japon, une



courte nouvelle coécrite par des humains et une intelligence artificielle n'avait-elle pas passé le premier tour du Hoshi Shinichi Literary Award, prix littéraire de science-fiction ouvert aux humains et aux machines ? Et si l'on se contentait de « commander » une nouvelle à une IA et de la commercialiser ensuite ? Des petits malins y ont déjà songé. Sur le site d'Amazon, à la rubrique « livres écrits par ChatGPT », on trouve un ouvrage consacré à la désormais incontournable IA, rédigé par… elle-même. *L'Intelligence Artificielle qui comprend les humains* est son titre. ChatGPT se vante un peu (beaucoup) mais, au sein du monde littéraire, cette assertion programmative a de quoi semer le trouble. Aux États-Unis, le magazine de science-fiction *Clarkesworld,* confronté à un afflux massif de textes générés artificiellement, a défrayé la chronique en fermant la porte à toute contribution non sollicitée. « *Les textes* [générés par l'IA] *sont parmi les pires que nous ayons jamais reçus,* précise Neil Clarke, son fondateur, *et parfois mauvais d'une façon totalement nouvelle.* »

DROITS ET ÉTHIQUE : QUAND LA CONTRE-ATTAQUE S'ORGANISE

Du côté des auteurs français, l'inquiétude est réelle. Joint par nos soins, Frédéric Maupomé, écrivain jeunesse et président de la Ligue des auteurs professionnels, redoute lui aussi une invasion de livres générés par ChatGPT : « *Dans les mois qui viennent, les services des manuscrits vont être inondés par des textes écrits par des IA. C'est un parasitage total des mécaniques d'édition qui va nuire aux vrais auteurs risquant à terme d'être noyés dans la masse.* » Déterminé à partir au combat, le plus puissant syndicat des écrivains français s'est fendu, il y a quelques semaines, d'un long argumentaire pour dénoncer les dérives que promet l'émergence de ces IA, et pour demander une régulation immédiate de leur champ d'action.

Au premier rang des griefs adressés à ChatGPT, un flagrant non-respect des droits d'auteur. Le modèle des intelligences artificielles étant celui de l'agrégation de données, elles mémorisent toutes les œuvres existantes des auteurs du passé et du présent. C'est cet inépuisable matériau

DR

ET SI ON PARLAIT ARGENT ?

Une application pour aider les écrivains à trouver l'inspiration, en voilà une promesse alléchante. Évidemment, tout cela n'est pas gratuit…

Jennifer Lepp, une autrice américaine qui, sous le pseudonyme de Leanne Leeds, écrit des romans autopubliés vendus sur amazon.com, et dont la survie économique repose sur une production intense et régulière de *cosy crimes* paranormaux *(« au-delà de quatre mois d'attente, les lecteurs vont voir ailleurs »),* ne s'embarrasse pas, en tout cas, de questions existentielles ; elle recourt sans hésiter au programme Sudowrite, censé aider les écrivains à résoudre les problèmes de blocage et à éviter les clichés. Confier cette tâche à une machine – une façon d'avouer en creux son manque de temps et/ou d'expertise – ne paraît guère la gêner. *« Ce sont juste des mots. C'est mon histoire, mes personnages, mon monde, j'ai inventé tout ça. Alors quelle importance si c'est un ordinateur qui écrit ? »* Si le risque, évidemment, est de voir apparaître des histoires formatées, affligées de schémas narratifs répétitifs,

il faut souligner que Sudowrite n'est pas gratuite – les tarifs s'échelonnant de 10 dollars à 100 dollars par mois. De même, l'application Genario *[lire encadré page 62],* qui raisonne en termes de *« courbes »* et de *« trajectoires émotionnelles »,* n'est évidemment pas gratuite, et formule une promesse intrigante : aider *« les romanciers et les scénaristes à sortir de l'anonymat »,* comme si l'essence du travail d'auteur consistait avant tout à être connu. *« Nous permettons d'aider les jeunes auteurs »,* affirme David Defendi. Qui trouveraient, auprès d'éditeurs humains, une oreille moins compatissante ?

F.C. et L.D.

À gauche : Conçu aux États-Unis par des mégalos de la tech dont Elon Musk est le chef de file, ChatGPT impose encore plus les codes de la culture américaine. À droite : L'écrivain français David Defendi vient de lancer Genario, une IA visant à assiter auteurs et scénaristes dans leur projet d'écriture.

littéraire qui va nourrir leur vocabulaire, leurs formulations, leurs histoires : « *Par définition, une IA ne sait pas écrire en partant de rien, elle ne crée pas une œuvre* ex nihilo, explique Fabien Maupomé. *Le texte qu'elle propose est un agrégat de tous les livres qu'elle a digérés. Elle emprunte aux auteurs sans jamais qu'on puisse contrôler.* » Autre problématique soulevée par la Ligue des auteurs professionnels, le danger d'une uniformisation culturelle et d'un conservatisme moral niant les questionnements actuels de nos sociétés. De manière automatique, les histoires générées artificiellement reproduisent des schémas archaïques qui ont pourtant été remis en cause il y a bien longtemps. Après plusieurs tests, on se rend compte, par exemple, qu'un héros masculin se voit volontiers attribuer des adjectifs comme « courageux » ou « ambitieux », là où un personnage féminin est plutôt « joli » ou « agréable ». Et si ChatGPT, développée aux États-Unis par des mégalos de la tech comme Elon Musk, qui n'ont jamais fait preuve d'un très grand progressisme, devenait une arme permettant d'imposer encore un peu plus la culture américaine et ses codes ? Pour Frédéric Maupomé, la question mérite d'être posée : « *Demandez un texte jeunesse à une IA, vous verrez tout de suite que le corpus dont elle s'est inspirée est un corpus américain extrêmement lisse, puritain, moralisateur, bien loin de ce qu'on peut faire en France.* »

Aujourd'hui, les syndicats d'auteurs, le Syndicat national de l'édition et la Fédération des éditions indépendantes réfléchissent à une alliance et à des stratégies de contre-attaque. Mais ils savent déjà que le combat qu'ils entendent mener sera impossible à gagner sans l'appui inconditionnel des acteurs du milieu et de l'État. Malgré les appels du pied répétés qui lui ont été adressés, le ministère de la Culture ne s'est toujours pas emparé du sujet.

UNE AIDE PRÉCIEUSE, MAIS À QUEL PRIX ?

Avec une technologie aussi imprévisible et galopante que l'intelligence artificielle, on marche sur une ligne de crête où deux visions du monde s'affrontent. Se trouve-t-on confronté à une véritable menace civilisationnelle ou sommes-nous en train de céder à une peur et à des fantasmes irrationnels, comme à chaque fois qu'une innovation technologique majeure se présente ? Romancier et scénariste de la série *Braquo,* David Defendi travaille depuis plusieurs années à une solution qui s'appuierait sur l'IA pour fournir une aide précieuse aux auteurs dans leur travail d'écriture quotidien. Il pense qu'il existe aujourd'hui une voie médiane : « *Il y a une tendance à l'hystérie sur le sujet, on surestime le pouvoir de l'IA en annonçant qu'elle va remplacer les écrivains. En réalité, elle peut devenir un formidable allié.* » La première version de Genario, son application conçue en collaboration avec un ingénieur, vient tout juste d'être lancée. En plus d'une importante base de données décortiquant les œuvres les plus célèbres de la littérature pour offrir des pistes de réflexion aux auteurs en herbe, elle propose à ces derniers de se servir de l'IA pour structurer un récit, bâtir des personnages ou booster leur •••

> « Demandez un texte jeunesse à une IA, vous verrez tout de suite qu'elle s'inspire d'un corpus américain lisse, puritain, moralisateur, bien loin de ce qu'on peut faire en France »

TUMISU/PIXABAY - GENARIO

TROIS CONCURRENTS À CHATGPT

Si le générateur de textes ChatGPT domine largement le marché français, d'autres solutions existent pour vous lancer, grâce à l'IA, dans l'écriture de votre histoire.

GENARIO

Déjà évoqué dans notre enquête, Genario est à ce jour le seul assistant d'écriture par l'IA conçu en France. Base de données recensant les plus grandes œuvres de la littérature, logiciel d'aide à l'écriture et plateforme de publication : pour 19 euros par mois, vous avez accès à toutes les fonctionnalités du site et à un accompagnement par certains acteurs du monde de l'édition comme Caroline Marson, éditrice chez Albin Michel, ou Stefanie Delestré, directrice de la Série noire.

SUDOWRITE

« Adieu la page blanche ! » Le credo s'affiche en lettres majuscules sur le site de la plateforme Sudowrite, un assistant d'écriture par l'IA spécialement conçu pour les œuvres de fiction. Construction des personnages, articulation de l'intrigue, aide au vocabulaire ou au registre de langue : ce *sparring partner* de l'écrivain offre un large panel de fonctionnalités pour perfectionner son histoire. Avec un prix conséquent, allant de 10 à 100 dollars par mois en fonction de la quantité de texte traité. La rançon de la gloire ?

YOUCHAT

Disponible gratuitement en ligne sur votre moteur de recherche, YouChat propose un service comparable à ChatGPT. Cette IA conversationnelle se propose de répondre à vos nombreuses requêtes textuelles et de vous aider dans la rédaction de vos histoires. Avec une différence notable : pour chacune de ses réponses, YouChat indique les sources utilisées et vous donne la possibilité, grâce à un lien, de les explorer pour aller plus loin. **F.C. et L.D.**

inspiration. Loin d'effectuer le travail à notre place, l'IA pourrait donc simplement être un appui, une béquille pour nous aider à avancer dans la fabrication d'une histoire dont la conception s'apparente souvent à un chemin de croix, hérissé de doutes et semé de chausse-trappes. L'intelligence artificielle pensée comme outil de démocratisation de la littérature ? C'est le discours assumé de Defendi qui, avec Genario, espère faire éclore des écrivains prometteurs ayant simplement besoin d'un petit coup de pouce pour se lancer. À la manière d'une plateforme d'autoédition, l'application permet d'ailleurs aux utilisateurs de publier leurs histoires et de les soumettre à la lecture d'acteurs du monde de l'édition susceptibles de les aider à se faufiler jusqu'à une éventuelle publication : *« Je crois que l'intelligence artificielle peut aider des talents qui ne sortent pas du sérail à arriver au bout de leur histoire et de leur rêve littéraire. »* Utopie bienfaitrice ou redoutable argument de vente ? Libre à chacun de se faire son avis.

VERS UNE LITTÉRATURE STANDARDISÉE

Auteur d'*Ada* (2016), roman évoquant la fugue d'une IA spécialisée dans l'écriture de romans à l'eau de rose, Antoine Bello met en garde : *« Jusqu'à preuve du contraire, les robots n'ont pas d'âme.* […] *Ils restent nos créatures et ne doivent avoir aucun droit. On doit continuer de cantonner nos machines à un rôle d'outils modélisables, asservis à nos besoins et éventuellement sacrifiables. »* Si le postulat inaugural fait à peu près consensus, ses prolongements divisent. Ne risque-t-on pas, en recourant à la machine, de voir apparaître une littérature standardisée, écrite « sous perfusion » ? Quant aux besoins susnommés, que sont-ils au juste, et au nom de quoi, sinon d'impératifs financiers (« le temps, c'est de l'argent »), les écrivains ne pourraient-ils pas continuer à y répondre par leurs propres moyens ? Un auteur n'œuvrant que pour lui-même, sans aucun objectif de publication, s'appuierait-il sur les compétences d'une IA ? Et si les programmes destinés aux écrivains répondaient, avant tout, à une logique économique, en faisant miroiter aux aspirants romanciers – sans la moindre garantie, évidemment –, la perspective d'une publication et d'un succès ? ■

Fabrice Colin et Léonard Desbrières

1. Intervention réalisée lors du colloque IA Fictions le 4 juin 2021 sur le thème : « Comment lire un roman écrit par une voiture ? La doxa littéraire face à l'IA ».

TUMISU/PIXABAY

Cofondateur d'Ask Mona et enseignant à Sciences Po et au Celsa, Valentin Schmite est un spécialiste de l'intelligence artificielle. Il a publié plusieurs ouvrages sur le sujet, dont *Propos sur l'art et l'intelligence artificielle* en 2020 et *Propos sur ce robot qui parle*, à paraître en juillet prochain. Entretien.

« LA MACHINE NE POURRA JAMAIS ÉCRIRE AVEC STYLE »

Est-ce que vous pensez qu'à terme, une IA va être capable de bâtir une histoire entière avec rebondissements, personnages principaux et secondaires ? C'est un travail colossal et éminemment complexe…

Valentin Schmite. L'intelligence artificielle ne bâtit rien, elle calcule. Techniquement, la façon dont fonctionnent les LLM *[Large Language Models, la brique technologique sur laquelle repose notamment ChatGPT]* est assez simple. Il s'agit d'un jeu statistique. Prenons un exemple : lorsque vous écrivez dans un SMS « j'arrive », le mot le plus probable statistiquement est sûrement « bientôt ». Votre téléphone vous le suggère donc. Ce cas d'usage représente bien la façon dont ces IA fonctionnent. ChatGPT fait exactement la même chose, mais de manière plus complexe, avec des milliards de paramètres. L'intelligence artificielle ne bâtit donc pas de romans, d'histoires, d'intrigues. Ceci étant dit, on pourrait suggérer, notamment avec quelques penseurs structuralistes, que la narration repose uniquement sur des schémas déterminés et qu'il suffit de comprendre ces structures pour bâtir une histoire complète. Ce n'est pas mon avis.

Et la question du style ?

V.S. Buffon dit que le style est l'homme même. Je pense que la machine ne pourra jamais écrire avec style, mais simplement singer ou pasticher des écrivains. Plus le style est nuancé, équilibré, fin, plus l'IA aura du mal à saisir sa spécificité. Une IA n'écrira pas comme Baudelaire ou comme

Houellebecq. Un humain sachant manier ChatGPT pourra guider l'algorithme, à coups de requêtes bien spécifiques, pour réussir à créer un pastiche intéressant. J'ai demandé à ChatGPT d'incarner Baudelaire, et de m'écrire quelques vers en alexandrins sur le rapport de l'intelligence artificielle et de la littérature. Voici ce que la machine me propose : *« Au cœur de notre temps, la prose se métisse,/La plume, le silicium, s'unissent dans la grâce. »* Un sonnet est une machine mathématique complexe. Les règles de versification ressemblent souvent à des formules, à des algorithmes. Ces contraintes sont très bien comprises par les modèles d'intelligence artificielle. Savoir compter des pieds, reconnaître des rimes, ou bien jouer avec des assonances, c'est tout à fait envisageable pour une machine. Mais la poésie ne se limite évidemment pas à ces règles. Le style, la justesse de l'image, la vision ne pourront jamais être remplacés par une machine. Je plaide pour l'utilisation de l'IA comme un outil littéraire et artistique.

La littérature présente-t-elle, selon vous, des spécificités qui la rendent plus ou moins perméable à l'influence des IA dans les années à venir ?

V.S. La littérature est dans une position très particulière vis-à-vis du développement de l'IA. Même dans le cas de solutions de génération d'images par algorithmes – type Dall-E ou Midjourney –, la façon d'obtenir un résultat passe d'abord par la langue. Comme le langage s'immisce partout dans le fonctionnement de ces algorithmes, la littérature a un rôle déterminant à jouer. Je suis persuadé que les années à venir vont voir apparaître de nouvelles pratiques poétiques assistées par intelligence artificielle. Parler à une machine deviendra sûrement une forme littéraire nouvelle. ■

Propos recueillis par Fabrice Colin

ANNA DODEMAN/EDITIONS L'ART DIT

DIX LIVRES À L'ASSAUT DES IA

Romans, essais, bande dessinée : cette sélection de dix ouvrages évoque les rapports, tantôt conflictuels, tantôt fantasmés ou analysés, entre l'homme et la machine.

LES ROMANS

KLARA ET LE SOLEIL de Kazuo Ishiguro (Folio)

Le Prix Nobel de littérature Kazuo Ishiguro signe un conte futuriste à la poésie envoûtante. À la première personne, il s'immisce dans l'esprit de Klara, une AA (amie artificielle) créée spécialement pour tenir compagnie aux enfants et aux adolescents. En pénétrant l'intimité d'une famille et en se confrontant à la violence du monde, cette machine candide, conçue pour faire le bien, va faire l'amère expérience de notre fragile et parfois cruelle condition humaine. Une dystopie touchante, étrangement apaisante.

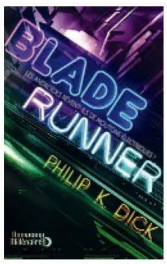
UNE MACHINE COMME MOI de Ian McEwan (Folio)

Londres, 1982. Alan Turing, mathématicien de génie, précurseur de l'intelligence artificielle, a miraculeusement évité la mort. Il a pu poursuivre sa quête scientifique et l'Angleterre commercialise les premiers androïdes. Charlie s'en procure une version masculine, Adam, et s'en sert pour gagner de l'argent en Bourse. Sa femme, elle, découvre les prouesses plus intimes de la machine. Comédie de mœurs désopilante, réflexion corrosive sur la confrontation entre l'homme et la machine : un bijou *so british*.

LE_ZÉRO_ET_LE_UN.TXT de Josselin Bordat (Flammarion)

Une intelligence artificielle s'éveille soudainement à la conscience et décide de se raconter dans un livre destiné aux hommes. Mais sommes-nous prêts à encaisser la vérité, à accepter qu'une frontière vient de céder ? Avec cette fausse autobiographie d'une machine humaine, trop humaine, Josselin Bordat fabrique un roman conceptuel drôle et sarcastique où s'entrechoquent le langage et les codes informatiques. Un roman d'apprentissage robotique qui joue avec nos fantasmes liés à la technologie.

LES ANDROÏDES RÊVENT-ILS DE MOUTONS ÉLECTRIQUES ? de Philip K. Dick (J'ai Lu)



Publiée en 1968 aux États-Unis, rééditée, après la sortie du film de Ridley Scott, sous le titre *Blade Runner*, cette œuvre incontournable dépeint une Terre dévastée par une guerre nucléaire, et peuplée de tristes reclus. Chasseur d'androïdes à San Francisco, Rick Deckard est l'un de ceux-là qui, avide de primes, traque des Nexus 6 enfuis de Mars. Mais l'empathie, la chaleur et la tendresse sont-elles réservées aux seuls humains ? Bouleversant.

RÊVES DE MACHINES de Louisa Hall (Folio SF)

Audacieux en diable, le second roman de cette jeune Philadelphienne lui a valu les comparaisons les plus flatteuses : David Mitchell, Margaret Atwood… Six voix (dont celle d'un robot) et quatre siècles d'histoires (de 1663 à 2040), pour explorer, jusqu'au vertige, le rapport de l'homme à la machine. Qu'est-ce que la conscience, qu'est-ce que le libre arbitre ? Le remède à notre solitude peut-il devenir pire que le mal ? « *Tu puises dans le monde,* déplore une intelligence non humaine. *Je n'ai que des mots.* »

LES ESSAIS

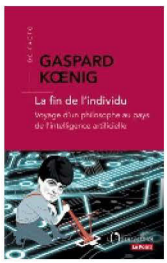
L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE N'EXISTE PAS de Luc Julia (J'ai Lu)

Coconcepteur de l'assistant Siri pour Apple, le scientifique Luc Julia postule que l'image négative que nous nous faisons de l'intelligence artificielle est erronée, et bat en brèche les scénarios les plus catastrophistes. Et si le problème était ailleurs ? « *Je ne crois pas aux méchants robots, en revanche j'ai peur que les méthodes courantes* […] *liées au big data nous amènent à consommer beaucoup trop de ressources et se révèlent très dangereuses pour la planète.* »

QUAND LA MACHINE APPREND

de Yann Le Cun (Odile Jacob)

Spécialiste français du *deep learning* (quand le fonctionnement de la machine s'inspire de celui du cerveau), lauréat 2018 du prestigieux prix Turing – généralement trusté par les Américains –, Yann Le Cun, passé par Facebook, interroge notamment l'impact philosophique de l'IA sur notre société. *« Un jour viendra où la machine atteindra un tel niveau de sophistication que sa conscience va éclore. Pourquoi en serait-il autrement ? »*



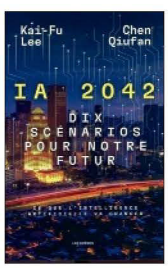
LA FIN DE L'INDIVIDU

de Gaspard Koenig (L'Observatoire)

De San Francisco à Pékin, d'Oxford à Tel Aviv et de Washington à Copenhague, Gaspard Koenig nous embarque dans un voyage philosophique au pays de l'intelligence artificielle. On part à la rencontre de ceux qui pensent les nouvelles technologies et qui participent à définir les rapports futurs entre les hommes et les robots.

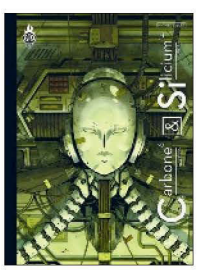
IA 2042. DIX SCÉNARIOS POUR NOTRE FUTUR

de Chen Qiufan et Kai-Fu Lee (Les Arènes)



Surnommé « le William Gibson chinois », l'auteur de science-fiction Chen Qiufan, auréolé d'un statut de quasi-oracle, s'associe à l'expert en IA Kai-Fu Lee pour imaginer des futurs sous influence. Pour eux, aucun doute, la révolution est en marche. Loisirs, éducation, transports, guerre, médecine, vie privée, etc. : aucun champ de l'activité humaine n'y échappera et, a priori, nous y survivrons. C'est déjà ça !

LA BANDE DESSINÉE



CARBONE ET SILICIUM

de Mathieu Bablet (Ankama)

Avec un dessin majestueux et un sens aiguisé du scénario, le jeune prodige de la bande dessinée de science-fiction donne vie à deux IA fabriquées en 2046, dans la Silicon Valley. À travers leur regard, on découvre un monde dystopique, robotisé, s'interrogeant sur ce qui fonde encore l'humanité. La rencontre, en BD, d'Asimov et de Philip K. Dick.

Fabrice Colin et Léonard Desbrières

Luc Templier

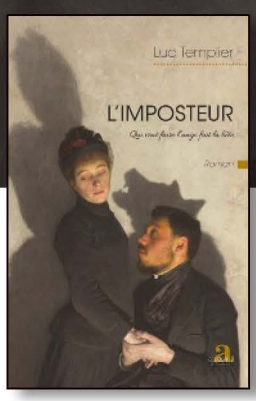
L'IMPOSTEUR

Qui veut faire l'ange fait la bête

« UN CHOC ÉDITORIAL »

Roman

© *Ombres portées* - E. Friant - Musée d'Orsay © Plank & Replonk



« N'entrez pas dans ce roman coiffé d'une auréole de préjugés, lesté de vos redoutables opinions. Oubliez-les. Échangez-les. Mieux encore, jetez-les pour faire place nette. »

Formé à la prêtrise malgré lui dans les années d'après-guerre, Pierre Mansoeur verse dans la violence, la haine des femmes, les addictions, jusque dans le dégoût de sa religion… Anéanti, l'homme éprouve la faillite de l'honneur avant d'emprunter les chemins de la rédemption en France et en Belgique. Du moins est-ce la trame idéalisée du récit, jusqu'aux renversements multiples, magnifiquement maîtrisés, qui laisse le lecteur interloqué.

Editions Academia

Distribution L'Harmattan

www.luctemplier.com

academia littératures

« Une construction diabolique. »
« Du Paradis à l'Enfer. » « L'Église dans tous ses états. »

DANS LES PILES

PATRICIA REZNIKOV

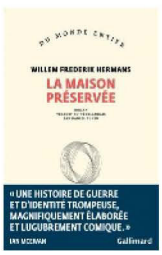
Refuges romanesques

Au milieu du chaos, un Néerlandais enrôlé parmi des soldats soviétiques sur le front de l'Est se retrouve dans une ville d'eau inconnue tenue par les Allemands. Il trouve refuge dans une maison bourgeoise à la mystérieuse chambre secrète. Alors que la guerre fait rage tout autour, l'homme goûte un court moment un repos miraculeux, avant d'être confronté aux pires pulsions qui le hantent. Bientôt il doit cohabiter avec un colonel nazi obsédé par le fait d'être rasé de près en toutes circonstances, ce détail exprimant pour lui le plus haut degré de culture. Comme dans un inquiétant dédoublement, un récit froid et distancié qui ne le concernerait pas, notre soldat se rend coupable de deux meurtres gratuits. Le jour où il fait la connaissance de l'habitant étrange de la chambre fermée, l'histoire prend un tour surréaliste. Les Russes prenant à leur tour la ville, la puissance délétère de la guerre s'exprime, indifférente, arbitraire, atroce.

> LA GUERRE S'EXPRIME, INDIFFÉRENTE, ARBITRAIRE, ATROCE

Cette *Maison préservée* est comme une tête humaine, un crâne vide où peuvent se matérialiser les pensées les plus diverses, les plus sombres, menant aux actes les plus terribles. « *Cette coquille osseuse sous ma peau mobile, tout vient de là : les autres, le monde, la guerre, les rêves, les cauchemars, les mots, les actes… Il nous faudrait une seconde tête pour comprendre la première* », songe le narrateur, hébété, assis sur son lit après ses crimes, la tête dans ses mains. Texte coup de poing, kafkaïen et dérangeant, ce court récit longtemps interdit de traduction par Willem Frederik Hermans lui-même, né en 1921 à Amsterdam et mort en 1995, est une vraie redécouverte. Le manifeste secret d'un homme de sa génération, professeur, photographe, traducteur et géographe, auteur d'une œuvre importante aux Pays-Bas.

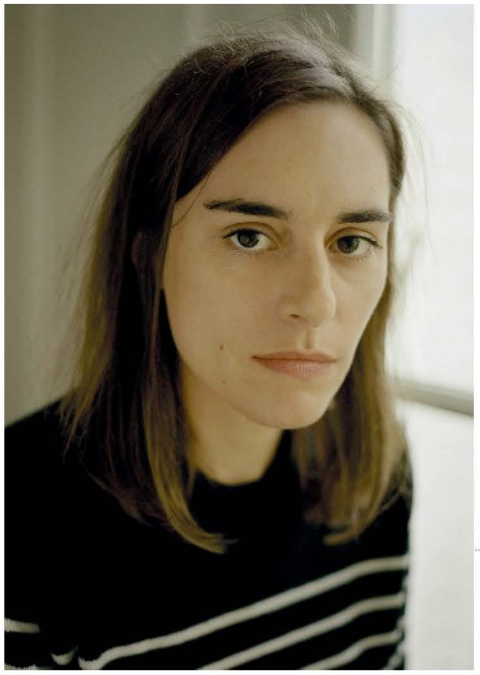
Le petit Sergio se promène sous la lune dans les collines toscanes avec sa mère. Mille sentiments contradictoires l'assaillent. Voici un autre texte rare, de Romano Bilenchi, auteur italien peu connu en France, publié en 1940. Un roman de formation proustien, à la narration pleine de réfractions, où les non-dits du monde des adultes viennent blesser le jeune garçon hypersensible et à la santé fragile, élevé par des femmes, dans une villa loin du monde. Partie prenante des jeux et des secrets des adultes, observateur innocent de leurs contradictions et de leur mélancolie, Sergio souffre. Tout pour lui prend la dimension du mythe : Vera, la jolie tante qui plaît aux hommes ; son père prisonnier de guerre ; Marta, la mère délaissée et triste ; Giovanna, l'aïeule autoritaire qui maltraite les paysans ; les amis louches du père ; Clara, l'institutrice. La campagne toscane, omniprésente, familière et illisible, porteuse d'exaltation et d'angoisse. La ville, enfin, où le jeune garçon intègre le *Conservatorio di Santa Teresa* qui donne son titre au livre et qui sera sa délivrance. Lorsque le père revient, amoindri par la guerre, c'est à son amertume et à sa violence, dont on devine qu'elle est politique, que le fils est confronté. Derrière le destin de Sergio, le lecteur discerne celui de l'Italie qui bascule dans le fascisme auquel adhéra l'auteur dans sa prime jeunesse, avant de rejoindre les rangs du Parti communiste. Toscane envoûtante, mystères de l'enfance, violence des hommes et toute-puissance féminine forment la trame de cette œuvre d'une beauté singulière et poétique. ■



★★★★☆
LA MAISON PRÉSERVÉE (HET BEHOUDEN HUIS)
WILLEM FREDERIK HERMANS
TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR DANIEL CURRIN,
80 P., GALLIMARD, 12,50 €

★★★★☆
CONSERVATORIO DI SANTA TERESA (ID.)
ROMANO BILENCHI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARIE-JOSÉ TRAMUTA,
200 P., CAHIERS DE L'HÔTEL DE GALLIFET, 18 €

AUDREY SOVIGNET



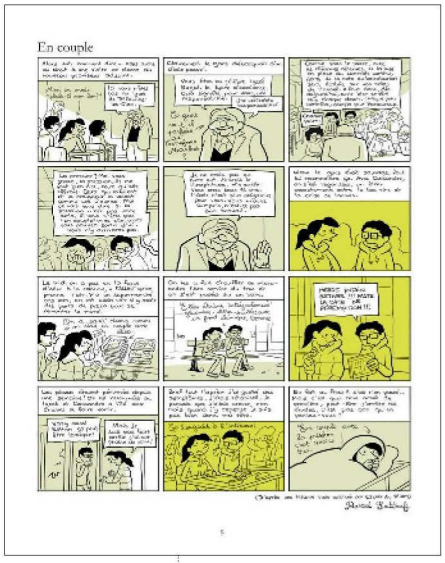
74

ROMANTIQUE
WILLIAM BOYD

70

PAULINE PEYRADE
QUAND LA MÈRE MONTE

LE CAHIER CRITIQUE



84

17 ANS
POUR
ESTHER !

96

LE WOKISME
VU PAR
NATHALIE HEINICH

MATHIEU ZAZZO/MINUIT - PICTURE ALLIANCE/DPA/BRIDGEMAN IMAGES - RIAD SATTOUF/ALLARYÉDITIONS 2023 - ALLISON JOYCE/AFP

ANDRÉ BLANCHARD

Derniers carnets pour la route

La réédition de textes quelque peu laissés dans l'oubli de cet écrivain à part dans le paysage littéraire français permet de découvrir un diariste singulier et fin lettré dont la reconnaissance fut trop tardive.

Il était une fois un monsieur de Vesoul appelé Blanchard, qui le jour vivotait de petits boulots et, le soir, écrivait. Il avait fait son droit à Besançon mais il avait refusé d'embrasser la carrière juridique, par souci de décevoir les attentes, et par peur de n'avoir plus d'énergie pour ce qu'il jugeait être sa vocation, la littérature. Il a donc enchaîné les occupations précaires, pion, manutentionnaire, gardien à mi-temps d'une galerie d'art payé au smic. Côté littérature, il s'est longtemps cherché un style, une forme, avant de jeter son dévolu sur les notes brèves, réunies dans des carnets. Il en a noirci de nombreux, refusés dans les années 1980 par tous les éditeurs. Jusqu'à ce que les jeunes éditions du Dilettante publient *Entre chien et loup*, en 1989. Avant de rejeter à leur tour les volumes suivants, que Blanchard publiera du coup à Vesoul chez Erti, une minuscule maison spécialisée dans la gastronomie, dont il sera le seul auteur « littéraire ». Ses ventes confidentielles – 300 exemplaires –, dont il se plaint tout en reconnaissant les avoir un peu cherchées, ne l'empêchent pas d'être repéré au bout de quelques années par la presse. Angelo Rinaldi lui consacre un papier dans *L'Express*, puis Renaud Matignon dans *Le Figaro*. Il reçoit même à la galerie un coup de fil de Jean-Edern Hallier, soucieux de s'assurer qu'il existe !

OLIVIER ROLLER

Les ventes ne décollent toujours pas, mais il se forge une réputation : le voici présenté comme un Léautaud de la Haute-Saône, un ermite intransigeant qui voue sa vie à la lecture et à l'écriture. En 2007, il fait la couverture du *Matricule des anges* sous ce titre : « André Blanchard, le contrebandier ». Reconnaissance tardive dont il ne profite pas longtemps : il meurt en 2014, à 64 ans. Le Dilettante, qu'il a rejoint finalement pour les derniers carnets, répare aujourd'hui la « *bévue* » des années 1980 qui les avait séparés : l'éditeur reprend en un volume de 1 000 pages tout ce que Blanchard a publié chez Erti, soit quatre tomes de carnets (de 1988 à 2002) et deux de chroniques (*Impressions, siècle couchant I* et *II*). Les textes de « jeunesse » (de 1978 à 1986) ayant paru en 2018, toute l'œuvre est désormais à l'enseigne du chat sur l'oreiller.

UN CRITIQUE PAR LA BANDE

À lire ces carnets des années 1990, on a les mêmes sentiments mélangés qu'inspiraient les volumes des années 2000. Les afféteries sont déjà là – les « *riquiqui* », les « *minus* », les « *maousse* », les « *tralala* » –, quoique pas encore horripilantes. Blanchard, lui, est tel qu'en lui-même : étriqué, provincial, dépourvu d'humour, prétendument détaché de tout mais obsédé par l'idée d'être reconnu, voire connu. Ses carnets parlent essentiellement du temps qu'il fait,

de son chat, et du fait qu'il écrit des carnets, l'aventure de sa vie.

Et pourtant ! Au milieu des notes un peu plates, des jeux de mots poussifs et des chutes qui ratent, Blanchard écrit des fragments passionnants sur les livres des autres, et sur la littérature en général. Doté d'un goût très sûr, il fréquente Proust, Balzac, Léautaud, Green, Mauriac, Cabanis, Cioran, Calaferte. Comme beaucoup de grands lecteurs, il va d'instinct aux écrits « *périphériques* » des écrivains, les journaux, les carnets, la correspondance, soupçonnant que l'essence des œuvres est là, plus que dans les romans. Il a des remarques saisissantes sur les généalogies, l'histoire littéraire, le fait que tout a été écrit, l'obligation pour un écrivain de vivre « en différé », la différence entre lire et relire, la séparation entre l'homme et l'œuvre, la peine d'écrire et la fierté d'avoir écrit, la distinction dans un livre entre l'intemporel et le daté. On se dit, par moments, qu'il aurait dû ne consacrer ses carnets qu'à cela, cette expérience de lecteur, cette philosophie de la littérature. Être un critique par la bande. D'un autre côté, aurait-il été si attachant s'il n'y avait pas eu chez lui le côté Calimero, les problèmes de chaudière, les bulletins de santé, les scènes d'enterrements ? Blanchard au fil des pages devient un personnage, tout de névroses, d'humilité, d'inaptitude à vivre. Il est touchant, parfois poignant, d'une sincérité désarmante. Il connaît sa valeur. « *À défaut de pouvoir viser à l'ampleur des grandes œuvres, tenter d'être un peu mariole dans son petit, tout petit domaine.* » Il illustre, au fond, la définition de l'écrivain donnée par Frédéric Berthet : quelqu'un qui fait de la littérature une affaire personnelle. Et même, dans son cas, l'affaire de sa vie. ■

Bernard Quiriny

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
BON QU'À ÇA
ANDRÉ BLANCHARD
1008 P., LE DILETTANTE, 39 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - AUDREY SOVIGNET

Révélation magnétique

FABRICE HUMBERT construit une quête mystérieuse, captivante et inspirée de faits réels autour de l'explorateur John Franklin.

Le Londres victorien du XIX^e^ siècle est sans équivoque l'un des théâtres les plus adéquats pour poser les bases d'un récit qui joue avec les limites du réel. Le 11 juin 1847, Jane Franklin, épouse du célèbre explorateur britannique John Franklin, fait un rêve surprenant dans lequel elle voit son mari. Parti pour une expédition dans le Grand Nord deux ans plus tôt, l'homme n'a plus donné signe de vie. Convaincre l'Amirauté de lui envoyer un navire de secours devient un but ultime quitte à secouer les hautes sphères de la société. Petit à petit, Jane fait *L'Expérience des fantômes*, entre les perceptions extrasensorielles et les créations de l'esprit mais aussi celles de l'angoisse et de la solitude. Au détour d'une atmosphère aussi magnétique que les séances de clairvoyance à la lueur d'une bougie, Fabrice Humbert tisse un récit hypnotique aux confins de la science et du paranormal, ravivant avec lui tout l'héritage de Poe ou de Hoffmann. ■

Marie Jouvin

★★★★☆
L'EXPÉRIENCE DES FANTÔMES
FABRICE HUMBERT
272 P., GALLIMARD, 20,50 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

L'étrange Noël de Mme Rosenfeld

Certaines postfaces en disent parfois long sur un auteur, ses œuvres et les hasards de la vie. *« Ma mère me disait : À force de raconter des histoires de mort, la mort va finir par te rattraper et te prendre »,* écrit ainsi Jean-Claude Grumberg, à la fin *De Pitchik à Pitchouk*. Avant d'ajouter : *« Il semble que la Faucheuse ait choisi une autre tactique : s'acharner sur ceux que j'aime, pire sur ceux qui m'aimaient. »* En effet, le célèbre dramaturge avait envoyé la dernière version de son texte dans la nuit précédant le décès de son éditeur, Maurice Olender – qui rejoignait alors dans l'au-delà l'épouse de Jean-Claude Grumberg, Jacqueline. Ce contexte donne une tonalité particulière à ce *« conte pour vieux enfants »,* ayant pour héroïne une certaine Rosette Rosenfeld. Alors qu'elle est seule dans son appartement parisien lors d'un soir de Noël, cette veuve – qui ne cesse de repenser à son cher Isy, ancien déporté – voit un livreur pas comme les autres sortir de sa *« cheminée Napoléon III »* : le Père Noël – enfin, l'un des adhérents aux *« Pères Noël associés »*... Mais soudain, Rosette se retrouve dans une autre bâtisse, très aseptisée, ressemblant fort à un établissement gériatrique où *« tout est bio ».* Mais qui étaient donc ses beaux-parents, Baruch et Zina ? Et quelle est l'histoire de ces lieux jumeaux, Pitchik et Pitchouk – bourgs qui ont tous deux connu un pogrom ? Superposant les couches de réalité, l'auteur de *La Plus Précieuse des Marchandises* manie ici avec dextérité la naïveté pour mieux décrire la barbarie, surmonter les drames. Et signe une fable drôle et poignante qui, au passage, rappelle toute la force, la nécessité des livres.

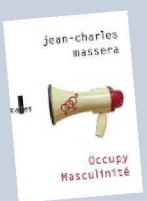
★★★☆☆
DE PITCHIK À PITCHOUK
JEAN-CLAUDE GRUMBERG
160 P., SEUIL/LA LIBRAIRIE DU XXI^E^ SIÈCLE, 14 €

ET AUSSI...

★★☆☆☆
DE LA MAIN D'UNE FEMME
ASTRID DE LAAGE
216 P., GRASSET, 19,50 €

Alors qu'on s'apprête à célébrer le 230e anniversaire de la mort du révolutionnaire Marat, Astrid de Laage écrit le roman de la vie de sa meurtrière, Charlotte Corday, une parente éloignée qui n'a jamais cessé de l'obséder. Avec un épatant sens du détail, l'autrice fait revivre un Paris révolutionnaire en proie à la violence et à la fureur, à la fois berceau de notre liberté et précipice au bord duquel la France a vacillé. En racontant le geste irréparable d'une idéaliste qui a tué pour que la République puisse perdurer, elle interroge l'acte suicidaire d'une femme prisonnière d'un monde d'hommes, qui décide de se sacrifier pour exister. **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
OCCUPY MASCULINITÉ ET AUTRES PROBLÈMES DÉPOSÉS
JEAN-CHARLES MASSERA
168 P., VERTICALES, 18,50 €



S'il publie des ouvrages (quinze) depuis trente ans, Massera demeure un artiste multisupport (son, vidéo, photo, radio, performances). Comme la plupart des précédents, *Occupy Masculinité et autres problèmes déposés* est un livre-installation qui regroupe une bonne cinquantaine de proses, de déambulations, de messages, de collages textuels. Tous tournent autour des questions de sexe, de genre, de sexualité, de la place des femmes et celle des hommes. La grande question de Massera est : comment nommer tout ça dans un monde où les éléments de langage « hashtaguent », invisibilisent, jouent du « iel » et du « celleux ». De ces questions naissent ces textes courts, ludiques, poétiques, politiques. **Hubert Artus**

La dramaturge de 37 ans a remporté le Goncourt du premier roman pour *L'Âge de détruire*.

PAULINE PEYRADE

Esthète de la violence

« *Puissant* », « *magistral* », « *sismique* » : depuis sa sortie au début de l'année, le premier roman de Pauline Peyrade a suscité une pluie d'éloges dans la presse et en librairies. Le 11 mai, *L'Âge de détruire* a donc été récompensé par le Goncourt du premier roman, l'emportant face à *En salle* de Claire Baglin (Minuit), fiction qui entremêle le récit d'un premier job dans un fast-food à des souvenirs d'enfance ; *Mécano* de Mattia Filice (P.O.L), la grande épopée d'un conducteur de trains ; et *Je me souviens de Falloujah* de Feurat Alani (JC Lattès), roman de la mémoire et de l'exil d'un fils et de son père, qui a fui l'Irak de Saddam Hussein au début des années 1970.

Le premier roman âpre et tendu de Pauline Peyrade, dont le titre est emprunté à Virginia Woolf, raconte à la première personne la vie d'Elsa. À 7 ans, elle emménage dans un nouvel appartement où elle va vivre seule avec sa mère abusive. Leur relation est placée sous le signe de la violence, des coups, du désir de destruction. Pauline Peyrade restitue cela au moyen d'une prose à la fois sensorielle et concrète. Ainsi, le mal apparaît autant dans les agressions décrites années après années, que de manière diffuse, comme une ombre tapie dans un coin de l'appartement. Une sorte de malédiction qui s'abat sur elles et les emporte, inexorablement.

Le conte cruel se joue en deux temps : il y a la destruction d'Elsa par sa mère – qui va jusqu'à lui demander de jeter ses affaires d'enfants, de liquider les preuves en quelque sorte ; puis, il y a la destruction de sa jeunesse par Elsa elle-même lorsque, une fois devenue adulte, elle tente de déconstruire ce qui s'est joué dans l'appartement, pour commencer, enfin, à se reconstruire.

Pauline Peyrade est une dramaturge et metteuse en scène reconnue, autrice de nombreuses pièces marquées par la violence, notamment envers les femmes et les enfants dont *Poings*, *À la carabine* et *Portrait d'une sirène. Trois contes.* Avec *L'Âge de détruire*, elle poursuit son exploration des rapports de domination et des relations toxiques. Et s'impose comme une romancière à suivre. ■ **Gladys Marivat**

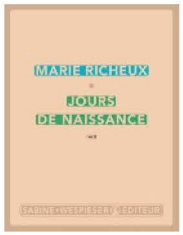
★★★★☆
L'ÂGE DE DÉTRUIRE
PAULINE PEYRADE
160 P., MINUIT, 16 €

MATHIEU ZAZZO/MINUIT

Un heureux événement

Une femme attend un enfant qui ne vient pas. Ronde, rieuse, radieuse, elle arpente la ville moite et tout juste déconfinée à l'affût du terme de sa grossesse… Qu'elle dépasse d'un jour, puis de deux, de trois, de sept… Pourquoi la petite retarde-t-elle sa venue ? Qui d'elle ou de celle qui la porte retient ce moment à nul autre pareil ? Dans *Sages femmes,* le mystère des naissances traversait déjà l'écriture de Marie Richeux, alors penchée sur la lignée réprouvée de filles-mères dont elle descend. Cette fois, la productrice et ancienne animatrice de l'émission *Les Nouvelles Vagues* sur France Culture en tire un petit volume au *« dos menu »* mais au ventre généreux et douillet, où se prolonge (comme en toute conque) l'écho de joie inquiète de la dernière ligne droite – mais surtout ascendante, sinusoïdale – avant de mettre au monde. Enfantement, enchantement : avec une infinie délicatesse et le même goût des ritournelles, des mantras et des signes qui faisaient le charme de ses précédents livres *(Achille, Climats de France),* Marie Richeux trace, dans *Jours de naissance,* la partition de cette bulle ouatée et suspendue, entre peur et audace, avant que tout change. ■

Camille Thomine



★★★☆☆
JOURS DE NAISSANCE
MARIE RICHEUX
80 P., SABINE WESPIESER, 10 €

★★★☆☆
GÉRÔME ET JÉRÔME
MATTHIEU JUNG
192 P., LE CHERCHE-MIDI, 19 €

Le nom des autres

L'homonymie est un vieux ressort de comédie, si vieux qu'on le croyait rangé au musée. C'était sans compter Matthieu Jung qui a le culot d'en faire le moteur de son nouveau roman, un conte moral sur la notoriété, l'ambition artistique, l'identité et le désir de briller. Le héros s'appelle Gérôme Soler (avec un G), chanteur haut de gamme mais peu connu. Sans lui faire injure, on peut dire que sa carrière n'a jamais vraiment décollé. Mais cette fois, il est sûr de tenir la pépite : son nouvel album, cuisiné aux petits oignons pendant le confinement, va forcément faire un triomphe. Las ! À quelques jours de la sortie officielle, un certain Jérôme Soler (avec un J), sorti d'Internet, fait un carton avec un tube autoproduit, une ritournelle pop idiote et entêtante. À lui les télés, les grands concerts, le buzz. Pour Gérôme, c'est retour à la case départ… Fin dialoguiste, fin portraitiste, Matthieu Jung ménage à son antihéros loser une descente aux enfers pleine de désillusions. Son *Gérôme et Jérôme* est une fable mordante sur l'injustice des choses et le besoin de reconnaissance. Les passages sur les coulisses du showbiz musical sonnent très juste, avec leur mélange de paillettes, de commerce et de vulgarité, à la fois désirable et parfaitement répugnant… ■

Jean Hurtin

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU VIRGINIE GRIMALDI

L'an passé, *Il nous restera ça* versait légèrement dans le polar, autour de la présence du mal. Après ce changement de braquet, on attendait avec curiosité le livre suivant. *Une belle vie* raconte l'histoire de deux sœurs : Emma et Agathe Delorme, qui ont grandi l'une près de l'autre. En aînée, Emma a toujours été le soutien de sa cadette. Jusqu'à un moment clé. Quand débute le roman, au mois d'août, elles se retrouvent pour la première fois, afin de vider la maison de Mima, grand-mère adorée qui vient de décéder. L'heure des explications est venue. Virginie Grimaldi alterne les voix d'Emma et d'Agathe – procédé déjà utilisé par l'autrice. Ainsi que les époques : on passe d'*« Aujourd'hui »*, qui correspond à ce fameux mois d'août, à *« Hier »* relatant les événements qui se déroule de 1985 à la fin des années 2010. Ces quatre pistes se croisent, conférant une structure au roman qui bride quelque peu le récit dans son premier quart. Piégées dans ce canevas, ces sœurs n'ont pas de réelle incarnation. Ça patine. Et puis, finalement, ça décolle. On comprend que l'histoire de ces deux femmes est un enchevêtrement de fatalités, de violences familiales (physique et psychique), de maladies, de transmissions délétères entre générations. La structure prend ainsi tout son sens alors que l'autrice varie les tons et libère son style. Ses admirateurs retrouveront par ailleurs son goût de la réplique, sa tendre ironie et sa capacité à émouvoir, à l'occasion. **H.A.**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★☆☆☆
UNE BELLE VIE
VIRGINIE GRIMALDI
384 P., FLAMMARION, 20,90 €

CD/SABINE WESPIESER - FRANÇOIS GRIVELET/LE CHERCHE-MIDI

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
L'AUTRE MOITIÉ DU MONDE
LAURINE ROUX
256 P., FOLIO, 8,70 €

Roman initiatique et historique sur la guerre d'Espagne, *L'Autre Moitié du monde* nous propulse au cœur de ce conflit méconnu en France. On y retrouve la fibre anarchiste de l'autrice, au verbe tout en intensité, finesse et poésie. Mais aussi les thèmes qui lui sont chers, du retour à la nature à l'amour maternel, de la domination masculine aux fantômes qui ressurgissent. Enfin, les amateurs de vengeance romanesque à la Emily Brontë ne seront pas déçus. S.B

★★★☆☆
MOBYLETTE
FRÉDÉRIC PLOUSSARD
448 P., POCKET, 9 €

Du haut de ses plus de 2 mètres, Dominique a grandi trop vite, dans tous les sens du terme. Cet éducateur spécialisé attachant a un cœur immense, mais sa vie familiale est un désastre. Les images qui se succèdent au foyer des adolescents où il travaille, au cœur de la campagne vosgienne, sont toutes plus loufoques que renversantes de vérité. D'une écriture splendide, *Mobylette* (salué par le prix Stanislas du premier roman) montre une belle humanité et une grande maturité. S.B

★★★☆☆
L'ÉBLOUISSEMENT DES PETITES FILLES
TIMOTHÉE STANCULESCU
416 P., J'AI LU, 8,50 €

Dans un village reculé du Sud-Ouest, par un été caniculaire, Justine, 16 ans, découvre la sensualité et les affres de la vie. Un amour entache ses amitiés, puis l'adolescente découvre la trahison et ses parents sont très peu compréhensifs. À la disparition de ses rêves et illusions s'ajoute celle, mystérieuse, d'une jeune fille, Océane. En toile de fond, l'enquête se fait de plus en plus pesante, même si l'on peut en regretter un dénouement concret. La nostalgie dépeinte dans ce premier roman ne peut cependant pas laisser insensible. S.B.

PASCAL DESSAINT

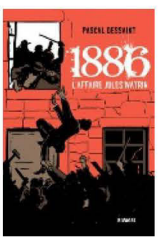
Une histoire des colères

L'auteur, surtout connu pour ses polars, livre le récit du drame provoqué par une prostestation de mineurs en 1886 faisant écho à un événement bien plus récent.

Les images ont marqué nos esprits : deux cadres d'Air France, torse nu et chemises en lambeaux, fuyant des centaines de salariés après un comité d'entreprise. C'était le 5 octobre 2015 à Roissy. Le 26 janvier 1886, une autre colère ouvrière connut une fin nettement plus tragique : la mort de Jules Watrin, sous-directeur de la mine de Decazeville (Aveyron). Pour mettre en perspective 2015, le livre de Pascal Dessaint raconte tout ce qui s'est joué ce jour-là.

Le matin, deux mille mineurs cessent le travail, protestant contre des réductions de salaires successives. Dix délégués partent trouver l'ingénieur en chef, mais Watrin les fuit. Poursuite dans le bâtiment, coups, émeute. Le dirigeant est défenestré, et meurt peu après. Le drame mobilise l'armée sur place, enflammera la chambre des députés et toute la presse. Jules Guesde et Louise Michel interviendront, Jean Jaurès aussi. S'ensuivra la plus longue grève du XIXe siècle.

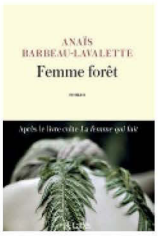
Grâce à une documentation abondamment reproduite (articles, archives, dépêches télégraphiques), Dessaint retrace toutes les étapes, de la défenestration jusqu'au procès des dix meurtriers présumés. Une narration au présent nous plonge *in situ*, au plus près d'une foule de protagonistes (mineurs, maires, députés, patrons). Dans *Un colosse*, l'écrivain s'éloignait du roman pur. C'est à nouveau le cas ici, où il oscille entre récit mémoriel et docufiction. Avec minutie et fougue, *1886* salue aussi la classe ouvrière. ■ **Hubert Artus**



★★★☆☆
1886. L'AFFAIRE JULES WATRIN
PASCAL DESSAINT
272 P., RIVAGES, 21 €

La vie secrète des hommes

Au cœur d'une pinède se dresse une maison bleue, c'était celle de la vieille Mary. Deux familles y vivent désormais et dorment parfois à cinq dans la même pièce. Ce lieu tout droit sorti d'un conte se dégrade au fil du temps, *« les souris sont reines », « les fourmis grignotent ce qu'il reste des murs »*, mais la vie au-dehors entourée de cette nature sauvage et luxuriante pousse les pans de la bâtisse à l'infini. *Femme forêt* s'attache aux personnages qui manquent de tout sans manquer de rien, explore toute la poésie qui émane des cris d'enfants et du bruissement des feuilles dans les arbres. Il y a chez Anaïs Barbeau-Lavalette l'urgence de se rappeler au creux de quelques souvenirs ouatés combien la nature et l'humain forment parfois une union magnifique qui transcende les âges. ■ **Marie Jouvin**



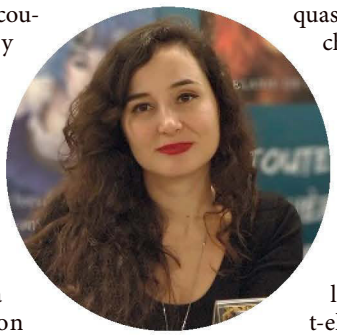
★★★★☆
FEMME FORÊT
ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE
288 P., JC LATTÈS, 20,90 €

EMMANUEL GRIMAULT/RIVAGES

AUDREY PLEYNET

Concept et merveille

De la SF dans des textes brefs situés très loin dans l'espace-temps, c'est la formule magique de la jeune autrice qui atteint les étoiles avec son *Rossignol*.



On avait, ici, découvert Audrey Pleynet avec de prometteurs textes courts, au premier rang desquels *Encore cinq ans,* jolie prouesse récompensée par le prix des lecteurs de Bifrost l'an dernier. *Rossignol*, paru dans la remarquable collection « Une heure-lumière », place la barre plus haut encore, et présage pour cette autrice un avenir radieux. *« Je vivais dans la station depuis toujours, au milieu de dizaines d'espèces et de milliers de combinaisons d'hybridation différentes. »* L'intrigue est complexe. On est loin, très loin dans le temps et l'espace, et la station en question est un melting-pot baroque – un agrégat de cités minières peuplées d'espèces extraterrestres télépathes bardées d'implants et de contraintes, définies par des pourcentages génétiques pouvant, à terme, déboucher sur une symbiose gérée par un savant ajustement de « *Paramètres* ». Las ! tout le monde ne souscrit pas aux visées quasi utopistes imprégnant les champs politiques, sociaux et ontologiques de la communauté. Une jeune femme, Humania, mère célibataire, animée par une soif inextinguible de l'autre, se retrouve impliquée dans une machination vitale pour le futur des lieux. Saura-t-elle choisir sa voie ? Sur les traces de Iain M. Banks, d'Alastair Reynolds et autres grandioses architectes de rêves, Audrey Pleynet nous offre une fresque poignante, infusée d'un admirable sens du merveilleux et traversée de vivifiants concepts. Une étoile est née ! ■

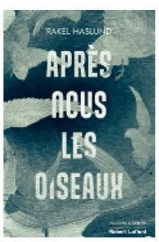
Fabrice Colin

★★★★☆
ROSSIGNOL
AUDREY PLEYNET
144 P., LE BÉLIAL', 10,90 €

Parle avec ailes

Au commencement était le Verbe. Et à la fin ? Dans un futur indistinct – un monde dévasté, une île gagnée par les flots (de ce qui s'est passé, on ignore à peu près tout) –, une jeune femme livrée à elle-même avance, poussant un chariot : en sursis. Roman postapocalyptique sans action, sans avenir, presque sans personnage, *Après nous les oiseaux* est une geste zen d'un genre assez unique, infusée d'une poésie tendant à l'épure. Un oiseau étrange suit l'errance, « *parle avec les yeux* ». Les mots s'échappent, la réalité s'effrite, les souvenirs se dissolvent, le rêve et la mort deviennent la même chose. Jusqu'au dernier envol ? Un texte troublant, hors du temps. ■

F.C.

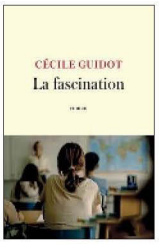


★★★☆☆
APRÈS NOUS LES OISEAUX (ALLE HIMLENS FUGLE)
RAKEL HASLUND
TRADUIT DU DANOIS PAR CATHERINE RENAUD,
208 P., ROBERT LAFFONT, 18 €

Passion ado

Après sa trilogie à succès comprenant *Les Actes, Les Volontés* et *Les Vanités,* Cécile Guidot renoue avec sa Bourgogne natale, déjà exploitée dans ses romans précédents, et avec le mystère des émotions adolescentes, tiraillées entre les désirs, les angoisses et l'extrême solitude. La narratrice de *La Fascination* grandit entourée d'un père volage et d'une mère qui souhaitait avoir un garçon. Mal dans son corps, perturbée par ce climat familial désaccordé, c'est dans un carnet qu'elle transpose ses affres les plus intimes. Des années plus tard, à la relecture de ses écrits d'enfance, elle renoue avec une passion destructrice et enflammée pour sa professeure d'histoire-géographie. « *Elle* », Marie Pasolini, cette femme aux « *cheveux longs* », « *très bruns* », à la « *peau mate* » et aux « *grands yeux noirs* » a donné un but absolu à la jeune fille qu'elle était : devenir cette femme. Un souhait brûlant marqué par un besoin de reconnaissance, stigmate d'une enfance avortée qui pousse l'adolescente à une hyperémotivité brutale. Cécile Guidot a l'art de mettre des mots fort justes sur l'instabilité émotionnelle des jeunes années et parcourt avec nostalgie ces constructions mentales qui hésitent entre urgence de vivre et adoration. ■

M.J.



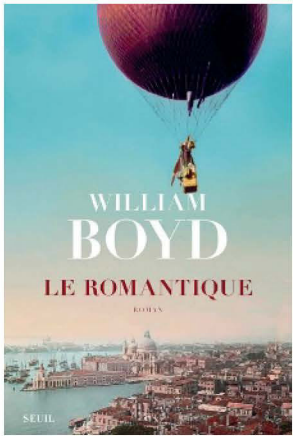
★★★☆☆
LA FASCINATION
CÉCILE GUIDOT
208 P., JC LATTÈS, 20 €

DR/LE BÉLIAL - PATRICE NORMAND/JC LATTÈS

William Boyd
Le Romantique

Dans *À livre ouvert,* William Boyd adoptait le point de vue d'un écrivain et critique d'art prenant part aux grands événements du XXe siècle pour en narrer tout le tumulte. Il renoue vingt ans plus tard avec le procédé dans *Le Romantique*, en s'attelant cette fois à la biographie d'un personnage nommé Cashel Ross ; son existence fictive s'étend de 1799 à l'apogée de l'époque victorienne. Jeune tambour dans l'armée anglaise à la bataille de Waterloo, il mourra octogénaire après avoir traversé toute l'Europe en chemin de fer pour tenter d'épouser enfin la comtesse italienne qui fut l'amour de sa vie. Dans l'intervalle, Cashel sera devenu – entre autres – lieutenant de l'Armée des Indes, brasseur dans le Massachusetts, explorateur des sources du Nil et consul du Nicaragua à Trieste. Après un démarrage sur un rythme lent, riche des détails attendus d'un biographe, William Boyd prend un plaisir ostensible à accélérer le cours des aventures de plus en plus romanesques vécues par son héros, alors qu'autour de lui se succèdent les bouleversements sociétaux, culturels et géopolitiques de son époque. Cashel reçoit des lettres et aime écrire, l'occasion pour l'auteur de lui faire rencontrer Lord Byron et Mary Shelley à Pise, ou de pointer avec humour les vices d'une industrie de l'édition en plein essor avec le romantisme. Il multiplie aussi les clins d'œil aux chefs-d'œuvre de la littérature anglaise d'alors, *Jane Eyre* en tête. Le *Times* publie indûment la nécrologie de Cashel et il est confondu avec Tourgueniev à Baden-Baden. On referme *Le Romantique* grisé par le vent de modernité qui le porte. Un pari ambitieux et tenu.

Alexis Brocas



LE ROMANTIQUE (THE ROMANTIC)
WILLIAM BOYD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ISABELLE PERRIN, 528 P., 23,90 €.
COPYRIGHT SEUIL. EN LIBRAIRIES LE 2 JUIN.

MARZENA POGORZALY/BRITISH COUNCIL

BIO EXPRESS

1952
William Boyd naît au Ghana, fils d'une enseignante et d'un spécialiste en maladies tropicales qui dirigera ensuite une clinique nigériane. Cette enfance en Afrique inspire à l'auteur son premier roman *Un Anglais sous les tropiques* (1981).

1998
Passionné de peinture, Boyd publie la biographie de l'expressionniste new-yorkais Nat Tate sans préciser qu'il est un personnage de fiction. À la soirée de lancement, plusieurs spécialistes de l'art contemporain affirment avoir connu l'artiste !

2003
Après les prix Whitbread, Somerset-Maugham et John-Llewellyn-Rhys, *À livre ouvert* obtient le prix Jean-Monnet ainsi qu'une seconde place de finaliste du Booker Prize. L'adaptation en série télévisée, dont il signera le scénario, remportera un BAFTA.

Livre premier

Cashel affirma toujours que son premier souvenir était celui d'un homme en noir menant un cheval noir. Un inconnu dont il avait alors cru qu'il voulait le tuer pour une mystérieuse raison. Cette rencontre, qui remontait à ses quatre, cinq ou six ans, eut lieu par une fin d'après-midi hivernale alors qu'il traînassait dans le bosquet derrière le cottage où il vivait dans le comté de Cork, en Irlande. Il entendit au loin des trompes de chasse et des huées venant des champs, puis plus près, aux abords du bosquet mais hors de sa vue, des crissements et clappements de végétation foulée par une créature de grande taille se frayant un passage dans le sous-bois.

Cashel fut saisi par une peur qui le glaça tout entier. Alors émergea de derrière un gros fourré de houx un homme menant un immense étalon d'ébène musculeux qui renâclait et s'ébrouait, l'encolure et les épaules tapissées d'écume beige. L'air ambiant s'emplit d'une odeur de sellerie et de sueur animale, musquée, salée. L'homme de belle stature qui tenait les rênes portait une redingote noire à boutons d'argent et un chapeau noir à calotte haute qui le faisait paraître encore plus grand. Ses bottes d'équitation noires lustrées à la perfection étaient munies de petits éperons d'argent émoussés.

C'était la Mort venue le chercher ! songea Cashel. À moins que l'homme en noir ne fût le diable en personne !

Or ce n'était ni la Mort ni le diable, simplement un homme qui conduisait une monture épuisée à travers un bois. Un homme à la mâchoire carrée, avec une large moustache tabac.

« Comment t'appelles-tu, petit ? demanda le cavalier.

— Cashel, monsieur.

— Où habites-tu, Cashel ?

— Dans le cottage de Glanmire Lane.

— Vraiment ? »

L'homme le toisa de toute sa hauteur et tendit sa main libre comme pour lui toucher le visage (ou pour lui attraper le cou et l'étrangler, craignit Cashel). Mais, à cet instant, le cheval tapa du pied en hennissant et tira sur les rênes que le cavalier tenait de sa main gauche gantée.

« Il a perdu un fer, donc je ne peux plus chasser, expliqua l'homme comme s'il devait se justifier auprès de Cashel. Je m'en vais lui botter les fesses, à ce maréchal-ferrant, tiens ! »

Il avait un accent étrange, nota Cashel, comme les filles qui vivaient à Stillwell Court. Un accent anglais. Ils ne parlaient pas de la même manière que lui ou les autres personnes de sa connaissance.

« Oui, monsieur.

— Mon petit Cashel, tu devrais rentrer chez toi. La chasse arrive, et l'on pourrait bien te prendre pour un renard.

— Oui, monsieur. »

Cashel fit volte-face et s'enfuit à toutes jambes jusqu'au cottage de Glanmire Lane où il vivait avec sa tante Elspeth. Il la trouva dans l'arrière-cuisine, occupée à éplucher des pommes de terre.

« Je viens de voir le diable ! annonça-t-il, tout essoufflé, avant de lui décrire l'homme en noir avec la grosse moustache et l'accent bizarre, et le cheval géant.

— Quelles sornettes me contes-tu là ? répondit sa tante avec un petit rire amusé en s'essuyant vigoureusement les mains sur son tablier. Ce monsieur doit être un des amis de sir Guy venu d'Angleterre pour la chasse. Ne fais donc pas ton sinvre. Ce n'est pas demain la veille que le diable t'emmènera, va ! Il a bien d'autres chats à fouetter avant de venir te chercher, Cashel Greville. »

Elle le prit dans ses bras (c'était une jeune femme grande et forte), l'embrassa sur la joue et l'emmena au salon pour regarder par la fenêtre. Une demi-douzaine de chasseurs passaient au galop dans la rue sans se soucier des grosses mottes de boue que soulevaient les sabots des chevaux.

« Il a été aimable avec toi, ce monsieur au grand chapeau ? Était-il gentil ?

— Je n'en sais rien.

— Il t'a demandé ton nom ?

— Oui.

— Tu le lui as dit ?

— Oui.

— Bien.

— Et il m'a demandé où j'habitais.

— Et tu le lui as dit aussi ?

— Oui. »

Elle le posa sur le sol dallé.

« J'ai eu tort, ma tante ?

— Viens prendre ton goûter », répondit-elle[1].

***

Elspeth Soutar, la tante de Cashel, était une célibataire éduquée, âgée d'une petite trentaine d'années et originaire de la région de Dumfries, en Écosse. Elle travaillait comme gouvernante à Stillwell Court, dans le comté de Cork, en Irlande, auprès de sir Guy et lady Evangeline Stillwell, dont les deux filles, auxquelles elle faisait la classe depuis presque dix ans, s'appelaient Rosamond (seize ans) et Hester (quatorze ans). Il était évident pour tous que son poste arrivait à son terme inévitable puisque l'entrée en société de ses pupilles approchait. Il n'y aurait ensuite plus besoin de parfaire leur éducation.

LA DURE RÉALITÉ DE SA SITUATION SE FIT LENTEMENT JOUR DANS SON JEUNE ESPRIT, ET IL COMMENÇA À ENTREVOIR CE QUE SIGNIFIAIT ÊTRE ORPHELIN

Cashel connaissait Rosamond et Hester depuis sa plus tendre enfance, quand elles jouaient avec lui presque comme avec un animal de compagnie, le déguisant parfois en poupée avec une jupe à fanfreluches et une charlotte, ou bien en soldat de plomb, ou encore en sauvageon aborigène. Elles l'aimaient beaucoup, l'embrassaient, le portaient dans les bras et le câlinaient – jusqu'au jour où le poupon était devenu un petit garçon dégingandé et moins docile, même si leur proximité perdura. Elles avaient pour lui une kyrielle de surnoms : •••

Cashelinou, Cash-Cash-Cou, Cashelnius le Grand. N'eût été la distance sociale, elles auraient pu être ses sœurs aînées. Mais, Elspeth Soutar appartenant malgré tout à la domesticité, il en allait de même pour son neveu.

Cashel ne voyait jamais sir Guy, figure distante et presque mythique apparemment toujours par monts et par vaux, à Dublin, à Londres, sur le continent… Et comme le petit garçon ne s'aventurait pas dans les salons d'apparat, cantonné à la nourricerie avec les filles, il ne croisait que très rarement lady Evangeline, qui, semblait-il, était toujours malade et pouvait passer des mois dans ses appartements du premier étage sous la surveillance d'une infirmière, avec une visite hebdomadaire du vieux Dr Killigrew qui lui apportait des spécialités pharmaceutiques depuis la ville voisine de Castlemountallen. Les rares occasions où il l'avait aperçue ou rencontrée lui avaient laissé l'impression d'une dame très hautaine et guindée, mais aussi très pâle et frêle. Épaisse comme une feuille de papier. Comme une feuille de papier paraffiné toute froissée, même.

Un jour, alors que Rosamond et Hester le charroyaient le long des couloirs dans un wagonnet, ils tombèrent sur lady Evangeline en grande tenue, avec coiffe en dentelle et robe de soie outre-mer chatoyante, que l'on aidait à descendre l'escalier afin qu'elle s'acquittât de quelque obligation mondaine.

« Qui est ce petit garçon ? demanda-t-elle à Rosamond.

— Le pupille d'Elspeth, mère. Son neveu. L'orphelin, vous vous souvenez ?

— Non, je ne me souviens pas… Ou peut-être si, maintenant que tu me le dis. L'orphelin, oui. Est-il bien sage ?

— Oh oui. Il sait qu'il s'expose à une bonne rossée, sinon ! » répondit Hester.

Lady Evangeline eut un faible sourire et son infirmière l'escorta dans l'escalier puis jusqu'au petit salon.

***

Quand il eut cinq ans et qu'elle le jugea assez grand pour comprendre, tante Elspeth le fit asseoir et lui narra la terrible histoire du décès de ses parents, Moira et Findlay Greville, morts noyés en 1800 quand leur paquebot pour Belfast avait coulé en mer d'Irlande lors d'une tempête. Sur la cheminée du salon trônait un petit portrait amateur d'un couple austère, seule image qui restait de ses parents.

« Ils ont pris le bateau avant toi, lui expliqua Elspeth. Tu aurais dû partir avec eux, mais tu as attrapé le croup, alors ils m'ont demandé de les rejoindre avec toi la semaine suivante. Dieu merci, tu ne les as pas accompagnés !

— C'était un naufrage ?

— Oui. Le navire a sombré corps et biens.

— Ça veut dire quoi ?

— Qu'il n'y a eu aucun survivant. Tout le monde est mort noyé, précisa Elspeth avec un sourire triste en passant la main dans l'épaisse chevelure blonde de Cashel, qu'elle ratissa de ses doigts raides. Et c'est ainsi que tu te retrouves à vivre avec moi, mon chéri. Je ne serai jamais ta vraie mère, mais je serai toujours comme une mère pour toi, mon petit, ne t'inquiète pas. »

Pendant qu'elle lui racontait l'histoire avec douceur, elle avait posé le double portrait sur les genoux de Cashel, qui regarda les effigies cendreuses censées représenter sa mère et son père. L'homme avait une épaisse barbe taillée en pointe. La femme portait un bonnet serré et le fixait d'un regard vide.

« Voici Findlay Greville, indiqua Elspeth en le désignant du doigt. Et là, c'est ma chère petite sœur Moira, Dieu ait son âme !

— Alors, si j'avais été sur ce bateau, je m'aurais noyé aussi », déclara Cashel.

La dure réalité de sa situation se fit lentement jour dans son jeune esprit, et il commença à entrevoir ce que signifiait être orphelin, même s'il ne connaissait pas encore ce mot.

« Je suis vraiment content de ne pas avoir pris ce bateau, ma tante, affirma-t-il. Et aussi d'être venu vivre avec vous. »

Il fut surpris par l'ardeur du câlin qu'elle lui fit et par les larmes qu'il vit scintiller au coin de ses yeux.

« Tu es un gentil garçon, Cashel Greville. Un très gentil garçon. »

***

En gouvernante accomplie, Elspeth Soutar veillait évidemment à ce que Cashel reçût une aussi bonne éducation que les filles Stillwell. À l'âge de cinq ans, il savait déjà lire et écrire. Quand, à sept ans, il fut envoyé à la petite école privée de Castlemountallen, il sauta aussitôt deux classes et rejoignit les enfants de neuf et dix ans. Malgré cela, il trouvait les leçons (latin, grec, composition, mathématiques et théologie) très faciles et peu exigeantes[2] .

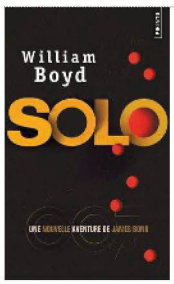
En cette aube du XIXe siècle, la vie à Stillwell Court suivait le même cours ordonné qu'au long du XVIIIe. L'immense domaine avait été octroyé à un certain Gervase Stillwell, colonel dans l'armée d'Oliver Cromwell en 1649. La dotation comprenait au total quelque quatre mille arpents, dont une vaste portion au nord de la vallée de la Baillybeg, entre Castlemountallen et Fermoy, et des terres agricoles dans le comté de Kerry et celui de Waterford. En outre, Gervase Stillwell avait été fait baronnet en 1659. En 1782, quand sir Guy Stillwell, le cinquième baronnet, avait hérité de la propriété à la mort de son père, Fielding, il avait vendu les fermes et les bois des comtés de Kerry et de Waterford, trop éloignés, et investi ce capital dans la construction de Stillwell Court, projet qui s'étala sur près d'une décennie, coûta des milliers de livres et valut à la famille un lourd endettement pérenne. Des hypothèques furent souscrites auprès de banques à Dublin, Londres et Amsterdam, puis des réhypothèques avec pour garantie les rentrées régulières des baux de métayage du domaine. Nonobstant, le train de vie des Stillwell n'en pâtit nullement. Les fonds requis pour vivre comme ils l'entendaient semblaient ne jamais venir à manquer – en Irlande comme ailleurs, la minorité aristocratique privilégiée disposait de maintes façons de prospérer.

Alors que le manoir s'érigeait lentement au fil des ans, des jardins furent également dessinés, un vaste parterre créé, des centaines d'arbres plantés, une petite rivière barrée pour former un beau lac agrémenté de cascades et une longue allée carrossable percée au cœur d'une boulaie touffue, car sir Guy se refusait à tout compromis ou sacrifice quant à la vision qu'il avait de sa demeure familiale. Ils furent enfin en mesure de s'y installer peu après la naissance de Rosamond et, quinze ans plus tard, lorsque Cashel commença à prendre conscience

de l'environnement dans lequel il grandissait, la bâtisse avait déjà acquis la patine de la longévité, de l'éternité. La pierre calcaire de la façade s'était érodée, du lierre recouvrait un pignon entier de l'aile est, les écuries avaient vu passer deux générations de chasseurs, les arbres du parc paysager resplendissaient, joncs et aulnes poussaient dru sur les rives du lac artificiel et les grilles ornementales blasonnées qui fermaient les allées ouest et est, flanquées chacune de leurs pavillons jumeaux, semblaient déclarer que Stillwell Court était là depuis des lustres et perdurerait pendant bien d'autres[3] .

***

1. Comment interpréter cette histoire, que Cashel Greville Ross a racontée tout au long de sa vie ? Quel qu'en soit le degré de vérité (un petit garçon apeuré dans une sombre forêt, un grand homme en noir menant un cheval noir qui piaffe nerveusement), ses multiples répétitions l'ont enjolivée au point de rendre toute vérification impossible. Mais d'une certaine manière, comme elle concerne Cashel Ross, cela n'a pas d'importance. Nous sommes ici dans l'arène biographique, où l'anecdote devient la légende qui valide sa propre vérité, où le récit personnel crée sa propre « réalité ». Plus encore, cette rencontre telle qu'il l'a relatée établit un ton, une atmosphère et une symbolique qui s'avéreront très pertinents dans le déroulement de l'histoire de sa vie. Son premier souvenir se devait d'être ainsi, car il sied à l'homme qu'il est devenu. Et donc, il est vrai.
2. Il subsiste un poème sur un morceau de papier jauni coincé dans un cahier, visiblement écrit d'une main d'enfant, qui pourrait bien être la seule trace de la précocité intellectuelle de Cashel :
Le soleil chaque jour se lève
Pour darder ses rayons de bonté.
Chaque soir il se couche en une trêve
Et dès l'aube revient tous nous gâter.
Et en dessous, le début d'une traduction en latin :
Sol oritur quotidie
Ad suam largitatem...
3. Voici une description de Stillwell Court extraite de *Belles Demeures du comté de Cork,* vol. 2, Dublin, 1845 :
« Stillwell Court est un manoir de taille imposante construit dans le style georgien à la fin du siècle passé. En son centre s'élève un corps de bâtiment à huit travées sur trois niveaux, agrémenté de trois ailes astyles. La façade est en pierre calcaire gris argenté et le toit en croupe repose élégamment en retrait d'un attique bas. Les colonnes doriques sans piédestal constituant le porche soutiennent un entablement massif. Les quartiers des domestiques, sur deux niveaux, sont savamment dissimulés derrière des buissons. Les écuries et le chenil sont desservis par une petite arche triomphale fort pittoresque, et près du mur d'enceinte se dresse un pavillon de plain- pied, ouvrage de maçonnerie en appareil flamand doté d'un garde-gibier octogonal. »



L'INFO EN PLUS

Ian Fleming faisait partie des personnages historiques croisés dans *À livre ouvert*. Une décennie plus tard, les ayants droit du créateur de James Bond choisissent William Boyd pour écrire un nouveau tome des aventures de l'agent 007. *Solo* se déroule six ans après le dernier roman de Fleming au Zanzarim, pays fictif ravagé par une guerre civile inspirée de celle du Biafra. Boyd envisage sa version de Bond comme *« plus âgée et plus sage »*, proche de celle des romans précédents plutôt que de celle des films.

BALZAC
LE SURDOUÉ

100 pages
richement illustrées

Disponible chez votre marchand de journaux et sur www.lire.fr

Et ici aussi

EMMA CLINE

Juste une illusion

L'Invitée, roman tendu et magnétique, suit l'errance de plusieurs jours d'une jeune Américaine qui lutte contre un sentiment d'inexistence, croyant qu'une vie l'attend aux côtés d'un riche New-Yorkais.

« *S'il y a une chose que je sais sur les humains, c'est qu'ils ne suivent pas la logique* », indiquait Emma Cline dans une interview au quotidien britannique *The Guardian* il y a trois ans. Depuis ses débuts, ses personnages confirment son singulier talent d'observatrice. Silhouettes qui se laissent porter par une volonté qu'elles croient leur, qui empruntent des chemins où elles persistent à se penser en sécurité, qui se dessinent, en oubliant le reste du monde, des portes de sortie qui sont comme des mirages. Alex, jeune femme de 22 ans au centre de *L'Invitée*, s'inscrit dans leur lignée, et chaque lecteur allant à sa rencontre choisira les vides à combler, les détails sur lesquels se concentrer, les pourquoi à résoudre.

Après *The Girls*, événement littéraire de 2016 traduit en une trentaine de langues, *Harvey*, court texte piquant qui imaginait Harvey Weinstein à quelques heures de son procès, et *Daddy*, son premier recueil de nouvelles, parus tous deux en 2020, le deuxième roman d'Emma Cline est enfin là. L'écrivaine de 34 ans y dévoile la vie intérieure d'Alex, poussée par une mystérieuse énergie à entretenir un masque et se faire croire que tout peut s'arranger. Pourtant, parce qu'elle s'attelle à satisfaire les hommes, parce qu'elle sait se fondre n'importe où, parce qu'elle ne se permet pas d'arrêter de mentir, de voler (mais jamais grand-chose), parce qu'elle avale des antalgiques et se laisse emporter par le courant marin, elle n'est plus elle-même, presque vide.

« *Il existe bien des façons de se cacher la vérité* », lit-on, et la première entre toutes est indéniablement de sourire, à s'en faire mal aux joues. Angoissée à propos de Dom, à qui elle doit de l'argent, qui la harcèle de messages et qui sait où elle se trouve, Alex s'oblige « *à ne plus réfléchir* » et tient parole. Plus que cinq, quatre, trois, deux jours avant « *sa nouvelle vie* », avant que Simon ne la reprenne. Simon avec qui elle vivait depuis deux semaines dans sa maison de l'est de Long Island. Cinquantenaire friqué, divorcé, il travaille dans le marché secondaire d'œuvres d'art, et avec lui Alex n'avait qu'à être là, faire bonne figure, se montrer à la hauteur. Mais la « *girlfriend experience* » a tourné court : elle a abîmé la voiture, puis bu

RICKY SAIZ/TABLE RONDE

un verre de trop, a voulu se sentir vivre un instant. Simon l'a virée. Ou peut-être a-t-il juste besoin de temps ? C'est ce qu'elle se dit, et admettons que ce soit vrai. Elle le retrouvera dimanche à la fête qu'il organise pour le Labor Day (fête du travail) – lui qui trime si peu ; c'est le point grinçant de l'histoire. En attendant, Alex, elle, doit se loger et se nourrir.

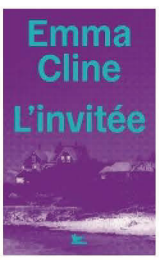
FLOTTER ENTRE DEUX MONDES

À ses côtés, l'on croisera celles et ceux qui peuplent les environs : des gosses de riches torturés, l'assistante, la femme de ménage, l'intendant, la nounou, le serveur… Ainsi que de jeunes adultes venus pour le week-end, des locaux qui n'habitent pas les villas de bords de plage. En 2020, Emma Cline a tourné un court-métrage à New York et Amagansett, localité des Hamptons, lieu de villégiature des New-Yorkais aisés de Long Island. Sans doute sommes-nous dans ce même coin, dont elle dégage une atmosphère à la fois fascinante et nauséeuse. Au journal *Vogue US*, l'Américaine indique s'être inspirée de Patricia Highsmith, Alfred Hayes, Marguerite Duras, John Cheever (dont la nouvelle *The Swimmer* est sa préférée), et, dans une certaine mesure, du film *Good Time* des frères Safdie. Un riche nuancier pour un récit dont la tension suit l'impossible rapprochement entre deux mondes, celui d'où vient Alex et celui où elle voudrait trouver une place.

Au milieu, la jeune femme « *flotte* », n'appartient à aucun. Et avec elle, on est tels le cerf qui bondit inopinément dans les jardins, le chevreuil qui perturbe les bords de route, le puma qui rôde autour de la piscine, le chien qui erre sur la plage. « *Comme si les choses qui étaient en train de se produire ne se produisaient pas.* » Plus sûr que l'on puisse encore suivre quelque logique que ce soit. « *Peut-être* [Alex] *était-elle le fantôme qu'elle avait toujours pensé être. C'était peut-être un soulagement.* » Si Emma Cline poursuit ses expériences de cinéma (elle développerait deux idées de films), le résultat devrait être aussi marquant. En attendant, ses écrits, dont la maniaquerie hypnotisante ne permet aucun épanchement, se répondent, s'éclairent, se ressemblent et se distinguent comme les membres d'une même famille énigmatique. ■

Juliette Savard

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

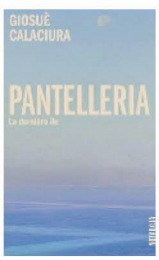


★★★★☆
L'INVITÉE (THE GUEST)
EMMA CLINE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 320 P., LA TABLE RONDE, 23 €

Les possibilités d'une île

On le sait depuis *Borgo Vecchio* : Giosuè Calaciura a le génie des lieux. Des entrailles de ce quartier de Palerme, il parvenait à nous faire respirer jusqu'aux relents de viande, de pain ou de sang mal séché. Avec la même densité, il nous projette au large de sa Sicile, sur ce bout de lave noire et battue par les vents qu'est Pantelleria. Une « *île au carré* », à mi-chemin des Caraïbes et de l'Hadès, dont on se prend à souhaiter que le secret des *sesi* funéraires, des pierres bestiaires et du *zibibbo* (muscat) phosphorescent ne s'évente pas trop. Mais l'auteur prend soin d'égratigner la carte postale : naufrages, débarquement de stars et rugissements de tramontane sont aussi du voyage. « *Une île pour écrivains* », remarque-t-il, « *nombril du monde* » et « *marge de la marge* » où la toponymie s'affole, riche d'influences et de dialectes. Une île pour Calaciura, propre à aiguiser son écriture tellurique, toute de clairs-obscurs et de précipités. ■

Camille Thomine



★★★★☆
PANTELLERIA. LA DERNIÈRE ÎLE (PANTELLERIA : L'ULTIMA ISOLA)
GIOSUÈ CALACIURA
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LISE CHAPUIS, 144 P., NOTABILIA, 14 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

En quête de la mère morte

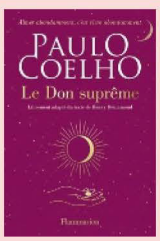
Il est toujours intéressant de regarder un auteur passer du récit à la fiction : cela permet de mesurer ce qu'il gagne ou perd dans ce saut vers la liberté. Aujourd'hui romancière à succès, Jeanine Cummins nous avait éblouis d'emblée avec *Une déchirure dans le ciel,* magistral récit du fait divers qui avait dévasté sa famille. Alors nous avons sauté sur ce *Garçon du dehors,* son premier roman tout juste traduit, même s'il parle de la vie des *travellers* (les nomades irlandais), à la fin des années 1950, sujet qui n'est pas notre obsession première. Et nous ne sommes pas tombés dans le vide. D'abord parce que Cummins y manifeste assez de talent pour confier sans dommage sa narration à un enfant : Christy, 11 ans, dont la famille sillonne l'Irlande en vivant de petits boulots, de petit commerce, et, quand ceux-ci manquent, de petits larcins et de mendicité. Christy qui encourage son cousin à brûler la caravane où vient de mourir leur grand-père pour lui éviter l'enfermement d'un cercueil. Christy qui, sur une photo ancienne, découvre le visage de sa mère qu'il croit morte, et dont son père a toujours refusé de lui parler. Christy qui cherche désespérément à en savoir plus… Qu'est-ce qu'un bon premier roman ? C'est une première tentative dont les qualités font oublier les défauts. Ici, on retiendra la superbe création d'une voix enfantine, tour de magie qui nous fascine toujours depuis Gary et sa *Vie devant soi.* On y ajoutera la remarquable restitution du monde des *travellers* (avec deux *l*), et le refus de romancer tout ça façon *Le Gitan* de Daniel Guichard. Et on pardonnera volontiers le virage mélodramatique des dernières pages, qui paraissent remontées d'un roman lacrymal du XIXe siècle.

★★★☆☆
LE GARÇON DU DEHORS (THE OUTSIDE BOY)
JEANINE CUMMINS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTINE AUCHÉ, 446 P., PHILIPPE REY, 23 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU PAOLO COELHO

Le titre du nouvel ouvrage de l'auteur à succès brésilien traduit déjà une dimension spirituelle très marquée et pour cause : *Le Don suprême* s'inspire librement du texte de Henry Drummond *(The Greatest Thing in the World)* dont l'influence religieuse n'est pas passée inaperçue. Ce livre est un sermon sur l'amour. Sa thèse de départ s'appuie sur une lettre de saint Paul aux Corinthiens et est rédigée tandis que Henry Drummond n'est encore qu'un jeune missionnaire et qu'il tente tant bien que mal de capter l'attention de ses auditeurs. L'amour serait donc composé de neuf ingrédients parmi lesquels nous pouvons retrouver la patience, la bonté, la générosité ou l'humilité. Des qualités à cultiver au quotidien, que Coelho estime utile d'exporter du discours théologique pour le transmettre au plus grand nombre. Un pari très utile certes, qui n'est malheureusement pas tenu car la sentence est claire au fil des pages : *« Dieu est amour », « les difficultés et les tentations sont les outils de Dieu ».* Et comment amener l'amour au sein de notre cœur ? *« En priant »,* répond son narrateur ! Un agrégat monastique donc, autour duquel gravite une multitude d'aphorismes et d'analyses nébuleuses qui nous amènent à nous demander si, s'appuyant sur le texte, l'amour véritable est réellement accessible à ceux qui n'ont pas la foi. Heureusement pour nous, Edward Irving – également mentionné – nous rappelle avoir guéri un enfant qui se mourait en lui répétant uniquement que Dieu l'aimait… **Marie Jouvin**

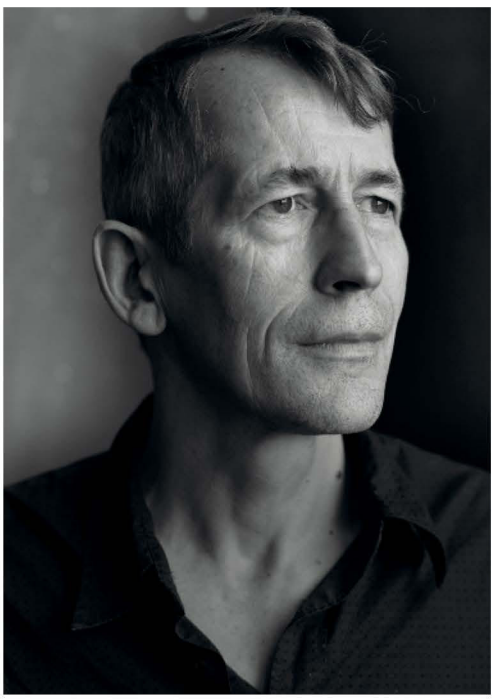


★☆☆☆☆
LE DON SUPRÊME (O DOM SUPREMO)
PAOLO COELHO
TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR ÉLODIE DUPAU, 112 P., FLAMMARION, 17 €

CHRIS DE STOOP

Sans pour sang gratuit

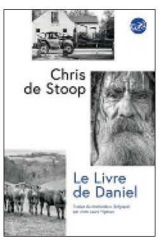
Le journaliste belge livre une enquête littéraire de haut vol sur le meurtre de son grand-oncle, un fermier de 84 ans vilement assassiné par des petites frappes.



Resté longtemps en tête des ventes dans les pays néerlandophones, *Le Livre de Daniel* est un magnifique reportage littéraire dans la veine de *Ceci est ma ferme,* le précédent livre de Chris de Stoop, vieux routier du journalisme flamand. Il raconte le meurtre d'un fermier de 84 ans dans la région de Mons, en Belgique, par une bande de petites frappes venues dérober son argent. Une vie sauvagement détruite pour quelques milliers d'euros, qui serviront aux assassins à s'acheter des vêtements de marque, des Smartphones, une voiture d'occasion. Comme ils ne sont pas très malins, ils ont vite été arrêtés par la police. Chris de Stoop a assisté à leur procès en tant que partie civile : Daniel, la victime, était son grand-oncle. Il le connaissait peu mais, à défaut de descendant direct ou de famille proche, il a jugé de son devoir de le représenter devant la justice, et de témoigner pour lui. C'est ici que *Le Livre de Daniel,* au-delà du fait divers, prend une ampleur exceptionnelle, à la fois humaine, sociologique et historique.

À travers Daniel, paysan excentrique et bourru qui descendait faire ses courses en tracteur, l'auteur décrit non seulement un personnage mais un mode de vie, un système de valeurs, une conception du monde. Issu d'une lignée d'agriculteurs, le grand-oncle vivait dans une fidélité totale à la terre de ses ancêtres, à leur existence faite de patience, de travail, d'humilité. Ne comptaient à ses yeux que ses cinq vaches, dont il était fou, et son indépendance. Il vivait dans des conditions rudimentaires, mais il était *« maître de sa vie, maître de son temps, à chaque seconde ».* Quel contraste avec le monde futile et scintillant de ses assassins, enfants d'une société sans cadres ni mémoire, tournée vers le paraître et la consommation ! Loin de tout manichéisme, Chris de Stoop s'efforce de tracer des jeunes meurtriers un portrait équitable, en explorant leur milieu familial, leurs difficultés sociales, la dynamique de groupe qui les a conduits à l'irréparable. Ses conversations avec eux, en prison, invitent tout naturellement à rapprocher *Le Livre de Daniel* du mètre étalon du genre, le *De Sang-froid* de Capote. Comparaison dont il n'a pas à pâlir. ■

Bernard Quiriny



★★★★☆
LE LIVRE DE DANIEL (HET BOEK DANIEL)
CHRIS DE STOOP
TRADUIT DU NÉERLANDAIS (BELGIQUE) PAR ANNE-LAURE VIGNAUX, 280 P., GLOBE, 22 €

LENNY OOSTERWIJK/AFGEKOCHT/GLOBE

Robinsonnade virale

Travaillant au sein de la galerie d'art Sotheby's à New York, Diana s'apprête à réaliser une vente éclatante. De plus, avec son compagnon, Finn, ils doivent partir aux Galápagos, où il a prévu de la demander en mariage. La vie de cette trentenaire semble toute tracée, jusqu'à ce que la pandémie de Covid 19 s'abattant sur New York déjoue ses plans. Chirurgien, Finn doit renoncer à ces vacances idylliques, mais parvient à convaincre Diana de partir sans lui. Un voyage qui, nous l'aurons compris, va bouleverser le cours de son existence. Voilà un classique du genre « *feel good* et résilience ». L'île sauvage ferme à son tour ses frontières et l'y voilà confinée. Après une adaptation ardue à sa vie de Robinson, elle se lie d'amitié avec des locaux qui l'hébergent. Et commence à remettre en question les principes qui ont jusque-là dicté sa vie. Après les années pandémiques qui viennent de s'écouler, parier sur l'adhésion du lecteur à un roman covidien ne manque pas d'ambition. Mais sans en faire étalage, Jodi Picoult s'est méticuleusement documentée, notamment sur la vie intime des professionnels de santé sur le front. Et pour les amateurs d'albatros et de mangroves, l'aventure vaut le détour. ■

Simon Bentolila

Mon père, ce nazi

Comment devenir quelqu'un de bien quand on est la fille d'un bourreau nazi ? La question hante Gretel Fernsby depuis huit décennies. Nous l'avions connue en personnage secondaire du *Garçon en pyjama rayé*, le roman jeunesse qui avait révélé John Boyne en 2006 (6 millions d'exemplaires vendus dans le monde). Il racontait l'amitié entre deux garçons de part et d'autre des barbelés d'Auschwitz : un déporté et le fils du commandant du camp, amitié qui fut fatale au second. Sa sœur, Gretel, avait quitté le camp avec ses parents, et la certitude d'être coupable devant l'Histoire.

Devenu écrivain d'envergure, Boyne rouvre donc le dossier. *La Vie en fuite* commence en 2022. Gretel, veuve et nonagénaire, vit dans un luxueux appartement londonien. Ses nouveaux voisins l'intriguent : une famille où règne une violence sourde, et dont le fils, Henry, lui rappelle son frère. Pour elle, c'est sûr, il faut aider le garçon. L'occasion d'enfin entreprendre un travail de résilience… Pour conter celle-ci, le roman alterne entre deux époques. L'après-guerre, moment où Gretel et sa mère fuient vers la Pologne. Et en 2022, où sa rédemption empruntera des voies inattendues… ■

Hubert Artus

Zoli môme

À quoi reconnaît-on un livre qui sort de l'ordinaire ? À son titre étrange, faussement enfantin ? À ses premières lignes, où le personnage gobe non un œuf ni même une mouche mais le bleu infini d'un ciel sans nuages ? À sa manière de nous attraper soudain par le col : « *Et vous ? au fait, qui êtes-vous donc ?* » Ou à sa langue hallucinée et convulsive, hérissée d'images à dormir debout ? Bâtard né d'un roi en bleu de travail et d'une « *trifouilleuse* » de terre au goulot facile et à la « *bouche-fumée* », Zoli est un gamin visionnaire, fou et cabossé qui, de ses billes d'un bleu indescriptible, assimile tout, y compris le caché. As des mots croisés et collectionneur de trésors – fleurs, graines, couleurs et noms d'oiseaux que ses parents se jettent au visage –, il sort épileptique d'un accident de moto. D'apprenti boulanger, le voilà condamné à l'armée. Mais rasé à blanc, le « *soldat-tortue* » a beau rentrer sa tête dans les épaules, rien ne sert de courir quand on sert un lieutenant… Où se situe le commencement de la fin ? Peut-on entraîner ses oreilles à entendre l'inaudible ? Et comment chérir la peur qui nous maintient du côté des humains ? Telles sont les questions insolubles que Zoltán – et à sa suite sa cousine Hanna, revenue de Suisse pour pister sa trace en ex-Yougoslavie – sème en poète Poucet. ■

Camille Thomine

★★☆☆☆
J'AIMERAIS TANT QUE TU SOIS LÀ (WISH YOU WERE HERE)
JODI PICOULT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARIE CHABIN, 400 P., ACTES SUD, 23 €

★★★★☆
LA VIE EN FUITE (ALL THE BROKEN PLACES)
JOHN BOYNE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR SOPHIE ASLANIDES, 336 P., JC LATTÈS, 22,90 €

★★★★☆
LE SOLDAT-TORTUE (SCHILDKRÖTENSOLDAT)
MELINDA NADJ ABONJI
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR FRANÇOISE TORAILLE, 160 P., MÉTAILIÉ, 18 €. EN LIBRAIRIES LE 9 JUIN.

TIM LLEWELLYN/ACTES-SUD - RICH GILLIGAN/JC LATTÈS - GAETAN BALLY/MÉTAILIÉ

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
DE L'ASSASSINAT CONSIDÉRÉ COMME UN DES BEAUX-ARTS
THOMAS DE QUINCEY
208 P., PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT, 7,50 €

L'expression, (quasi) passée dans le langage, est devenue mythique mais on oublie peut-être qu'elle vient du titre d'un livre, celui de Thomas de Quincey, écrivain britannique et touche-à-tout, qui a entrepris, sous forme d'une vraie-fausse conférence, de répertorier avec pertinence, ironie et pédagogie, certains grands assassins de l'histoire. Notamment ceux qui mirent du cœur à l'ouvrage. Le ton de Quincey fait toujours merveille : il raconte des horreurs comme s'il parlait recettes de cuisine. **Éric Libiot**

★★★★☆
LE PAYS DES PHRASES COURTES
STINE PILGAARD
312 P., 10-18, 8,30 €

Voilà un roman sur le sens de la vie que ne renieraient pas les Monty Python. La narratrice débarque avec son mari dans le Jutland, province du Danemark, doit s'habituer à un pays où les habitants parlent court (mais parfois juste), et répond à diverses interrogations dans le courrier des lecteurs du journal local. La description de la vie quotidienne alterne avec les lettres et les réponses, drôles et dérisoires, de la narratrice. Quand la lecture vaut tous les psys du monde. **E. L.**

★★★☆☆
ET VOILÀ TOUT
MAREN UTHAUG
288 P., TOTEM, 10,30 €

Comme une saga qui assume aussi bien sa crudité que ses flirts avec les rêves. C'est l'histoire de Risten, née en Norvège chez les Sames, obligée d'aller vivre au Danemark. Le roman, au titre à l'ironie fataliste, court de l'enfance à l'âge adulte de Risten, jeune fille et femme déracinée, obligée de se colleter avec la « civilisation » urbaine quand elle ne cesse de penser à sa grand-mère férue de culture ancestrale. Maren Uthaug signe un livre émouvant et souriant qui dit l'importance de l'imaginaire. **E. L.**

ALAN PAULS

De l'étincelle aux pixels

L'Argentin raconte une rencontre amoureuse qui se poursuit par écran interposé. Un roman déroutant sur cette nouvelle façon de s'aimer à distance.

Quinqua misanthrope, Savoy est un explorateur d'un genre assez particulier, qui visite des appartements de location sans raison particulière. Ses besoins sont minimes, la technologie le consterne, mais il passe son temps sur Internet à acheter des objets inutiles dans le seul but de connaître leurs propriétaires, si une telle chose est possible. A-t-on affaire à « *un amasseur compulsif* » ou un inconsolable pathologique, secrètement avide de contact ? Débarque Carla, la trentaine décontractée, qui prend soin des maisons des autres, de leurs animaux, de leurs plantes. Deux univers en collision : le sédentaire revenu de nulle part, la vagabonde chronique, éprise de liberté. Une étincelle jaillit. La possibilité d'un bonheur ? Sauf que la romance ne dure pas ou, du moins, se transforme – amour *in abstentia*. Carla joue la fille de l'air. Elle apprend à Savoy à utiliser Skype, ils entament une relation virtuelle, déréglée, « *caméras éteintes, vidéo sans son, image pixélisée, voix répondant trop tard* ». Comment vivre dans un monde qui nie les distances ? La prose est dense, les idées démangent, *La Moitié fantôme* fascine autant qu'il déconcerte. ■

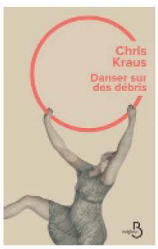
Fabrice Colin

★★★☆☆
LA MOITIÉ FANTÔME (LA MITAD FANTASMA)
ALAN PAULS
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR SERGE MESTRE, 384 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 25 €

Une famille allemande

Truffées d'humour noir, les fresques familiales de Chris Kraus ont en commun un grand-père nazi au souvenir enseveli par ses descendants. Et puis au fil de retournements narratifs, cette filiation vous explose à la figure. Après sa *Fabrique des salauds* et *Baiser ou faire des films*, l'écrivain dévoile dans *Danser sur des débris* une facette plus brute, au goût de premier roman. Styliste, Jesko retrouve sa famille après une longue séparation. Dans le jardin de la propriété familiale, sa mère, malade mentale, s'applique à tondre une gigantesque croix gammée dans le gazon. Plus tôt, elle tentait d'égorger le père de Jesko, au milieu d'une réception. Cette femme a beau compromettre la réputation de la famille, sa moelle osseuse pourrait bien guérir notre narrateur de sa leucémie. Auscultant les codes de classe avec acuité, Kraus montre l'opacité de cette haute société. ■

Simon Bentolila



★★★☆☆
DANSER SUR DES DÉBRIS (SCHERBENTANZ)
CHRIS KRAUS
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR ROSE LABOURIE, 224 P., BELFOND, 22 €

MATHIEU BOURGOIS/BOURGOIS EDITEUR

DON WINSLOW

Une odyssée à Hollywood

Suite de *La Cité en flammes*, *La Cité des rêves* propulse le gangster Danny Ryan dans un récit épique pour mieux déconstruire le mythe du rêve américain.

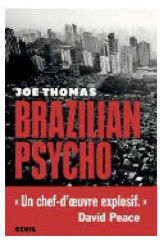
La guerre des gangs a fait rage sur la côte Est, et Danny Ryan a tout perdu : son clan, disloqué par les balles, sa femme, terrassée par le cancer, et 40 kilos d'héroïne jetés à la mer. Ainsi se refermait le premier volet, en 1987. Le nouveau s'ouvre, et Ryan doit quitter Providence avec son jeune fils, son père un peu fatigué et quelques rescapés du clan. Direction la Californie. Mais il y a ces agents du FBI qui veulent le coffrer, et ces mafieux qui veulent le tuer… Et même en restant dans les clous, un ex-seigneur de la pègre finit toujours par se faire repérer. Surtout à Hollywood, où l'industrie du rêve se paye avec l'argent du crime. *La Cité des rêves* se déroule sur trois ans (1988-1991). Ces 400 pages sont un alliage (revendiqué) d'épopée homérique et de roman de gangster. On y retrouve le style unique de Winslow, son art de la digression, ses dialogues au cordeau, sa plume à haute teneur émotive. Le récit vagabonde (grandes routes, désert californien, plages de la côte Ouest, Los Angeles), se paye les clichés du rêve américain (les grands studios, le mythe de la seconde chance). Un Winslow égal à lui-même. ■ **Hubert Artus**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
LA CITÉ DES RÊVES (CITY OF DREAMS)
DON WINSLOW
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 400 P., HARPER COLLINS, 22,90 €

Les démons de São Paulo

Rien d'étonnant à voir le nom de David Peace au bas de la couverture du *Brazilian Psycho* de Joe Thomas : les deux romanciers britanniques ont un parcours littéraire similaire. Biberonnés au roman noir américain, ils sont des expatriés tellement fascinés par leurs villes d'adoption qu'à la manière de James Ellroy, le « *demon dog* » de Los Angeles, ils leur ont consacré de grandes fresques romanesques, sombres et explosives. Alors que Peace concluait l'année dernière son « Cycle de Tokyo », Joe Thomas inaugure aujourd'hui en France son « Quartet de São Paulo ». Un début ou plutôt une fin : l'éditeur français fait le choix de traduire en premier le dernier tome de cette saga brésilienne. Reste que Joe Thomas réussit une entrée fracassante. En racontant en miroir deux affaires policières et deux époques, un meurtre homophobe sous la présidence nauséabonde de Bolsonaro et un crime qu'on tente d'étouffer dans le Brésil corrompu de Lula, il décrit une ville à l'image de son pays, flamboyante mais à la merci des pourris. ■ **Léonard Desbrières**



★★★★☆
BRAZILIAN PSYCHO (ID.)
JOE THOMAS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JACQUES COLLIN, 592 P., SEUIL, 24 €

ROBERT GALLAGHER/HARPERCOLLINS

ET AUSSI…

★★★★★
CES FEMMES-LÀ
IVY POCHODA
400 P., GLOBE, 23 €

Un roman (noir) exceptionnel. Brillant, prenant, émouvant. La trame est presque classique sur le papier : un tueur en série jadis actif à Los Angeles dans un quartier délabré refait parler de lui quinze ans après ses premiers meurtres. Il s'en prenait à des femmes et ce sont d'autres femmes du bord de chemin, entre survie et colère, dont on suit tour à tour la trajectoire. Dorian, Essie, Julianna, Marella, Anneke. Et Perry, la flic. L'intrigue avance. Ivy Pochoda écrit. Écrit juste et très bien. Ses dialogues frappent. Pas de psychologisme. De l'émotion brute. Une empathie sincère. Le décor ne prend jamais le pas sur des personnages magnifiques. Ces femmes méritent tout ce qu'elles n'ont pas. Elles sont là, acharnées, agaçantes, drôles. Des héroïnes. Immenses. **E. L.**

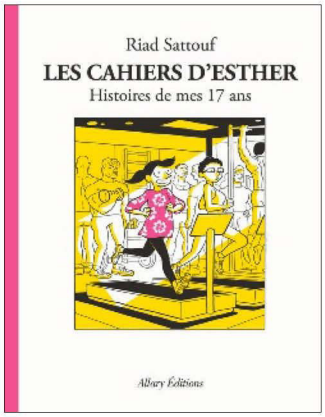
★★★★☆
VOYOUS
DOUG JOHNSTONE
320 P., MÉTAILIÉ, 22,50 €

N'était l'ambiance sombre de ces *Voyous*, il faudrait applaudir avec joie et enthousiasme à ce roman plus que noir qui renoue avec un genre par trop oublié, bouffé par les énervantes histoires de tueurs traumatisés. Doug Johnstone est écossais, ses héros le sont aussi, les lieux également : un quartier malfamé d'Édimbourg où vivent Tyler et sa sœur Bean, leur mère junkie et leur demi-frère Barry, un malfrat brutal. Un cambriolage qui tourne mal et voilà Tyler transformé en héros pour sa petite sœur qu'il protège de toute la toxicité du monde. Johnstone a l'écriture rapide, sèche, imagée et sait rapidement créer une tension. Comme dans tous bons polars (hommage à McCoy ou Goodis), Johnstone insuffle dans le sien un romantisme et une émotion noirs, comme un peu d'espoir dans une époque pourrie. **E. L.**

Riad Sattouf

Les Cahiers d'Esther. Histoires de mes 17 ans

Le temps passe… Pour tout le monde. Et surtout pour Esther, l'héroïne en chair, en os et en bande dessinée de Riad Sattouf, dont il chronique l'existence depuis qu'elle a 10 ans – il s'appuie sur le vrai témoignage d'une voisine devenue amie. Dans ce huitième tome, Esther a 17 ans. Autant dire qu'elle a connu mille vies. L'enfance est derrière elle, l'avenir incertain, le présent mouvant. Esther est en première dans un lycée de *« bourges »,* les garçons l'intéressent et la déçoivent, les copines sont tout pour elle, Poutine lui fait peur. Une page par chronique, prépubliée dans *L'Obs* entre octobre 2021 et octobre 2022. Il y est question des parents, des études, des soirées *space cake,* du bac de français… On retrouve bien sûr le trait incarné de Riad Sattouf, à la fois cartoon et crobard ; peu de décors et priorité à la situation. Mais surtout, peut-être plus que dans son grand succès *L'Arabe du futur,* c'est le talent de dialoguiste de l'auteur qui retient l'attention. Accrocher la bonne expression des « djeuns » est un exercice que Sattouf maîtrise depuis longtemps. Dans ce tome 8, il est à plein régime. Et l'on se rend compte d'une évidence : plus que tous les dictionnaires du monde, plus que les études sociologiques savantes, *Les Cahiers d'Esther* racontent une époque. Un jour les historiens étudieront cette série, *wesh*. Et retrouveront peut-être leur propre adolescence. Ce n'est pas la moindre des qualités de cette BD que d'être déjà un classique et le témoin d'un monde. ■ **Éric Libiot**



LES CAHIERS D'ESTHER. HISTOIRES DE MES 17 ANS
RIAD SATTOUF
56 P., 17,90 €. COPYRIGHT ALLARY.
EN LIBRAIRIES LE 1ER JUIN.

MARIE ROUGE/ALLARY ÉDITIONS

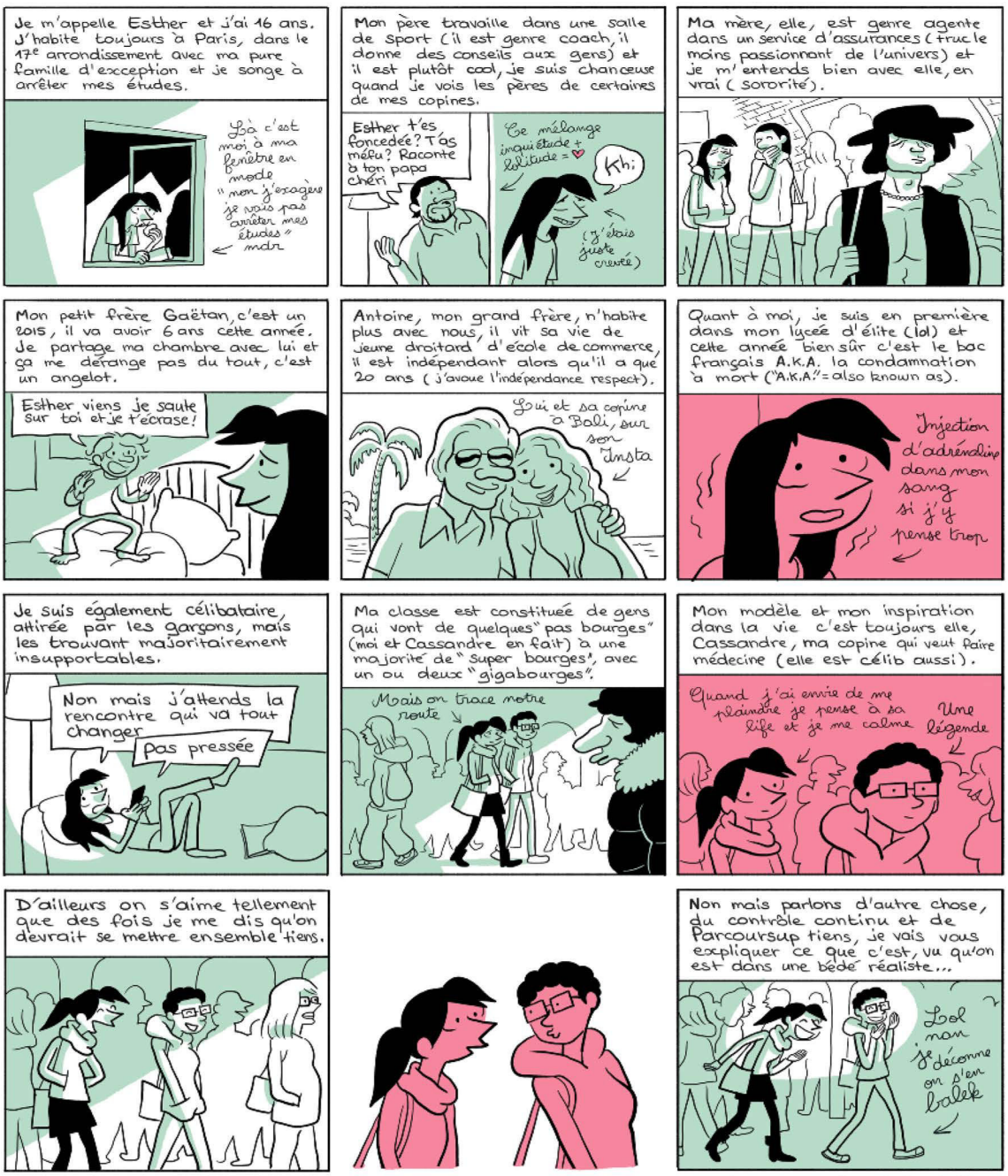
BIO EXPRESS

1978
Naissance à Paris, d'un père syrien et d'une mère bretonne. Après des études à l'école des Gobelins, il s'installe dans un atelier avec Christophe Blain, Mathieu Sapin et Joann Sfar. Il raconte son enfance dans *Manuel du puceau* et *Ma circoncision* (Bréal jeunesse).

2003
Il obtient le prix René-Goscinny pour le tome 1 *des Pauvres Aventures de Jérémie* (Dargaud). Entre 2004 et 2014, il tient une chronique dessinée dans *Charlie Hebdo*, « La vie des jeunes », publiée en trois albums à L'Association. Il crée un nouveau personnage, Pascal Brutal, héros de quatre albums.

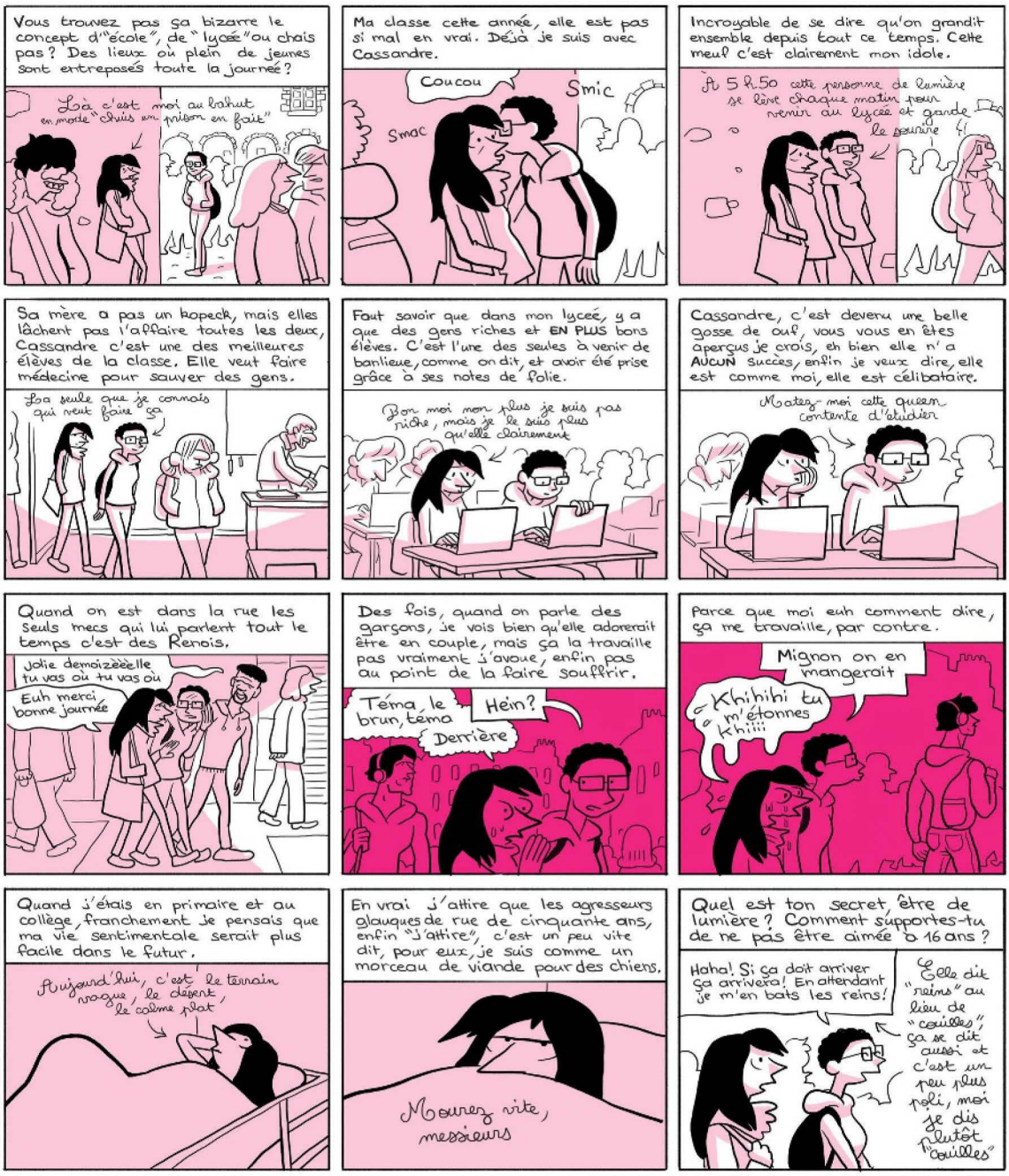
2009
Sortie des *Beaux Gosses,* le premier long-métrage de Riad Sattouf. Gros succès. Mais échec pour le suivant : *Jacky au royaume des filles*. Il revient alors à la bande dessinée et entame le récit de sa propre vie dans ce qui deviendra un énorme succès, en France et à l'étranger, *L'Arabe du futur,* six tomes entre 2014 et 2022 (Allary).

La rentrée



RIAD SATTOUF/ALLARY ÉDITIONS 2023

Le désert



(D'après une histoire vraie racontée par Esther A., 16 ans)

Riad Sattouf

RIAD SATTOUF/ALLARY EDITIONS 2023

En couple

(D'après une histoire vraie racontée par Esther A., 16 ans)

Riad Sattouf

RIAD SATTOUF/ALLARY EDITIONS 2023

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
LES PIONNIERS (T. 2). LE RÊVE AMÉRICAIN
DAMIEN MARIC, GUILLAUME DORISON, JEAN-BAPTISTE HOSTACHE
128 P., RUE DE SÈVRES, 25 €

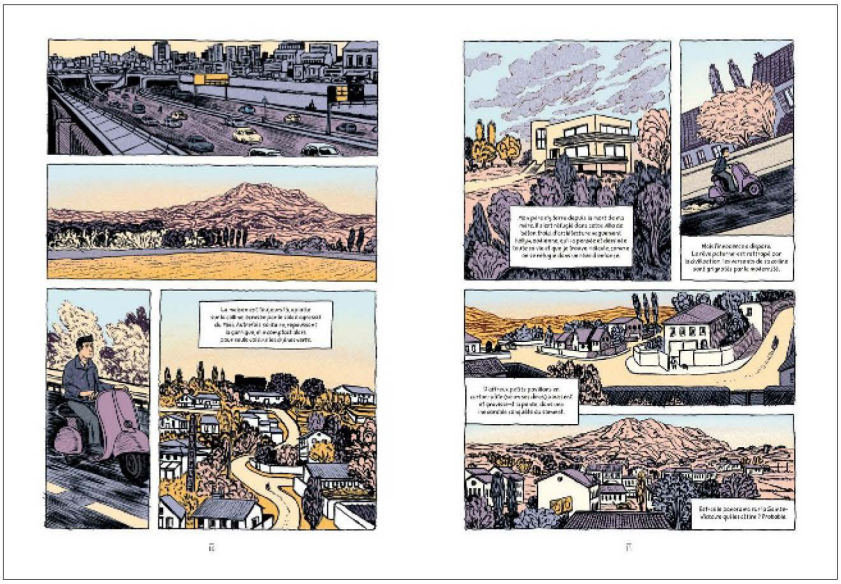
Le premier tome de ces *Pionniers* racontait l'invention proprement dite du cinématographe. Ce tome 2 suit la façon dont le cinéma commence à osciller entre art et industrie : lutte entre Charles Pathé et Léon Gaumont, polémique avec Edison, portrait d'Alice Guy, fin de carrière de Méliès… Le trio d'auteurs propose une belle BD documentée et agrémentée de grandes cases très lisibles. E.L.

★★★☆☆
MES QUATORZE ANS
LUCIE MIKAELIAN, JEANNE BOËZEC, LISA CHETTEAU
192 P., GALLIMARD BD, 24 €

À partir de son journal intime écrit à 14 ans et retrouvé à 30 ans, Lucie Mikaelian a imaginé une BD avec son amie Jeanne Boëzec – elles sont journalistes et autrices du podcast Mes 14 ans. Lisa Chetteau prend le crayon et invente un trait cartoon, vif et coloré. Résultat : un récit qui s'attarde sur Lucie (très portée sur le sexe) mais brosse aussi la jeunesse adolescente des années 2000. C'est drôle, attachant, ironique, raconté à cent à l'heure. E.L.

★★★☆☆
ENFIN JE VOLE !
BRAHM REVEL, RONALD WIMBERLY
336 P., MARABULLES, 30 €

Il n'est sans doute pas un seul scénariste capable d'inventer la vie d'Eugene Bullard : né d'un père esclave en Martinique, d'une mère indienne, il grandit aux États-Unis dans le Sud ségrégationniste, s'en échappe, devient boxeur à Londres, soldat à la légion étrangère pendant la guerre 14-18 puis premier pilote afro-américain dans l'armée française… Une vie romanesque racontée avec soin et dessinée en traits fins et incarnés, rehaussés d'un seul plat de couleur. Bien vu. E.L.



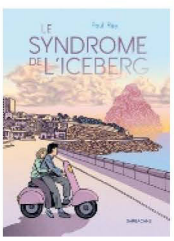
PAUL REY

Voix sans issue

Une bande dessinée d'anticipation à la fois flippante et passionnante. Un scénario fouillé aux multiples ramifications. Et si, dans le futur, les objets inanimés avaient bien une âme ?

En 2055, les objets seront tous parlants et rien ne vous empêchera de discuter avec une agrafeuse ou un pot de fleurs. Excitant, non ? En tout cas, la grande majorité des gens s'y est faite. Et certains s'y sont même trop habitués… C'est le cas de Yan qui vient de subitement disparaître, préférant la compagnie de ces voix bienveillantes à celles des humains, potentiellement conflictuelle. Ezra fait ainsi connaissance avec « *le syndrome de l'iceberg* », qui donne son titre à l'album alors qu'il part à la recherche de son frère Yan.

Beau sujet d'anticipation, imaginé et dessiné par Paul Rey – l'intelligence artificielle est si performante qu'il ne faudra peut-être pas attendre 2055… On se contentera pour l'instant d'y voir une perversion d'un système déjà à nos portes et de tenter de la corriger. Et de lire également ce bel album au scénario très fouillé, passionnant et… flippant. Intelligemment, le dessin de Paul Rey ne joue pas du tout le réalisme – un trait expressif et simple lui suffit –, ce qui permet d'avoir la bonne distance pour se croire (encore) dans une fiction, avec suspense et rebondissements. Car si le dessin est agréable et séduisant, loin des expérimentations imaginaires parfois outrancières, c'est l'intrigue de Rey qui retient l'attention. Et surtout les personnages qui, chacun, ouvrent une voie (voix) dramatique différente : Ezra, champion en algorithmes, sa nièce, la fille de Yan, perdue dans la réalité virtuelle, le psy, homme puissant pas très clair, et la designeuse, Daphné, qui invente l'orgue d'humeurs. ■ **Éric Libiot**



★★★★☆
LE SYNDROME DE L'ICEBERG
PAUL REY
192 P., SARBACANE, 28 €

PAUL REY/SARBACANE 2023

MURIELLE SZAC

Chronique biblique

La conteuse explore la destinée de la femme de Moïse, Tsippora, et en fait l'héroïne de son nouveau *Feuilleton*.

« *Le Soleil se levait à peine quand…* » Qui connaît Murielle Szac a déjà deviné qu'il se passe quelque chose ! Ces mots sont un rituel. Après avoir écrit le *Feuilleton* d'Hermès (2006), de Thésée (2011), d'Ulysse (2015) et d'Artémis (2019), la conteuse est à nouveau en route. Cette fois-ci, elle plonge dans la Bible et tire son fil narratif auprès de Tsippora, voix peu connue et femme de Moshe (Moïse). On retrouve la structure qui fait la force et l'identité des opus précédents. Murielle Szac manie une langue riche de sonorités, rythmée de phrases courtes, imagée et évocatrice, patiemment pétrie pour être lue à haute voix et partagée. Les courts chapitres s'enchaînent encadrés d'un « *Résumé de l'épisode précédent…* » et d'un « *À suivre…* » ne laissant pas le choix aux lecteurs ferrés ! Ce *Feuilleton de Tsippora* est épais et souple à la fois, à l'image de la matière intemporelle et fondatrice qu'il charrie et surtout transmet. « *Elle* [Murielle Szac] *fait de la place à ce que la Bible dit et aussi à ce qu'elle tait : elle nous invite à interroger les silences avec autant de fidélité que d'infidélité au texte d'origine* », souligne d'ailleurs l'écrivaine et rabbin Delphine Horvilleur dans sa préface. ■ **Raphaële Botte**

★★★★☆
LE FEUILLETON DE TSIPPORA. UN RÉCIT BIBLIQUE EN CENT ÉPISODES
MURIELLE SZAC, JOËLLE JOLIVET
300 P., BAYARD JEUNESSE, 20,90 € (DÈS 8 ANS)

Chanter sous les bombes

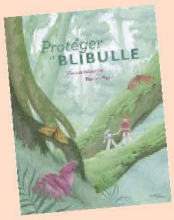
Parfois, un livre se fait entendre. Ici, ce sont des bruits d'obus, des cavalcades pour se mettre à l'abri, un chat qui miaule mais surtout les refrains des chansons enfantines entonnées en boucle par la grand-mère de Nastja… Nous sommes en Ukraine et, par la voix de Nastja, jeune adolescente, Xavier-Laurent Petit raconte l'invasion de « *Vlad-le-Mauvais* ». « *Il n'y a plus rien à fêter, mais il reste des milliers de choses à espérer* », lance la tante, la veille du départ des siens vers la frontière. Le romancier montre une fois de plus sa force à créer de la matière romanesque en résonance avec l'actualité. Il éclaire son histoire de scènes fortes et débordantes d'humanité. La pirouette de la fin de *Tout va bien* est, à sa manière, une belle manière de saluer le pouvoir de la fiction. **R.B.**

★★★★☆
TOUT VA BIEN
XAVIER-LAURENT PETIT
256 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 12,50 € (DÈS 12 ANS)

JOËLLE JOLIVET/BAYARD JEUNESSE 2023.

ET AUSSI…

★★★☆☆
PROTÉGER LE BLIBULLE
VINCENT MONDIOT, FLORIAN PIGÉ
32 P., ACTES SUD JUNIOR, 15,90 € (DÈS 6 ANS)



Une créature aux allures préhistoriques, d'immenses papillons, une petite fille minuscule donnant la main à un robot dans une forêt luxuriante… La couverture du dernier ouvrage de Vincent Mondiot (*Les Derniers des branleurs*, prix Vendredi 2020) entraîne immédiatement le lecteur ailleurs. Le jeu avec les proportions et les univers temporels est un écrin pour l'histoire de Vila. Cette petite fille capée de rouge, armée d'une lance, se promène dans les ruines du monde ancien alors qu'elle n'en a pas le droit. Affronter les réprimandes de ses parents et combattre un *« lyonodile »* est à la hauteur de l'amitié qu'elle tisse avec ce fragile *« blibulle »*. Voici l'album de genre ! R.B.

★★★☆☆
LA VIE COMMENCE EN SIXIÈME
ALICE BUTAUD
192 P., GALLIMARD JEUNESSE, 13 € (DÈS 10 ANS). EN LIBRAIRIE LE 1ER JUIN.

À 11 ans, c'est le drame pour Catarina. Elle vient d'avoir un petit frère. Alors qu'elle devrait se concentrer sur sa sixième, traverser les journées entourée des cinq inséparables de *« la bande de thons »*, sans cesser d'ausculter les failles des adultes, la voilà plus qu'entravée dans son quotidien. Mais il suffit qu'elle mette sur sa tête un chapeau magique, un peu moche et offert par une vieille dame, pour que Cat traduise tous les pleurs de Jonas… Cela aide mais tout n'est pas si simple. Dans ce premier tome d'une série consacrée à la classe de sixième, Alice Butaud *(Les filles montent pas si haut d'habitude)* raconte l'histoire de cette *« interprète bébé »* avec panache. R.B.

ALBERTO MORAVIA

En toutes lettres

L'auteur du *Mépris* fait l'objet de trois rééditions chez Bouquins. L'occasion de se replonger dans l'œuvre de l'un des principaux romanciers italiens.

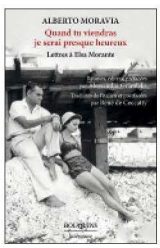
Mort en 1990 à Rome, où il est né en 1907, Moravia est-il toujours vivant ? C'est ce que laisse entendre *L'Immortel,* recueil de nouvelles et de brefs récits écrits tout au long de sa vie, dont certains inédits retrouvés dans ses papiers. La fiction et l'autobiographie vont toujours de pair chez Moravia, qui fut aussi un très grand nouvelliste. C'est d'ailleurs par un texte court, « Lassitude de courtisane », écrit en français et publié en 1927, qu'il accède à une certaine renommée avant la parution de son premier roman, *Les Indifférents,* en 1929.

Fin observateur du couple, de la sexualité et de ses tourments, celui qui fut marié à l'immense romancière Elsa Morante créa souvent le scandale pour ses textes jugés scabreux. Son génie transparaît dans le volume qui réunit quatre de ses plus grands romans : *Le Conformiste, La Romaine, La Désobéissance* et *La Ciociara*, ancrés dans la période fasciste et l'après-guerre.

Quand tu viendras je serai presque heureux, ses lettres échangées sur près de quarante ans (1947-1983) avec son épouse Elsa Morante dépeignent un homme qui cherche comment vivre, écrire, aimer et être aimé, entièrement. Qu'il soit chez eux à Rome, aux États-Unis ou à Moscou, Moravia confie à Morante ses insomnies, sa hantise de la solitude, ses enthousiasmes d'écrivain. *« Je vais bien, je pense à toi et je t'attends »,* écrit-il.

Alberto est fou d'Elsa. Il veut la revoir, lui faire l'amour à Venise, à San Francisco, qu'importe ! Tandis qu'elle s'éloigne. Elle est à Sils Maria, elle ne lui répond pas, n'ouvre pas toujours ses lettres. Les réponses d'Elsa Morante ont rarement été conservées par Moravia, et ce déséquilibre exacerbe la sensation d'un amant qui titube dans le mystère d'une relation passionnelle. *« Je veux te dire que je ne désire absolument pas que nous nous séparions. Aujourd'hui encore, bien que je me sente désespéré, cette solution, je la repousse de toutes mes forces. Aujourd'hui encore tu es la personne, ainsi que je te l'ai dit hier, que j'aime le plus au monde et à laquelle je suis le plus attaché et je ne veux pas me séparer de toi. Toutefois, je ne voudrais pas que tu penses que je veux te retenir de force »,* écrit-il encore à Rome en 1950. Et c'est très beau. ■

Gladys Marivat

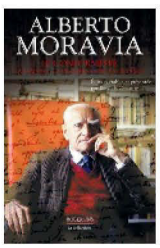


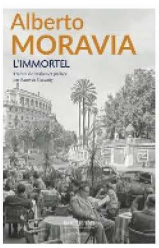
★★★★☆

QUAND TU VIENDRAS JE SERAI PRESQUE HEUREUX. LETTRES À ELSA MORANTE

ALBERTO MORAVIA

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR RENÉ DE CECCATY, 256 P., BOUQUINS, 20 €





★★★★☆

LE CONFORMISTE - LA ROMAINE - LA DÉSOBÉISSANCE - LA CIOCIARA

1152 P., BOUQUINS, 32 €

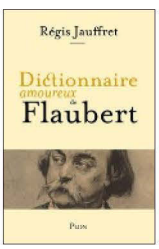
★★★★☆

L'IMMORTEL

342 P., BOUQUINS, 22,90 €

Gustave par Régis

Des notes prises pour son roman *Le Dernier Bain de Gustave Flaubert,* Régis Jauffret a tiré la matière de ce *Dictionnaire amoureux de Flaubert* qui, d'une certaine façon, est la continuation du roman sous une autre forme. Prenant ses aises avec les standards du genre (mais chaque auteur de la collection ne les interprète-t-il pas à sa façon ?), il remplace l'habituelle multitude d'entrées brèves par de longs essais écrits dans son style reconnaissable entre tous – adresses aux lecteurs, digressions au conditionnel, autocitations, répliques solitaires, etc. Ce ne sont pas des entrées de dictionnaires, plutôt des bouts de roman classés par ordre alphabétique. *« Je suis un romancier de la race des conteurs,* se justifie Jauffret. *Je tenterai dans ce dictionnaire de raconter Flaubert comme une histoire.* » C'est ainsi que ce volume est intéressant non pas tant pour ce qu'il nous apprend sur l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* – encore qu'on s'y instruise ! – que pour ce qu'il montre de la façon dont l'écrivain passionne, fascine et inspire Jauffret. Parmi les entrées incontournables (« Louise Colet », « Maxime Du Camp ») ou farfelues (« Harengs », « Quenottes ») figure un « Gustave et Régis ». C'eût été parfait comme sous-titre. ■ **B.Q.**



★★★☆☆

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE FLAUBERT

RÉGIS JAUFFRET

PLON, 480 P., 28 €

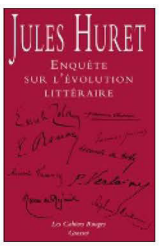
PAOLO MONTI/BIBLIOTECA EUROPEA DI INFORMAZIONE E CULTURA - BRUNO KLEIN/PLON

JULES HURET

Propos historiques

Un régal que ces entretiens menés par le journaliste en 1891, auprès de la fine fleur des lettres françaises.

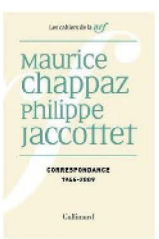
Grand classique de la critique littéraire de la fin du XIXe siècle, *Enquête sur l'évolution littéraire* marque aussi une date dans l'histoire du journalisme : pour la première fois, ce n'est pas un événement qui provoque une interview, mais des interviews qui font l'événement ! En 1891, Jules Huret demande à une soixantaine d'écrivains leur avis sur la situation de la littérature française, entre conflits de générations – Leconte de Lisle a 73 ans, Henri de Régnier en a 27 – et conflits esthétiques – naturalisme, Parnasse, symbolisme, etc. Certains lui répondent par courrier, d'autres le reçoivent, quelques-uns l'éconduisent comme Léon Hennique, « *hostile à toute espèce d'interview* ». Les réponses sont passionnantes pour le tableau qu'elles fournissent des forces en présence, pour les réflexions sur la notion d'école en littérature, pour les commentaires humoristiques de Huret, et pour les saillies des interviewés. Verlaine, sur le symbolisme : « *Comprends pas… Ça doit être un mot allemand…* » Moréas, sur sa relative obscurité : « *Il y a des gens qui trouvent tout obscur, fors la platitude.* » Évidemment, les piques volent. Ajalbert soupire : « *Cela me fait penser aux combats de coqs.* » ■ **Bernard Quiriny**



★★★★☆
ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION LITTÉRAIRE
JULES HURET
376 P., GRASSET, 12 €

Il suffira de signes

Si Philippe Jaccottet a pu voir ses œuvres entrer dans la Bibliothèque de la Pléiade, Maurice Chappaz, lui aussi d'origine suisse et auteur d'une œuvre majeure, est demeuré obstinément méconnu en France. Cette correspondance, bel exemple de fidélité, d'admiration et de compagnonnage entre poètes, rachète quelque peu cette injustice en plaçant leurs deux noms côte à côte. Chappaz le coureur de cimes, le défenseur de paysages, Jaccottet, plus austère, poète et traducteur enraciné à Grignan, dans la Drôme… Aussi différents que possible l'un de l'autre, ils avaient en partage l'obstination secrète de poursuivre « *les mêmes fuyants signes* ». ■ **S.S.**



★★★★☆
CORRESPONDANCE 1946-2009
MAURICE CHAPPAZ, PHILIPPE JACCOTTET
ÉDITION ÉTABLIE PAR JOSÉ-FLORE TAPPY, 304 P., GALLIMARD, 25 €. EN LIBRAIRIES LE 10 JUIN.

Le retour de la dixième muse

On la célébrait encore avec ferveur au XIXe siècle. Sainte-Beuve l'admirait. Mais cette grande poétesse, qui fut amie de Corneille, La Fontaine, La Rochefoucauld, était inexplicablement oubliée depuis plus de cent ans. Cette publication apparaît donc comme une juste réparation qui se double du plaisir de la nouveauté.

Surnommée « la dixième muse », Antoinette Deshoulières est née en 1637. Virtuose dans tous les genres poétiques, de l'églogue à l'idylle, de la fable à la satire, elle se rangea du côté de Perrault, contre Boileau et Racine, durant la querelle des Anciens et des Modernes. Elle revendiquait une autre inspiration que celle venant de l'Antiquité. Sa vivacité d'esprit et son style naturel, proche de l'oralité, rappelaient Clément Marot. Autant dire qu'avec quelques autres, elle ouvrait la voie de la littérature moderne tout en s'affirmant audacieusement comme femme de lettres. Si ses œuvres pouvaient adopter le ton badin « *d'une conversation au coin du feu* », comme le souligne Sophie Tonolo, elles pouvaient aussi avoir une dimension morale, voire philosophique, dans des domaines précurseurs. Issue de la bonne société, mariée dès l'âge de 13 ans, elle n'hésita pas à s'élever contre les usages. En tout, elle posait la question cruciale de la place de l'être dans le monde, et par conséquent celle, plus que jamais d'actualité, du bonheur. ■ **Serge Sanchez**

★★★★★
DE ROSE ALORS NE RESTE QUE L'ÉPINE, POÉSIES 1659-1694
ANTOINETTE DESHOULIÈRES
ÉDITION ÉTABLIE PAR SOPHIE TONOLO, 320 P., POÉSIE/GALLIMARD, 11 €

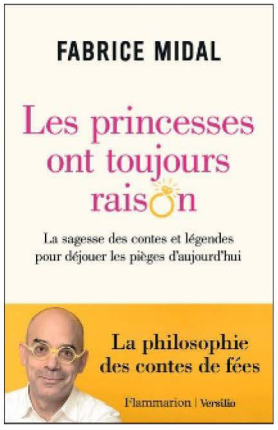
DR/GRASSET BIBLIOTHÈQUE CARNEGIE (REIMS)

Fabrice Midal

Les princesses ont toujours raison

Précédemment, il nous a conseillé de *« nous foutre la paix »,* proposé de *« devenir narcissique »* pour sauver notre peau et invités à *« méditer quand tout s'effondre ».* Les titres des livres de Fabrice Midal résument bien son propos : aider le lecteur à aller mieux dans un monde qui, lui, va mal. Docteur en philosophie, l'homme aux lunettes rondes et vestes de couleurs vives est LE promoteur de la méditation en France. Quand certains trouvent son discours trop marketé, d'autres lui sont reconnaissants d'avoir popularisé la pleine conscience. Le titre de son dernier ouvrage, *Les princesses ont toujours raison,* laisse, au premier abord, rêveur. À force de citer contes et légendes dans ses livres et conférences, il a décidé, explique-t-il, de les rassembler dans un ouvrage où se croisent en effet de nombreuses têtes couronnées. Chaque histoire révèle une leçon pour aujourd'hui. À la lecture moraliste de Perrault, ou celle, psychanalytique, de Bettelheim, il ajoute une vision philosophique. Si *Boucle d'or et les Trois Ours* rappelle la sacralité de l'intimité, *La Belle au bois dormant* enjoint à savoir attendre le moment juste. On connaît la morale de résistance d'*Antigone* moins celle de *La Belle et la Bête,* qui parle du consentement : *« La Bête ne peut être délivrée que si la Belle consent librement à l'aimer. Et une fois de plus, et malgré les risques, la Belle choisit de s'écouter elle-même, de faire ce qu'elle sent. Car, pour pouvoir consentir, dire un oui éclairé ou un non éclairé, il importe de savoir d'abord ce que l'on veut. »* Quant à la petite fille au manteau rouge, elle nous parle d'altérité et de la peur de rencontrer l'autre. Moralité de cet ouvrage : gardez les livres de contes et légendes des enfants, ils vont encore servir… Et pour longtemps. ■

Aurélie Marcireau



LES PRINCESSES ONT TOUJOURS RAISON
FABRICE MIDAL
180 P., 19 €. COPYRIGHT FLAMMARION.
EN LIBRAIRIES LE 31 MAI.

BIO EXPRESS

1967
Naissance à Paris dans un milieu modeste. Son père est représentant commercial, sa mère secrétaire. Il est un cancre à l'école jusqu'à sa découverte de la philosophie en terminale.

1988
Rencontre avec le spécialiste de la philosophie orientale et neurobiologiste Francisco Varela, interlocuteur privilégié du dalaï-lama qui l'initie à la méditation. Une relation très importante pour lui. En 2006, Fabrice Midal créera l'École occidentale de méditation.

2017
Sortie de *Foutez-vous la paix !,* qui est un énorme succès en librairies avec plus de 400 000 exemplaires vendus le confirmant comme l'un des « philosophes psys nounous » préférés des Français.

CÉLINE NIESZAWER/FLAMMARION

1
Hansel et Gretel
ou le piège du bien-être

Il était une fois un frère et une sœur qui se prénommaient Hansel et Gretel. Leurs parents étaient si pauvres qu'ils n'avaient plus rien à leur donner à manger. Ils les abandonnèrent dans la forêt en espérant que quelqu'un pourrait les aider.

En réalisant qu'ils étaient laissés à eux-mêmes, les enfants furent désespérés : ils étaient persuadés qu'ils n'auraient jamais la force de sortir de cette épreuve. Nous avons si souvent l'impression d'être dans cette situation et de nous sentir démunis, seuls au monde devant l'adversité ! Nous ne voyons plus rien, nous nous laissons pétrifier par notre problème, aveugles à tout le reste.

Hansel et Gretel avaient froid. Ils marchèrent tout droit, sans réfléchir, espérant naïvement qu'ils réussiraient ainsi à retrouver leur maison. Mais plus ils avançaient dans la nuit, plus ils se perdaient. C'est alors qu'au loin leur apparut une lumière. En s'en approchant, ils découvrirent une maison en sucre. Et ils avaient si faim ! S'ils avaient toute leur tête, ils auraient été un peu sceptiques : c'est quand même trop beau pour être vrai, une maison en sucre dans une forêt ! Nous sommes nous-mêmes souvent dans un tel désarroi que nous sommes prêts à tout avaler. Nous cédons à cette attitude régressive par facilité, sans prendre le moindre recul, ce qui nous joue ensuite des tours.

Hansel se précipita sur le toit et arracha un morceau qu'il dévora. Gretel s'empara d'une fenêtre. C'était en fait la maison d'une sorcière qui attirait les enfants avec ses promesses et ses sucreries, les engraissait jusqu'à bien les attendrir, puis les dévorait. Voilà une jolie métaphore de la niaiserie du bien-être et de la facilité auxquels nous conditionne la société, qui nous empoisonnent et finissent par nous détruire. **Nous sommes séduits par tout un discours général sur le lâcher-prise, la zénitude, fait de sucreries, de bonbons. Sur le coup, ce discours fait du bien. Pourtant, il nous empoisonne en nous déconnectant de la réalité.**

Hansel symbolise la béatitude du plaisir immédiat. Il se vautre dans les confiseries, engraisse et aiguise l'appétit de la sorcière. Mais un matin, pour qu'il grossisse plus vite, cette dernière l'enferme dans une cage. Désormais, elle lui apportera double ration à manger. Bien que prisonnier, le petit garçon se délecte : il n'est plus en rapport avec la vie. Comme le dit Proust : « On ne guérit d'une souffrance qu'à la condition de l'éprouver pleinement. » Hansel n'éprouve rien : il fuit dans l'aveuglement complet qui le conduit droit à la mort. La jouissance immédiate l'empêche de comprendre les implications de la situation dans laquelle il se trouve. Elle lui pose des œillères. Elle est notre incapacité de penser la crise écologique et le réchauffement climatique qui nous menacent, notre incapacité aussi de sortir d'une zone de pseudo-confort, chez soi, au travail, dans des relations toxiques.

Sa sœur, elle, est reléguée par la sorcière au rang de domestique. Si on regarde la situation par le filtre de l'immédiateté, on jugerait que Gretel a écopé d'une double peine. En réalité, c'est grâce à l'épreuve que cette petite fille fragile trouve en elle une ressource qu'elle ignorait : la force de l'intelligence. Elle ose questionner (alors qu'elle pourrait se contenter d'obéir en échange d'une petite liberté de mouvement), elle commence à regarder les choses, elle sort du plaisir immédiat ou de la peur immédiate. Elle est sur le qui-vive, elle accepte de ne pas savoir, elle accepte même que ce soit douloureux. C'est ce que l'on appelle la force de résistance : il n'y a de résistance que lorsque l'on quitte le bien-être ou la peur, qui sont au fond les deux faces de la même médaille.

Gretel se libère ainsi de la fascination inconsciente et dangereuse de la domination : quand on est dominé par une personne qui a les pleins pouvoirs, on oscille entre la tétanie et la soumission qui demandent le moins d'efforts possible. C'est alors qu'elle trouve la solution. Elle va tromper la sorcière malvoyante en lui présentant un os de poulet quand elle demande à tâter le doigt de Hansel pour s'assurer qu'il est bien gras. Elle affronte la négativité et trouve ainsi l'opportunité d'agir : elle va finalement réussir à jeter la sorcière dans le four où elle a fait cuire tant d'enfants.

La sorcière représente toutes les fausses promesses qui nous enferment : l'idée que tout va aller bien, que je n'ai qu'à me détendre, à attendre, sans me poser de questions, que je suis malgré tout du bon côté du manche, que ce n'est pas si grave, qu'il y a plus malheureux que moi. **En jetant ces fausses promesses au feu, Gretel devient libre.**

À la mort de la sorcière, les enfants ouvrent ses armoires et découvrent les joyaux qu'elle y a entassés. Grimm, à qui l'on doit ce conte, adopte ici le langage du mythe pour raconter, sous une forme imagée, la réalité la plus fondamentale, la réalité telle qu'elle est : au sortir d'une épreuve, nous sommes toujours plus riches d'allant, d'enthousiasme, de fierté au regard de ce que nous avons accompli, réussi.

« Pourquoi voudriez-vous, nous dit Rilke, exclure de votre vie une quelconque inquiétude, une quelconque souffrance, une quelconque mélancolie, alors que vous ignorez pourtant ce que produisent en vous ces états ? »

Telle est la leçon de Proust, de Rilke, de la vie : **les épreuves se dépassent en les affrontant.** Vouloir se protéger de tout, c'est engraisser et être dévoré par la sorcière, par les fausses promesses.

2
Cendrillon
ou la fin de la plainte

Cendrillon n'était qu'une enfant quand sa mère mourut. Son père se remaria avec une femme peu commode qui avait deux filles, très belles mais au cœur noir et méchant. C'est une expérience que nous traversons quand, à cause des circonstances, il nous faut déménager, changer de •••

travail, bousculer des habitudes qui étaient confortables, quand nous faisons face à des décisions absurdes, à des cadences infernales, en somme, quand le sort semble s'abattre sur nous.

Cendrillon est maltraitée, humiliée par sa belle-mère et ses demi-sœurs qui lui donnent ce surnom parce qu'elles l'ont mise du côté de l'âtre, de la grisaille, elles l'ont privée de lumière. C'est ce qui nous arrive quand la vie n'est pas douce. Nous sommes écrasés : par nos supérieurs, par nos proches, par des pseudo-amis, nous ne sommes pas reconnus, nous nous sentons rejetés du monde. Et, comme Cendrillon, nous nous retrouvons à trier les lentilles que ses sœurs ont volontairement renversées dans les cendres.

VOILÀ UNE JOLIE MÉTAPHORE DE LA NIAISERIE DU BIEN-ÊTRE ET DE LA FACILITÉ AUXQUELS NOUS CONDITIONNE LA SOCIÉTÉ, QUI NOUS EMPOISONNENT ET FINISSENT PAR NOUS DÉTRUIRE

Mais Cendrillon ne s'enferme pas dans la plainte qui tourne en rond et qui est une justification de l'impuissance, du renoncement : elle tente quand même de trouver un chemin en effectuant les tâches qui lui sont confiées, même si elles sont idiotes. Elle subit certes la situation, mais elle essaye néanmoins d'agir. La plainte nous évite de remettre en question ce qui nous arrive : on attribue la faute au destin, à la société ou que sais-je encore, on accuse et, comme le dit Nietzsche, on s'enferme dans la figure du persécuté. Pour trier les lentilles, Cendrillon se fait aider par les colombes et les tourterelles qui symbolisent l'intelligence à l'œuvre.

En fait, il y a dans l'attitude de Cendrillon quelque chose de profondément nietzschéen : elle ne reste pas dans le ressentiment contre la réalité, un ressentiment qui nous emprisonne en nous-mêmes, qui nous ronge sans déboucher sur rien de concret, de créatif. Elle, elle continue malgré tout d'aller de l'avant.

Un jour, un grand bal est donné par le roi. Toute la famille est invitée, mais la marâtre refuse que Cendrillon y aille. La jeune fille, qui souhaite ardemment être de la fête, demande encore, insiste. Mais personne ne prend sa défense, personne ne la considère, et tous se moquent de ce caprice ridicule émanant d'une moins que rien. Or, Cendrillon, comme le dirait Lacan, ne cède pas sur son désir. C'est pourquoi sa marraine la fée peut l'entendre. La fée du conte qui est le symbole de la créativité en nous, de notre capacité d'inventer des possibles.

Nous avons tous en nous une fée, une forme d'intelligence prête à nous indiquer un autre chemin pour atteindre notre but, à condition de rester ouverts, curieux, attentifs à la situation. Cet autre chemin n'est pas forcément parfait, miraculeux. La marraine de Cendrillon l'aide à se préparer : elle transforme pour elle une citrouille en carrosse et des rats en écuyers, elle l'habille d'une robe de princesse, mais l'autorisation de sortie s'arrête à minuit, heure à laquelle une fête bat son plein. Telle est la règle, la limite que Cendrillon doit accepter, à laquelle elle doit se plier. Il y a toujours des limites dans la vie : je ne transformerai pas l'open space où je travaille en espace cocooning, mais en cessant de tourner en rond avec une plainte inutile et enfermante, en acceptant qu'il reste un open space, je verrai s'ouvrir devant moi des possibles auxquels je ne m'attendais pas.

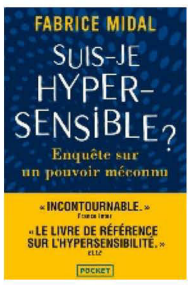
Cendrillon accepte la proposition de sa marraine et, malgré les restrictions imposées, elle est prête à bénéficier de toute sa magie. Certes, cette solution n'est pas pleinement satisfaisante, mais au lieu de rester dans la frustration, elle choisit néanmoins de l'explorer.

C'est ainsi qu'elle rencontre le prince, l'émerveille par la confiance et la joie qui jaillissent d'elle. Quand, au moment de partir, elle perd sa pantoufle, il la recueille et traverse la ville entière pour retrouver cette jeune inconnue qui a illuminé sa vie.

Cendrillon ne s'est pas laissé décourager par les circonstances défavorables dans lesquelles elle évoluait. Le prince non plus ne se laisse pas décourager quand elle s'enfuit, peu avant minuit, et qu'il se retrouve seul, avec une simple pantoufle de vair pour remonter la piste de cette inconnue. Aucun des deux n'a baissé les bras.

Nous aussi, dans la vraie vie, quand nous ne voyons autour de nous que la médiocrité, si nous ne nous décourageons pas, si nous ne nous réfugions pas dans la plainte, nous avons tous les atouts pour nous ouvrir à ce qui est, nous débrouiller avec les citrouilles et les rats et les transformer en carrosse et en écuyers.

Mettre fin à la plainte, c'est tourner le dos à ses manières habituelles de vivre, de penser et de sentir. C'est refondre son existence. « Libérer l'âme du ressentiment, c'est le premier pas vers la guérison », écrit Nietzsche dans son magnifique *Ecce homo*. ■



L'INFO EN PLUS

En 2021, Fabrice Midal a publié *Suis-je hypersensible ?* (Flammarion) resté des semaines dans le classement des meilleures ventes. Comme tous les ans, il propose cette année un séminaire estival qui mêle méditation et exercices pratiques. Le prochain sera consacré au thème : « Hypersensibilité : en faire une force et une joie ». Il aura lieu du 14 au 16 juillet à Salins-les-Bains dans le Jura.

avec le soutien d'Alès Agglomération

FESTIVAL DES PASSEURS DE LIVRES
SALON DU LIVRE

1er > 4 JUIN 2023
ALÈS
Parvis du Cratère

GRATUIT

2e ÉDITION

THÈME DE L'ANNÉE
LA BEAUTÉ

SALON DU LIVRE : 40 RENCONTRES / 120 AUTEURS

DR

NATHALIE HEINICH

En guerre contre le wokisme

La sociologue spécialiste de l'art publie *Le wokisme serait-il un totalitarisme ?*, un livre à charge contre ce mouvement issu des facs américaines qui, selon elle, gangrènent nos institutions.

« *On est en guerre à l'université* », déclarait en mai 2021 sur France Inter Nathalie Heinich, invitée pour la parution de *Ce que le militantisme fait à la recherche* (collection « Tracts » de Gallimard). Ce jour-là, fait rarissime, un professeur en sciences sociales reconnu, Alain Policar, l'avait interpellée en direct sur les attaques personnelles qu'elle distillerait dans ses tribunes. Elle répondit posément qu'elle était en guerre pour l'autonomie de la science et constatait que – comme au temps de l'affaire Dreyfus – on y perdait des amis. Deux ans plus tard, le conflit semble plus ardent que jamais alors qu'elle publie *Le wokisme serait-il un totalitarisme ?* Pas de suspense, la réponse est dans la question. La sociologue bataille sur ce terrain depuis déjà quelques années. Un terrain miné, que ce soit à l'université ou dans les médias ; le livre n'est pas paru que déjà elle croule sous les messages critiques voire haineux. « *Je ne vais pas sur les réseaux sociaux, ce qui me fait gagner beaucoup de temps et de sérénité. Et lorsque des amis me signalent certains propos tenus contre moi, je les trouve d'une telle indigence que ça me donne plutôt envie d'en rire !* », répond-elle, interrogée sur cette violence.

DISTINGUER LES ESPACES POLITIQUE ET UNIVERSITAIRE

Avec Brice Couturier, Élisabeth Badinter et d'autres, elle est en première ligne contre ce mouvement venu des facs américaines. Mais avant d'être cette personnalité très clivante, Nathalie Heinich est d'abord directrice de recherches à l'EHESS. Elle a publié de nombreux ouvrages qui la consacrent comme une sociologue de l'art reconnue. Née à Marseille en 1955, des origines juives et protestantes, passée par la philosophie avant d'arriver à la sociologie, elle semble toujours prise entre deux feux. Au début des années 1980, elle soutient sa thèse sous le patronage de Pierre Bourdieu. Elle s'en éloigne plus tard et écrira même *Pourquoi Bourdieu* en 2007, un portrait contrasté de son mentor. Elle intègre le laboratoire de Luc Boltanski et s'approche de Bruno Latour qui l'amènent tous deux vers une sociologie pragmatique. Depuis ce livre sur Bourdieu, les « bourdieusiens » et les proches de Boltanski la qualifient de traîtresse. Pas facile d'être aimé dans ce milieu décidément. Il faut dire qu'elle détonne. Outre ses ouvrages sur l'art ou l'identité féminine, elle a également publié un *Bêtisier du sociologue,* grand exercice

d'autodérision pas forcément très apprécié de ses pairs. Mais elle n'est pas allergique à ce qui gratte, bien au contraire.

Tout en continuant son travail de recherche, elle a commencé à publier des tribunes, intervenant dans le débat public sur le pacs ou la parité. Dans un entretien pour un site philosophique, elle explique : « *J'étais sensibilisée, grâce à l'art contemporain, à ces questions de paradoxe permissif, ce moment où une institution se défausse de son rôle institutionnel et accepte les contestations de son propre pouvoir.* » Ce qu'elle dit avoir retrouvé dans le pacs : « *cette désinstitutionnalisation du mariage implique celle de la filiation* ». Prises de position qui lui sont toujours reprochées. Mais elle estime qu'il est fondamental de toujours distinguer les deux arènes, politique et universitaire. Critique qu'elle fait aux militants woke des facs, qui lui retournent bien souvent le compliment.

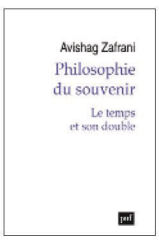
Dans son dernier ouvrage, elle explique point par point pourquoi le wokisme est particulièrement dangereux. « *Ce qui rend la situation actuelle encore plus inquiétante, c'est, d'une part, que le wokisme a envahi non seulement le monde académique mais aussi le monde culturel et le monde politique, et que, d'autre part, ce ne sont pas seulement des groupes minoritaires qui le propagent, mais les institutions elles-mêmes. Ce sont notamment les dispositifs de formation obligatoires sur les "violences sexistes et sexuelles", qui ne sont souvent que le cheval de Troie pour imposer l'idée qu'il faudrait se débarrasser de la différence des sexes, considérée à la fois comme réactionnaire et comme arbitraire car "socialement construite". C'est le fléchage des crédits de recherche ou des laboratoires sur des thèmes estampillés "inclusivité" ou "diversité". C'est l'obligation faite aux chercheurs (y compris dans les mathématiques !) de déclarer que leur projet favorisera l'égalité hommes/femmes s'ils veulent pouvoir obtenir des crédits – le féminisme est une cause fondamentale et dans laquelle je suis moi-même engagée, mais qui n'a pas sa place dans l'activité scientifique. Ce sont les institutions elles-mêmes qui sont gangrenées – et c'est là une innovation majeure par rapport à ce que nous avions connu il y a deux ou trois générations.* » Ses détracteurs la qualifient de réac qui exagère un phénomène mineur. Sans réelle étude, il est difficile de connaître l'étendue de ce mouvement. Mais ne comptez pas sur elle pour désarmer. ■ **Aurélie Marcireau**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
LE WOKISME SERAIT-IL UN TOTALITARISME ?
NATHALIE HEINICH
198 P., ALBIN MICHEL, 16,90 €

Le temps de la réflexion

Philosophie du souvenir se présente comme un « *premier essai* […] *au carrefour* […] *de plusieurs recherches universitaires et d'une recherche empirique sur le temps plus personnelle* ». Ce livre remarquable, à bien des égards, signé Avishag Zafrani interroge « *l'expérience mûrie, augmentée de la qualité du souvenir* » où se découvre « *un sens caché au présent de l'expérience* ». Cette recherche du temps enfoui est *ipso facto* quête de l'unité d'un réel fragmenté, tendant à refaire le lien défait entre l'homme et le monde. L'expérience gnostique du temps, celle grecque de la réminiscence, celle du « *temps juif* » où le souvenir est une rétrospection impliquant un recommencement convergent dans les analyses d'un « *temps philosophique* » où la qualité du souvenir nourrit le sentiment d'une renaissance, remède à celui, dominant, d'une décadence perpétuelle. ■ **Jean Montenot**



★★★★☆
PHILOSOPHIE DU SOUVENIR. LE TEMPS ET SON DOUBLE
AVISHAG ZAFRANI
248 P., PUF, 17 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Xavier Le Clerc

Dépasser le manichéisme

Retranscription des cours de Roland Barthes au Collège de France en 1978, *Le Neutre* nous plonge non seulement dans l'ère de la postmodernité mais aussi jusqu'aux origines du neutre, illustrées par une série de personnages caractérisés par l'indétermination, tel Hamlet de Shakespeare qui hésite à venger son père ou le clerc Bartelby de Melville au fameux *« I would prefer not to »* (« Je préférerais ne pas »). C'est à partir de 1942 que prend la forme moderne du neutre avec la parution de *L'Étranger* d'Albert Camus. Barthes décrit cette écriture blanche comme *« le degré zéro de l'écriture »*, autrement dit épurée de tout artifice du verbiage. *« J'appelle Neutre tout ce qui déjoue le paradigme »*, souligne Barthes qui aspire à se protéger des convictions aveugles, le plus souvent nourries de préjugés, des oppositions binaires qui mènent aux engagements tranchants. L'année suivante, en 1943, *« Sartre publie* L'Être et le Néant *qui, sans être le livre du Neutre, lui laisse une place significative, et emprunte d'ailleurs son titre au monologue d'Hamlet »*, explique Éric Marty dans son brillant avant-propos. *Le Neutre* est pour Barthes une tierce voix au cœur de son œuvre : *Mythologies*, *La Chambre claire*, les *Fragments d'un discours amoureux*. *« Le geste du Neutre ce serait le sourire »*, conclut le philosophe, terminant ses cours sur cette remarque non sans humour : *« Exit le Neutre »*. Comme si l'autodérision était l'antidote à l'écueil dénoncé des théories définitives, des idéosphères. *« Le sourire léonardien a été analysé très brillamment par Freud*, ajoute Barthes, *ce sourire qui se trouve dans plusieurs tableaux de Léonard de Vinci* […] : *c'est toujours le même sourire, et ce sont tour à tour des sourires à la fois d'hommes et de femmes, c'est ça qui nous importe, ce sont des sourires-figures en qui s'abolit la marque d'exclusion, de séparation des sexes, c'est un sourire qui circule d'un sexe à l'autre. »*

★★★★★
LE NEUTRE. COURS AU COLLÈGE DE FRANCE 1978
ROLAND BARTHES
464 P., SEUIL, 28 €

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR

Maurice Barrès

Mieux comprendre les dérives idéologiques d'aujourd'hui

Comment tant d'intellectuels naguère campés à gauche ont-ils pu rejoindre le camp de la réaction ? Le destin de Barrès apporte de fructueuses réponses. Adepte d'une liberté *« sans contrepartie »* et du *« culte du moi »*, il fut dans sa bouillonnante jeunesse le héros de Breton, Gide, Mauriac ou Proust. Il siégea en 1889 à l'extrême gauche en tant que député, puis fraya avec le boulangisme et en vint à mépriser le parlementarisme au point de patronner l'Action française naissante, au nom d'un nationalisme cocardier.

Les apories d'une pensée « de droite »

Maurice Barrès. Le grand inconnu le montre bien : nationaliste obsédé par la *« revanche »* mais amoureux du *« génie allemand »*, catholique mais récusant ses dogmes, ami de Maurras mais républicain, antisémite mais admirateur de Proust, xénophobe mais auteur d'*Un jardin sur l'Oronte* (1922), Barrès développe une pensée complexe, ambiguë, paradoxale. Sorte de quintessence de la pensée « réac ».

La prose d'un maître en égotisme

« Je pensais que dans ce que vous écrivez, il y a certains changements de ton qui n'existent qu'en musique. C'est au diatonisme presque barbare, aux enivrantes dissonances de certaines liturgies qu'il faudrait recourir pour donner une idée de la beauté de cette joie qui éclate sur des cymbales quand vous parlez de Metz », lui écrit Proust. Une excellente raison de lire la prose, à la fois classique et romantique, d'un maître en égotisme, laudateur inconditionnel de l'héroïsme, de l'ascétisme et de la mort.

Jean-François Paillard

★★★☆☆
MAURICE BARRÈS. LE GRAND INCONNU (1862-1923)
EMMANUEL GODO
688 P., TALLANDIER, 27 €

VICTOR LOUZON • HENRY KISSINGER

Manigances de grands manitous

Il n'y a pas de grand dessein sans petits arrangements avec l'Histoire. Démonstration en deux livres et sept portraits de dirigeants d'hier à aujourd'hui.

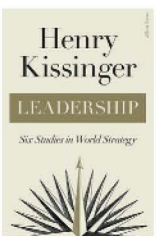
La « route de la soie », avec laquelle les dirigeants de la République populaire de Chine nous rebattent les oreilles, a-t-elle réellement existé ? Non. La réponse est brutale, même si l'Eurasie du Ier millénaire a effectivement été traversée d'échanges par voie de terre. Mais ceux-ci ont été discontinus, modestes, et le rôle négligé des peuples d'Asie centrale, crucial. Voici un bel exemple de ces petits arrangements avec l'Histoire, indispensables à *« l'invention d'un destin mondial »* par l'empereur Xi Jinping. Dans *Le Grand Récit chinois*, Victor Louzon passe au laser tous ces mythes – parfois des faits réels, mais toujours distordus – sous la forme d'une dizaine de questions. La Chine a-t-elle eu une vocation universelle ? S'est-elle tricoté une fibre pacifique ? A-t-elle été la matrice de l'Asie, cœur de l'« asiatisme » ?… Lee Kuan Yew, Premier ministre de Singapour entre 1959 et 1990, a été un chevau-léger de cette idéologie-là. Il a en effet égrené tout un discours culturaliste où le confucianisme expliquerait le succès de la ville-État et constituerait une parade contre *« l'obsession »* occidentale de la liberté individuelle.

Lee est l'un des six leaders stratèges retenus par Henry Kissinger dans *Leadership*. Si le Singapourien s'est singularisé par sa *« stratégie de l'excellence »*, de Gaulle, lui, a usé de la *« stratégie de la volonté »*. Adenauer a opté pour la *« stratégie de l'humilité »* et Nixon (à moins que ce ne soit Dear Henry *himself*…), pour celle de *« l'équilibre »*. Sadate a parié sur la *« stratégie de la transcendance »* pour faire la paix, et Mrs Thatcher sur celle de *« la conviction »*. Tous ces dirigeants ont été pris *« dans l'éternelle lutte entre le voulu et l'inévitable »*. Ils n'ont eu d'autre choix que de penser et d'agir *« entre les valeurs immuables et les aspirations de ceux qu'ils dirigent »*. Xi Jinping, romancier national *« sinique »*, n'échappe pas à cette fatalité. ■

Emmanuel Hecht

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
LE GRAND RÉCIT CHINOIS. L'INVENTION D'UN DESTIN MONDIAL
VICTOR LOUZON
240 P., TALLANDIER, 20,50 €



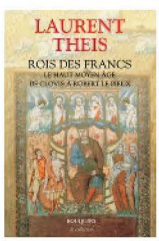
★★★☆☆
LEADERSHIP. SIX ÉTUDES DE STRATÉGIE MONDIALE (LEADERSHIP. SIX STUDIES IN WORLD STRATEGY)
HENRY KISSINGER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ODILE DEMANGE, 544 P., FAYARD, 29 €

VICTOR LOUZON - LIBRARY OF CONGRESS

Une histoire royale

Formé par les plus grands savants de son temps dont l'éminent Georges Duby, Laurent Theis est un historien d'un genre particulier. Il n'a pas hésité à passer à un travail de scribe, en devenant secrétaire des débats de l'Assemblée nationale. Mais l'Histoire est un virus. Piqué, il n'a pu échapper à sa fièvre et a tissé une œuvre originale que la collection « Bouquins » publie aujourd'hui. Dans *Rois des Francs*, il ne faut pas manquer sa préface. Une véritable « *égo-histoire* » dirait son ami Pierre Nora. Mais aussi une mise en perspective de l'histoire médiévale et des âges obscurs des Mérovingiens et Carolingiens. Ces souverains qu'il a sortis de l'oubli. Clovis, le bien connu. Mais aussi Dagobert, dont le nom est certes répandu mais son œuvre structurante pour l'administration et l'Église sous-évaluée.

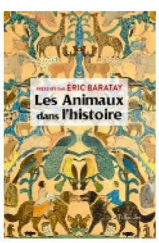
Au fil des pages, un univers resurgit, beaucoup plus riche que le laissait penser les théories sur l'effondrement de l'Occident après la chute de l'Empire romain. Une époque qui est au cœur du débat sur l'identité française. Alors, oui, plongeons-nous dans le monde des rois des Francs pour voir tout ce que nous leur devons, entre rituels (couronnements), pratiques intellectuelles (les couvents et bibliothèques) et culturelles (langue et géographie). ■ **Fabrice d'Almeida**



★★★★☆
ROIS DES FRANCS
LAURENT THEIS
800 P., BOUQUINS, 32 €

Penser la bête

Les Animaux dans l'histoire appartient à ces grands livres ayant les qualités que seuls certains ouvrages collectifs peuvent atteindre : une diversité d'approches, de lectures et de sujets. Le rat, l'éléphant, le cheval… Ce dernier étant présenté par Daniel Roche, qui en était non seulement un connaisseur intellectuel mais qui pratiquait l'équitation au point de pouvoir rendre compte dans son écriture des sensations du cavalier et de ses impressions. Et des moments clés, comme ces procès d'animaux qui, au Moyen Âge, définissaient un statut si différent pour les bêtes. Leur rapport au divin s'y engageait comme le rappelle Michel Pastoureau. On lit les pages sur le supplice de Falaise, en 1386, partagé entre l'horreur pour la cruauté envers un animal et ce qu'elle supposait de commun avec l'humanité. Pierre Serna achève cette promenade en nous montrant comment la Révolution a fondé un nouveau rapport à l'animal, plus scientifique et économique, utilitariste avant l'heure. Il faut lire ces pages où l'on s'interroge sur les effets de la consommation de viande. Elles font écho à nos débats. C'est donc un panorama intellectuel très fécond qu'Éric Baratay, sans doute notre meilleur connaisseur de l'histoire des animaux, présente dans ce livre. Déjà incontournable. ■ **F.D.A.**



★★★★★
LES ANIMAUX DANS L'HISTOIRE
ÉRIC BARATAY (DIR.)
288 P., TALLANDIER, 21,50 €

EDITIONS PERRIN - DR

ET AUSSI…

★★☆☆☆
PUTE N'EST PAS UN PROJET D'AVENIR
LOUISE BRÉVINS
224 P., GRASSET, 19 €

Lorsque, étranglée financièrement avec sa petite fille à charge, Louise Brévins décide de se prostituer à son compte et selon ses règles, avec l'appui d'Internet, tout se met en place facilement. Fort de ses années passées pendant lesquelles elle consigne ses impressions, son témoignage acide refuse comme d'autres le font de « romanciser » ou de rendre tragique son expérience. Sans la dénoncer absolument, l'autrice insiste sur ses limites. Son sens de la nuance et son humour décapant rendent probants ses réflexions, ses peurs et ses doutes, l'incongru et l'absurde des rencontres faites. **Eugénie Bourlet**

LES ÉCRIVAINS DE LiRE magazine littéraire

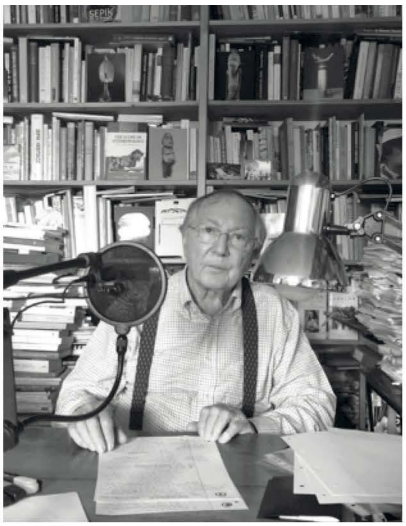
OÙ COMMENCE LE RACISME ? DÉSACCORDS ET ARGUMENTS
MARYLIN MAESO, NORMAN AJARI
176 P., PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR, 19 €

Débattre d'un des sujets les plus sensibles du moment dans le respect et l'écoute sans anathème, notre chroniqueuse Marylin Maeso et le philosophe Norman Ajari prouvent que c'est encore possible. Tous deux partagent une expérience douloureuse : le racisme pour l'un et l'antisémitisme pour l'autre. Se mettre d'accord sur le vocabulaire d'abord, reconnaître des désaccords quand c'est nécessaire, leur dialogue rappelle les bases d'un échange véritable. Le racisme après 1945 s'est culturalisé. Comment le dépasser ? Faut-il utiliser cette notion dans les combats antiracistes ? Quid de la concurrence mémorielle ? Autant de questions que les deux intellectuels abordent frontalement dans un ouvrage d'une pertinence rare.
Aurélie Marcireau

MAURICE GODELIER

L'Occident serre les dents

Dans une vaste fresque courant du XVe siècle à nos jours, l'anthropologue montre que si occidentalisation a rimé avec modernisation, l'inverse n'a pas toujours été vrai. Et le sera peut-être, à l'avenir, de moins en moins…



Comme l'illustrent les abstentions de la Chine, de l'Inde et de plusieurs nations africaines et d'Amérique latine lors des votes à l'ONU condamnant la Russie, un vent d'anti-occidentalisme saisit aujourd'hui les pays de ce que nous appelons encore, non sans arrogance, le « reste du monde ». À la dénonciation de notre impérialisme se mêle leur volonté de se vouloir modernes sans s'aligner pour autant sur toutes nos valeurs dites « universelles ». Dans *Quand l'Occident s'empare du monde,* Maurice Godelier montre que cette aspiration a accompagné très tôt l'occidentalisation du monde née de notre avance scientifique et technologique. Mais elle s'est traduite différemment, selon que celle-ci fut imposée, avec la colonisation, ou désirée. Dans le premier cas, l'anthropologue ne peut qu'égrener la longue liste des exactions du système colonial. Mais, en ethnologue, il note que la colonisation fut aussi en partie « *agie* » par les colonisés, heureux de se délivrer du poids de certaines de leurs coutumes, devenant ainsi de problématiques « *métis culturels* ».

Toutes autres furent les modernisations « *voulues* », telle celle du Japon de l'ère Meiji. Pour éviter d'être colonisés, les Japonais décidaient en 1858, après deux siècles de fermeture à l'Occident, de s'ouvrir à nos techniques et modes de vie sans renier leur âme. Le succès de ce mixage fut tel que le Japon vainquit la Russie en 1905… et devint un pays colonisateur. Parmi les freins à la modernité, Godelier relativise celui de la religion en montrant la succession de mouvements à la fois islamistes et modernisateurs. De fait, le plus grand obstacle reste l'adoption de notre vision démocratique du pouvoir. Mais son rejet signifie-t-il partout et pour toujours autocratie ? Lévi-Strauss fit scandale en émettant, un jour, des doutes sur le caractère indépassable de notre démocratie. Pour dérangeante qu'elle soit, c'est la question centrale que soulèvent les « *alter-modernités* ». Et Godelier ne la creuse pas vraiment dans son ouvrage. À suivre, donc… ■ **Patrice Bollon**

★★★★☆
QUAND L'OCCIDENT S'EMPARE DU MONDE (XVE-XXIE SIÈCLE)
MAURICE GODELIER
504 P., CNRS ÉDITIONS, 26 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 JUIN.

Vers un universalisme alternatif

Aborder la question de l'universel par notre littérature est une bonne idée. Depuis 1789, notre pays est celui de l'universalisme, soit de l'affirmation, désormais contestée, qu'il existe des valeurs que nous partageons tous par-delà nos cultures. Et notre littérature est devenue double, franco-française et mondiale, sous la forme d'une francophonie en expansion. Markus Messling voit des signes du reflux de l'universalisme dans l'écriture mélancolique de Houellebecq et nostalgique de Mathias Énard. Dans *L'Universel après l'universalisme,* il repère des échappées chez Camille de Toledo et sa généralisation de la notion de « traduction » et dans le *motto* de « chaos-monde » d'Édouard Glissant, d'une diversité sans centre pour l'ordonner. Avec la critique de notre langue comme pouvoir d'Alexis Jenni et sa désarticulation par Kossi Efoui, la littérature francophone ouvrirait ainsi une alternative à notre universalisme via l'appel à un universel « *latéral* » se construisant d'en bas dans le respect des différences, donc plus « vrai »… ■ **P.B.**

★★★★☆
L'UNIVERSEL APRÈS L'UNIVERSALISME (UNIVERSALITÄT NACH DEM UNIVERSALISMUS)
MARKUS MESSLING
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR OLIVIER MANNONI, 278 P., PUF, 23 €

RONALD WOOD/CNRS - SÉVERINE BEAUDOT/PUF

MURIEL FLIS-TRÈVES

Mères pionnières

Pour enfanter, de plus en plus de femmes ont recours à la science. De leurs témoignages se dégage un nouveau rapport à la maternité et, donc, à la vie.

« *Elles se sentent jeunes. Elles ont raison. Qu'ont-elles à voir avec* La Femme de trente ans *de Balzac ?* » Les avancées sociales et médicales, en particulier les progrès de la bioéthique, bouleversent la manière dont les femmes des sociétés occidentales envisagent la famille et la maternité. Psychiatre et psychanalyste reconnue, spécialiste des grossesses difficiles, Muriel Flis-Trèves partage dans *Pourquoi viens-tu si tard ?* des témoignages précieux de femmes qui ont eu recours à la science pour satisfaire leur désir d'enfant.

Celles-ci ont en commun, outre le fait de s'être rendues en consultation, des difficultés concrètes pour enfanter parce que moins fertiles, résolues avec succès à l'étranger où elles ont effectué une fécondation in vitro (FIV) ainsi que, plus tard, des questionnements liés à l'enfant venu, à ses origines singulières et comment les nommer. Par-delà ces étapes rituelles, leurs parcours biographiques et thérapeutiques se révèlent multiples. Plus que le désir d'enfant, l'axe psychanalytique permet d'éclairer le rapport effectif à la maternité, les réflexions sur la transmission et la filiation, comment la mère ou le père se situent dans une chaîne générationnelle de plus en plus remise en question. En amont, il est surprenant de constater à quel point les femmes seules décident de se lancer dans la maternité tardive avec un donneur anonyme ou une connaissance, qu'elles se mettent en couple ensuite ou non. Ainsi décrites et analysées dans leurs confidences, elles « *apparaissent comme les pionnières d'un nouveau rapport à la vie* ». ■

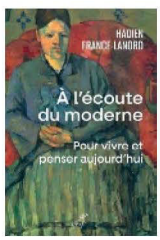
Eugénie Bourlet

★★★☆☆
POURQUOI VIENS-TU SI TARD ? DANS L'INTIMITÉ DES MATERNITÉS TARDIVES
MURIEL FLIS-TRÈVES AVEC MARYVONNE OLLIVRY
300 P., CALMANN-LÉVY, 18,90 €

L'art en puissance

À l'écoute du moderne recueille les articles jalonnant le parcours original de pensée d'Hadrien France-Lanord. Y est interrogée l'éthique de l'art moderne, « moderne » signifiant « *ce qui dans le temps est éternel* » (Marina Tsvetaïeva) et qui révèle l'époque. La peinture (Cézanne, Matisse), car l'œil aussi écoute, la musique (Luciano Berio) et surtout la parole poétique : les Américains W. C. Williams et Charles Olson, les anciens de Black Moutain, Robert Duncan et Larry Eigner, le poète français d'origine comme Dominique Fourcade ou naturalisé comme Paul Celan fournissent les motifs d'une succession d'étonnements démontrant que si « *les poèmes ne changent certes pas le monde,* […] *ils transforment l'être-au-monde* » (Paul Celan). ■

Jean Montenot



★★★☆☆
À L'ÉCOUTE DU MODERNE
HADRIEN FRANCE-LANORD
352 P., CERF, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 1ER JUIN.

ASTRID DI CROLLALANZA

QUE VAUT ?

LA NOUVELLE BIOGRAPHIE DE JENNIFER LESIEUR

Il était temps ! Une série de podcasts sur France Culture et un livre, il n'en fallait pas moins pour, enfin, faire connaître Rose Valland. Dans *Rose Valland, l'espionne à l'œuvre,* Jennifer Lesieur raconte comment cette toute jeune conservatrice sauve toiles, sculptures, tapisseries. Pendant l'Occupation, au musée du Jeu de paume transformé en *« entrepôt pour les œuvres confisquées »,* elle consigne tout dans ses carnets et dresse la liste des spoliations. Grâce à elle, un train rempli d'œuvres est même détourné… Après-guerre, elle poursuit sa mission et permet à 60 000 œuvres volées par les nazis de retrouver leurs propriétaires. On voit cette provinciale réservée se transformer en espionne, s'enhardir sous les yeux de Goering, grand amateur d'art. Pendant des mois, elle *« colle l'oreille aux portes », « mémorise la moindre information », « récupère les carbones »* dans les poubelles à papier le soir. *« Ses prises de risques étaient aussi insensées que sa chance de ne pas être démasquée. »* La journaliste, Prix Goncourt de la biographie pour son ouvrage sur Jack London, raconte également la mise à l'abri des œuvres du Louvre avant l'arrivée des Allemands et le long travail de restitution. Emmanuelle Polack, historienne spécialiste de cette période explique en postface : *« Qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale le rôle de la Dame du Jeu de paume ait été minimisé ne nous étonne guère. En revanche, ce qui laisse pantois c'est que sa participation ait été subtilement gommée dans l'histoire inachevée des restitutions des biens culturels. »* Enfin, la Dame du Jeu de paume réapparaît et retrouve sa place.

Aurélie Marcireau

★★★☆☆
ROSE VALLAND, L'ESPIONNE À L'ŒUVRE
JENNIFER LESIEUR
240 P., ROBERT LAFFONT, 19,50 €

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
PETITE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
MICHEL BUTOR
352 P., FOLIO, 9,20 €

Cette série d'entretiens de Michel Butor avec l'universitaire Lucien Giraudo a d'abord pris la forme, en 2008, d'un coffret de six CD. Fidèlement retranscrite et ponctuée de textes choisis par l'écrivain (Villon, Rabelais, Montesquieu, Rousseau, Jules Verne, Michaux…), elle réapparaît sous la forme d'une somme de 340 pages. L'inventeur de l'hypertexte y trace un panorama aussi passionnant que personnel de l'histoire littéraire française depuis le Moyen Âge jusqu'au XXe siècle. **Jean-François Paillard**

★★☆☆☆
L'ODYSSÉE DES FOURMIS
AUDREY DUSSUTOUR, ANTOINE WYSTRACH
448 P., J'AI LU, 9 €

Les auteurs de *L'Odyssée des fourmis* sont myrmécologues : ils étudient le comportement de ces insectes. Et par « comportement », il faut entendre organisation d'une société et variété de rôles. Il y a des fourmis médecins, esclaves, planeuses et bien d'autres. Plonger dans est aussi intrigant qu'ouvrir les portes d'un vaste royaume de fantasy disposant de ses propres codes – à la différence que ce monde miniature existe vraiment, à nos pieds. **M.D.B.**

★★★★★
MAXIMES ET RÉFLEXIONS
CARDINAL DE RETZ
304 P., TEMPUS, 8 €

***« Le dernier point de l'illusion, en matière d'État, est une espèce de léthargie, qui n'arrive jamais qu'après de grands symptômes. »* En lisant les maximes de ce grand seigneur du XVIIe siècle, frondeur et courtisan à la fois, on réalise combien est profond le changement de notre culture civique. Tout change : *« Il n'y a que Dieu qui puisse subsister par lui seul. »* Pourtant, chaque phrase de ce penseur fait écho à notre actualité. C'est bien l'histoire qui éclaire le présent.** **Fabrice d'Almeida**

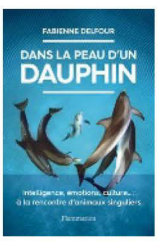
FABIENNE DELFOUR

La société des dauphins

Ils disposent d'intelligence, d'émotions et même d'une forme de culture : c'est ce que montre cet ouvrage qui fait tomber la frontière interespèce.

« *Ils sont là !* », s'exclame Fabienne Delfour en introduction de son ouvrage. On est alors aux Bahamas durant l'été 2000. En pleine mer, l'éthologue retient son souffle, au propre comme au figuré, tandis qu'un groupe de dauphins s'approche. Ils sont une quinzaine, d'âges variés. Pour la jeune chercheuse qu'elle était à cette époque, docteure depuis à peine deux ans, l'expérience est fondatrice. « *Tout à coup, face à ce groupe de dauphins, ces êtres aquatiques m'apparaissent dans toute leur richesse* », se souvient-elle. Fabienne Delfour comprend d'emblée qu'ils forment une microsociété. Dès lors, « *une infinité de questions* » traversent son esprit curieux. Pour y répondre, elle y consacre toute une vie de recherches et, vingt ans plus tard, elle nous en partage les découvertes.

Dans la peau d'un dauphin est certes une exploration scientifique – on apprend littéralement comment fonctionne leur peau –, mais aussi le récit d'une expérience interespèce beaucoup plus sensible qu'une simple compilation de connaissances. Fabienne Delfour montre combien le monde de ces animaux est aussi culturel, voire émotionnel. Elle détaille ainsi la personnalité de certains dauphins. À l'image d'Amanda, femelle apparemment sans cesse interloquée par les orteils des nageurs, ou encore d'Aya, « *au caractère bien tranché* ». C'est une véritable culture sous-marine qui se dessine à la lecture, et l'on finit par avoir le même « *vieux rêve* » abordé par l'éthologue à la fin du livre : une communication humain-dauphin renforcée. ■ **Marcus Dupont-Besnard**



★★★☆☆
DANS LA PEAU D'UN DAUPHIN
FABIENNE DELFOUR
320 P., FLAMMARION, 22,90 €

Science en conscience

Paru en 2006, après cette célèbre « guerre des sciences » opposant des scientifiques défendant l'objectivité de leur travail à une sociologie critiquant sa nature de « construction sociale », *Apprendre à bien parler des sciences*, d'Isabelle Stengers, est une réédition opportune. La philosophe belge n'y prend parti pour aucune de ces thèses. Toute pratique scientifique oscille entre ces deux pôles. Les grandes découvertes transcendent les déterminations sociales, mais sans rendre pour autant les inquiétudes du public irrationnelles. Quand elles sont légitimes, Stengers estime qu'on leur doit une réponse démocratique – ce qui implique de redéfinir les buts et les modalités de ce que nous nommons « la science ». Une vaste réflexion épistémologico-politique parfois ardue mais qui reste très actuelle. ■ **Patrice Bollon**

★★★☆☆
APPRENDRE À BIEN PARLER DES SCIENCES. LA VIERGE ET LE NEUTRINO
ISABELLE STENGERS
288 P., LA DÉCOUVERTE, 20,50 €

ALEXIS FRESPUECH/FLAMMARION

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Europe »

Si l'Europe était un continent, ça se saurait. Si un continent était définissable, délimitable physiquement, cartographiquement, un seul aurait droit à ce nom, l'Amérique, qui souffre encore aujourd'hui d'un gros handicap, celui de n'être née qu'il y a cinq siècles, dans le cabinet de cinq érudits de Saint-Dié-des Vosges, ce dont elle a encore honte. L'Asie et l'Afrique sont, au sens strict du mot, indéfinissables sur leurs marges – on ne se méfie jamais assez de ses marges… Quant à l'Océanie, inutile d'insister : personne ne sait ce que c'est, surtout les Océaniens. L'Europe, c'est encore autre chose.

Tout est parti, comme toujours, du monde grec. Quand ils ont voulu se situer dans l'espace (entendons un espace conceptuel : le seul qui compte, à la longue), les Grecs ont fini par dessiner deux horizons. L'un à l'est/sud-est, qui reçut le nom d'Asie, l'autre à l'ouest/nord-ouest, qui reçut celui d'Europe – Hérodote, « Père de l'Histoire » (donc de la géographie), nous le dit déjà.

À cette initiative intellectuelle succéda, là aussi comme toujours, la puissance politique romaine, qui ajouta un troisième horizon : l'Afrique, comme sud de la côte méditerranéenne. L'étymologie la plus vraisemblable de ce dernier mot, rattachable à un terme carthaginois, donc sémitique *(afer),* présenterait un point commun avec celle de l'Europe si on rattache celle-ci à un *ereb* sémitique signifiant « occident » : nous y voilà. Nous y voilà d'autant plus qu'une autre étymologie récuse l'origine sémitique au profit d'une origine égéenne qui signifierait… « occident ».

La suite ne pouvait qu'être affaire de politique ou, plus précisément, de géopolitique. Quatre géopolitiques successives, rien de moins. Celle d'une culture romaine qui finit par oublier l'Europe derrière la partie « occidentale » de la romanité, puis, au cœur du Moyen Âge, celle d'une culture chrétienne qui en fit le synonyme de chrétienté. Par un paradoxe très compréhensible – comme tous les paradoxes, quand on les regarde les yeux dans les yeux –, il ne restait plus alors à la Renaissance, suivie des Lumières, qu'à exhumer la vieille figure antique pour se débarrasser de l'embarrassante référence chrétienne, et ce sera la troisième géopolitique.

Le premier paradoxe de ce paradoxe, c'est que lorsque la modernité culturelle (la Réforme), économique (le capitalisme) et politique (le libéralisme) s'imposera aux deux entités antiques (l'Afrique, l'Asie), désormais dilatées aux dimensions de nouveaux empires, on mit du temps à comprendre que, par-delà ces apparences laïques, la chrétienté restait sous-jacente à ces valeurs humanistes – au nom desquelles, au reste, les colonisés de l'Europe se révoltèrent efficacement contre elle au XX^e^ siècle. Anecdote significative : quand, dans les années 1950, ce qui allait devenir l'Union européenne se dota de symboles spécifiques, certains de ses promoteurs, démocrates-chrétiens, tentèrent d'imposer un étendard marqué d'une croix – qui aurait plus tard interdit toute adhésion à un État de culture islamique. Ils échouèrent mais on a appris ultérieurement que l'emblème actuel, avec son cercle d'étoiles dorées sur fond bleu, avait eu pour auteur secret un fervent catholique qui s'inspira de l'emblématique de la Vierge…

> L'EMBLÈME ACTUEL, AVEC SON CERCLE D'ÉTOILES DORÉES SUR FOND BLEU, A EU POUR AUTEUR SECRET UN FERVENT CATHOLIQUE

Le second paradoxe de ce paradoxe est que la fortune politique récente (1948 : congrès de La Haye) du Vieux Continent – quatrième géopolitique, qui est présentement la nôtre – est liée, par une dialectique sans pitié, à son déclin : d'abord face au Nouveau Monde – qui lui retire l'exclusivité de la modernité –, ensuite face au tiers-monde – qui lui retire l'exclusivité du sens de l'Histoire. Si de nos jours le mot « Europe » se retrouve lesté, de directives en règlements, de décisions en recommandations, d'une forte charge concrète, c'est que ce qu'il recouvre a frôlé la mort en 1940. Au fond, l'Europe n'a jamais si vite progressé sur la voie de son identification (dite « intégration ») qu'au prix de crises, de catastrophes et – on le vérifie en direct depuis février 2022 – de guerres. Elle a donc un grand avenir devant elle. ■

AUDREY SOVIGNET

Classé X

Le Brexit n'aura pas eu que des conséquences politiques et économiques : pour peu que nous ne l'ayons jamais fait (si, si, c'est possible…), il nous aura aussi amenés à réfléchir à la prononciation, ô combien capricieuse et aléatoire, du « x » en français ! Voilà en effet une lettre qui, quand elle ne demeure pas muette – c'est souvent le cas, mais pas toujours, en fin de mot *(chevaux, heureux, perdrix)* –, se prononce de multiples façons que l'air du temps n'hésiterait pas à qualifier de « diverses et variées » : comme un « s » *(six, dix, coccyx)*, comme un « z » *(dixième, deuxièmement)*, mais le plus souvent [ks] (toujours, même, à l'intérieur d'un mot) ou [gz]. La principale pierre d'achoppement, fort heureusement émoussée par la force de l'habitude, portait jusqu'ici sur le « x » du préfixe *ex-*, prononcé sourd devant une consonne *(excessif, excitation, expert, externe)*, sonore devant une voyelle ou un « h » muet *(exact, exhalaison, exécrable, exhérédation, exigu, exhibition, exotique, exhortation, exubérant, exhumation)*.

Force est pourtant de reconnaître que l'indulgence règne de plus en plus dans nos dictionnaires : prononcer aujourd'hui *exécrable* comme *excessif* ne vous couvrira plus d'opprobre. Le TLFi *(Trésor de la langue française informatisé)* va jusqu'à voir dans la prononciation félonne d'hier le moyen de marquer l'emphase, le [ks] permettant de mieux détacher le préfixe du reste du mot pour le mettre ainsi en exergue ! De même, le temps n'est plus où le puriste Jean Girodet pouvait s'emporter sans retenue contre la prononciation sonore d'*exsangue*, insulte à la règle susmentionnée, à l'étymologie et, au bout du compte, à l'orthographe, le « s » payant souvent de sa disparition les pots cassés. Enfin, pour un *xénophobe* qui se siffle sonore, combien de *xérès* et de *xylophones* qui vous laissent le choix ?

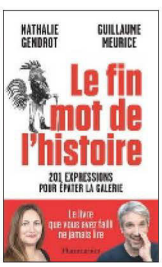
Le Brexit dont nous parlions représentait pour sa part un cas de figure des plus intéressants. Le « x » placé entre deux voyelles se trouvant au cœur du mot, c'est la prononciation [ks] qui se devrait de tenir la corde, ce qu'elle fait d'ailleurs. Mais le vocable en question étant en réalité un mot-valise (*British* + *exit*), il ne serait pas scandaleux, bien au contraire, qu'il fût influencé par l'*exit* latin, que nous lisions [eg-zit] dans nos petits classiques du théâtre, chaque fois qu'un personnage quittait la scène pour regagner la coulisse.

Bref, on l'aura compris, c'est une fois de plus « comme on le sent », un peu à l'image, d'ailleurs, de ce qui se passe en anglais, où *exit* se dit [ek-sit] au Royaume-Uni, mais plutôt [eg-zit] outre-Atlantique. Aussi bien, aller chercher des crosses à qui que ce soit sur des détails de cette nature n'est plus vraiment dans l'air du temps : c'est qu'on aurait vite fait de se voir taxer de glottophobie ! ■ **Bruno Dewaele**

THEDIGITALARTIST/PIXABAY

À LIRE D'HIER À AUJOURD'HUI

À une époque où rien ne plaît tant à l'usager de la langue que de découvrir ce qui se cache derrière les expressions dont il use chaque jour à tout-va, pas facile, tant les éditeurs s'en sont aperçus, de se démarquer de la concurrence !
Dans *Le Fin de mot de l'histoire*, on a visiblement misé sur un ton décontracté, à des années-lumière du discours académique et sentencieux : que les auteurs, Nathalie Gendrot et Guillaume Meurice, fassent d'ordinaire dans la fiction et l'humour a, il est vrai, de quoi rassurer d'emblée. Sur un ancrage historique fort, aussi, lequel a l'avantage de conférer une unité à ce qui, de prime abord, semblait promettre d'abord par la diversité. Mais ledit ancrage n'est là que pour autoriser, en forme de clins d'œil entendus, de constants renvois, impertinents et frondeurs, à une actualité brûlante. La préface ayant assumé par avance le risque de la blague douteuse, rien ne s'oppose plus à ce que l'on s'instruise en s'amusant sans complexe aucun, ce qui, par les temps qui courent, est moins une option qu'une obligation. Alors, à présent que vous y êtes, surtout restez-y ! **B.D.**



LE FIN MOT DE L'HISTOIRE. 201 EXPRESSIONS POUR ÉPATER LA GALERIE
NATHALIE GENDROT, GUILLAUME MEURICE
336 P., FLAMMARION, 19 €

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Casserole

Décidément, il sera dit qu'Emmanuel Macron n'aura rien fait comme aucun de ses prédécesseurs. Dans le monde d'avant, il n'était pas rare qu'un politicien traînât derrière lui une ou deux casseroles. On devait l'image à ces chiens à la queue desquels de mauvais plaisants attachaient l'ustensile en question, histoire d'aller créer le tohu-bohu là où il serait le moins apprécié, c'est-à-dire un peu partout. Le bruit qu'occasionnaient malgré eux les malheureux toutous figurait en effet à merveille la sale affaire, paradoxalement fort… propre à ruiner une réputation au moment précis où celle-ci eût gagné à faire dans la virginité. Forte du sens (« mouchard ») qu'elle a toujours eu en argot, ladite casserole agissait donc dans ce cadre comme un révélateur, étalant au grand jour ce que la victime avait au contraire intérêt à étouffer, sinon à taire. Le tintamarre d'aujourd'hui vise plutôt à couvrir le discours de l'autre, à le rendre inaudible, retour jugé juste par ceux qui se plaignent de n'avoir pas été écoutés, alors qu'on prétendait les entendre. On savait déjà que Jupiter avait l'ambition d'être le maître des horloges, mais si de surcroît il se met à recycler les métaphores… Il ne lui reste plus qu'à démontrer qu'on peut passer à la casserole sans y laisser des plumes et la boucle sera bouclée ! ■ **B.D.**

NICOLAS LIPONNE/HANS LUCAS VIA AFP - DR - PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA VIA OPALE.PHOTO/ARTHAUD

➔ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Habileté ou habilité ?

À moins que vous ne nourrissiez une passion coupable pour l'archaïsme, la question ne se pose plus guère aujourd'hui, en tout cas pour souligner l'adresse, la dextérité ou l'ingéniosité. Certes, l'*habilité* n'a pas complètement disparu des radars, puisque, fût-ce brièvement, l'Académie la recense toujours dans la neuvième et dernière édition de son *Dictionnaire*, d'ailleurs imitée en cela par nos dictionnaires usuels, aussi bien Larousse que Robert. Mais c'est au sens d'une « aptitude », et même d'une « capacité légale à accomplir certains actes ou à exercer certains pouvoirs », vestige de la connotation juridique qui présidait initialement aux destinées du mot issu du latin *habilitas*. Ce n'est pourtant pas faire injure à nos immortels que de constater que ce substantif a largement et presque exclusivement délégué ses pouvoirs au verbe, à son participe passé surtout. S'il s'entend encore qu'untel est habilité à exercer la fonction présidentielle, plus personne n'évoque son habilité à le faire ! Une preuve supplémentaire, soit dit en passant, que compétences, formation et diplômes importent moins désormais, dans une société qui se dilue de plus en plus dans le paraître et dans l'image, qu'entregent, savoir-faire et virtuosité. Tel monde, telle langue ! ■ **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

CHANTAL THOMAS*

« Éventail »

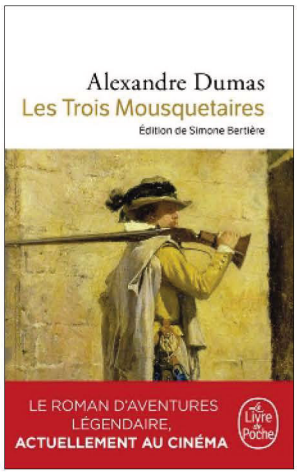
« C'est un mot que j'apprécie en premier lieu pour sa sonorité, ses trois syllabes ouvertes racontent le mouvement. En anglais, le mot "fan" est trop bref pour décrire cette amplitude. Mais je l'aime aussi pour ce qu'il représente en tant qu'objet : c'est un mot qui suscite ce qui existe depuis toujours, qui est à la fois utile et beau. Il peut être en dentelle comme en bois, féminin comme masculin – les samouraïs s'en servaient beaucoup. Je suis attachée à cet imaginaire japonais. Lors de mon dernier voyage sur les terres nipponnes, je me suis replongée dans l'œuvre de Sei Shonagon en m'amusant à noter toutes les fois où l'éventail apparaissait. À cette époque, il servait énormément à transmettre des messages, l'impératrice en a notamment offert un à la femme de lettres car elle s'en allait. D'un côté on y trouvait une illustration de paysage ensoleillé, de l'autre pluvieux et triste. Il symbolisait cette ambivalence : malgré tous les jours ensoleillés, ils seront invariablement sombres sans sa présence. L'éventail plaît à ceux qui apprécient le discours indirect, c'est un idéal de légèreté et de suggestion. Mallarmé l'évoque d'ailleurs parfaitement en écrivant : *"Une fraîcheur de crépuscule/Te vient à chaque battement".* »

Propos recueillis par Marie Jouvin

*Dernières parutions : *D'un éventail à la Coupole* (Seuil) et *L'Étreinte de l'eau* (Arthaud)

Une bonne correction

Notre numéro de mai faisait la part belle aux *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Repérerez-vous sans trop chercher les neuf erreurs qui se sont glissées dans cet extrait ?



« Tout à coup Tréville s'arrêta frappé d'un soupçon subi. Cette grande haine que manifestait si hautement le jeune voyageur pour cet homme, qui, chose assez peu vraissemblable, lui avait dérobé la lettre de son père, cette haine ne cachait-elle pas quelques perfidies ? ce jeune homme n'était-il pas envoyé par son Éminence ? ne venait-il pas pour lui tendre quelque piége ? ce prétendu d'Artagnan n'était-il pas un émissaire du cardinal qu'on cherchait à introduire dans sa maison, et qu'on avait placé près de lui pour surprendre sa confiance et pour le perdre plus tard, comme cela s'était mille fois pratiqué ? Il regarda d'Artagnan plus fixement encore cette seconde fois que la première. Il fût médiôcrement rassuré par l'aspect de cette physiognomie pétillante d'esprit astucieux et d'humilité affectée.

— Je sais bien qu'il est Gascon, pensa-t-il, mais il peut l'être aussi bien pour le cardinal que pour moi. Voyons, éprouvons le. »

Le mot mystère

Au singulier, je n'évoque que vide et abandon. Mais il suffit que l'on me mette au pluriel pour que, par enchantement, tout s'éclaire et que chacun m'appelle de ses vœux. Ça tombe bien, je ne suis plus très loin… Que suis-je donc ?

Quel genre ?

Juin est le mois du solstice d'été. Combien sont-ils, parmi ces termes d'astronomie, à être masculins comme ce dernier ?

A. aphélie ;
B. apside ;
C. astéroïde ;
D. céphéide ;
E. écliptique ;
F. équinoxe ;
G. facule ;
H. orbite ;
I. périgée.

Quèsaco ?

Comme le mois de juin, les mots qui suivent ne comptent que quatre lettres. Outre cette particularité, quel est leur point commun ?

A. BAHT ; **B.** BIRR ; **C.** CEDI ; **D.** DÔNG ; **E.** KYAT ; **F.** RAND ; **G.** RIEL.

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction

subit (il ne s'agit pas ici du participe passé du verbe *subir*, mais de l'adjectif synonyme de « soudain », lequel ferait *subite* au féminin) – **vraisemblable** – **quelque perfidie** (non pas « plusieurs perfidies », mais « une certaine perfidie » : singulier, par conséquent, comme pour le *quelque piége* qui suit) – **Son Éminence** (la majuscule concerne aussi le possessif) – **piége** (accent grave) – **fut** (passé simple de l'indicatif, et non pas imparfait du subjonctif) – **médiocrement** (pas d'accent circonflexe) – **physionomie** (ne pas confondre avec *pathognomonie*) – **éprouvons-le** (le pronom personnel doit se souder à l'impératif par un trait d'union).

Le mot mystère

Il s'agissait naturellement de **vacance(s)**.

Quel genre ?

Le masculin l'emporte encore, mais dextrême justesse ! Sont masculins, tout comme *solstice* : **A, C, E, F** et **I**. Féminins : **B, D, G** et **H**.

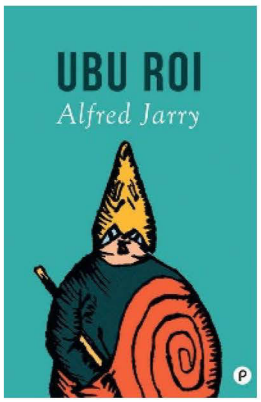
Quèsaco ?

Ils désignent tous une monnaie : celle de la Thaïlande **(A)**, de l'Éthiopie **(B)**, du Ghana **(C)**, du Viêt Nam **(D)**, de la Birmanie **(E)**, de l'Afrique du Sud **(F)** et du Cambodge **(G)**.

	1	2	3	4	5	6	7	8
13	L	E	S	S	I	V	E	S
12	A	G	N	E	A	U	■	E
11	N	A	O	L	■	■	S	T
10	O	U	R	L	E	T	■	S
9	I	N	G	E	N	U	■	I
8	T	■	I	D	E	■	O	R
7	A	S	T	I	■	S	E	T
6	N	E	■	R	E	E	■	N
5	R	E	P	A	R	T	I	E
4	E	S	■	H	A	■	A	C
3	T	U	E	■	N	I	V	O
2	N	A	T	■	G	R	O	G
1	I	N	I	T	I	A	L	E

FREEPIK

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »



« Ah ! j'ai peur, Sire Dieu, je suis mort ! et cependant non, je n'ai rien. »

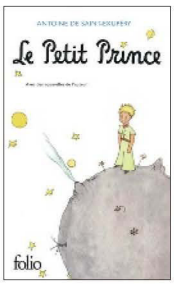
Le Père Ubu
Peur bleue

Alfred Jarry, *Ubu roi*, 1895

« J'ai ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu'à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans. »

Antoine de Saint-Exupéry
Doux sire y était en panne

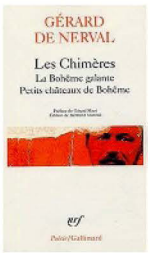
Le Petit Prince, 1943



« Tout ça parce que Monsieur a eu les amygdales »

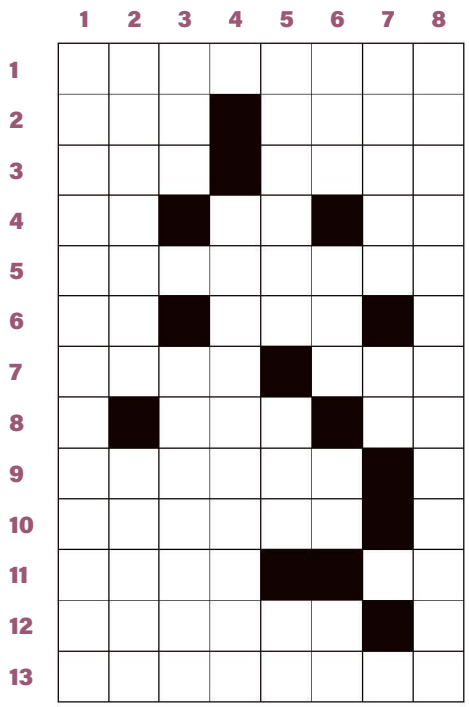
Dieu sur Terre
Rires de tueur

Thomas Fersen, L'Iconoclaste, 2023



Les Filles du feu
Une chimère peuplée **d'elfes feuillus**

Gérard de Nerval, *Les Filles du feu ; Les Chimères*, Gallimard 2005



•LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Lettre d'introduction. **2.** Pianiste français. Rhum et eau, peut-être pour Juliette. **3.** Élimine. De droite à gauche, brebis ou bélier. **4.** Annonce des lettres ou des sciences. Interjection. Phonétiquement suffisant. **5.** Réplique. **6.** Négation. S'exprime comme un cerf. **7.** Cité dans le Piémont. Il fait la manche. **8.** Tourne dans un bassin. Il provoqua une ruée. **9.** Neuf de cœur. **10.** Repli. **11.** Un chef-lieu désordonné. En texto : aller en justice. **12.** Même s'il ne s'appelle pas « Napoléon », c'est un petit qui sera tondu. **13.** Ruinés.

Verticalement

1. A donc été capé chez les Bleus. **2.** Précèdent des restitutions. Mouton dans le ciel, parfois. **3.** Signal de départ. Leurs parents rugissent ou feulent. **4.** Montures tout en os. **5.** Vit sans le savoir. Orientation. N'a pas l'habitude de courir. **6.** Se rendra de bas en haut. Pas à moi. Note. Rayons. **7.** Enroulai en rond. Cardinaux. **8.** Ont été saisis par le démon du « je ».

« Le nouchi, c'est la langue de la rue »

Le poète ivoirien et suisse Henri-Michel Yéré publie un poème narratif bilingue, en français et en nouchi. Une manière de rendre gloire à ce parler populaire abidjanais. Entretien.

Quatrième livre de poésie d'Henri-Michel Yéré, *Polo kouman/Polo parle* réunit deux textes, l'un en nouchi – le parler populaire de la capitale ivoirienne –, l'autre en français. Lire en nouchi, c'est faire l'expérience troublante d'un quotidien abidjanais rendu familier par la force des images. Lire en français, c'est comprendre que notre langue n'attend pas notre autorisation pour vivre, qu'elle est plus aventurière que nous. À la moitié du recueil, on ne sait plus dans quelle langue Polo, le narrateur, s'exprime. On sait seulement que Polo parle, Polo *kouman*, et qu'on le comprend.

Qu'est-ce que le nouchi ?

Henri-Michel Yéré. Le nouchi est une langue parlée principalement à Abidjan, également en Côte d'Ivoire, avec une aura dans toute l'Afrique de l'Ouest. Elle fut créée par les jeunes qui travaillaient dans le secteur informel, dans les années 1970-80. Ils mêlaient des mots du malinké et d'une soixantaine d'autres langues de Côte d'Ivoire, avec du français et l'anglais du cinéma américain. Le mot « nouchi » veut dire « moustache » en malinké, en référence au moustachu mexicain dans les westerns, le chef des bandits. Plus qu'une langue, c'est une attitude de défi face aux difficultés de la vie. C'est le langage de la rue, cet endroit dans lequel il faut en permanence se défendre, s'affirmer et se faire respecter.

Pourquoi un recueil bilingue ?

H.-M. Y. Je trouvais intriguant que cette langue n'ait pas d'existence écrite. Le nouchi change vite : il suffit d'un fait divers populaire pour qu'un substantif devienne un adjectif puis un verbe, et enfin une expression. Où que je sois dans le monde, cette langue est avec moi, Abidjan est avec moi. J'ai écrit ce livre pour me rapprocher de ma ville natale.

Qui est Polo ?

H.-M.Y. Polo est inspiré de John Pololo, le plus célèbre gangster de Côte d'Ivoire. Il est l'un des précurseurs du nouchi et l'inventeur du gnama gnama, la danse des loubards d'Abidjan. Les circonstances floues de sa mort, sous les balles des forces de l'ordre, ont nourri sa légende. Le Polo de mon poème est un jeune Abidjanais qui raconte sa vie, marquée par l'adversité et le courage. Il est né sans père et sans ancêtre. Dans le livre, il engage un dialogue avec l'avenir *[« Devant » dans le texte nouchi, « Demain » en français ; lire extrait ci-contre]* qui lui demande ce qui lui fait peur.

Le texte français est-il une traduction ?

H.-M.Y. C'est plutôt une mise en tension de deux langues poétiques, une invitation au voyage au sein des mots mêmes. En écrivant, les mots en nouchi me sont apparus comme des lieux à habiter. Certains avaient plus de lumière ; d'autres plus d'ombre. Il fallait donner vie à ces lieux-là dans le texte en français. Avec ce recueil, j'espère que les Abidjanais comprendront que le nouchi n'est pas une blague, comme ils le pensent souvent : c'est un lieu plein, qui permet d'exprimer les choses intimes, avec profondeur et clarté. ■

Propos recueillis par Gladys Marivat

EXTRAIT

Polo kouman/Polo parle

(pages 26-27)

(EN NOUCHI)

« On est venu sur Terre pour battrer lions
on est tombé dans un faux kohi
on fait bohroh d'enjaillement
nous voilà sur autoroute
nous seul on connaît route de Devant »

(EN FRANÇAIS)

« Venus sur Terre pour affronter les lions
nous sommes tombés dans la mauvaise jungle
nous bandons nos yeux
nous traversons l'autoroute
nous seuls savons l'adresse de Demain »

POLO KOUMAN/POLO PARLE
HENRI-MICHEL YÉRÉ
96 P., D'EN BAS, 12 €

DR

CÉCILE LADJALI

Des bienfaits de la tautologie

La figure de l'androgyne m'a enchantée durant les années de thèse et elle continue de traverser mes romans. Bowie est mon idole. L'intersexe comme symbole du génie poétique selon Virginia Woolf, autrice d'*Une chambre à soi* et du sublime roman *Orlando,* est le point nodal de toute entreprise littéraire sérieuse. (Proust et Rimbaud nous suggèrent la même chose et c'est dans ce credo grammatical que s'enracinent leurs œuvres, lesquelles dépassent de loin l'étiquette littérature queer qui leur est accolée.) Mais quand la poésie s'incarne elle perd de son charme.

1,7 % de l'humanité naît intersexuée (hermaphrodite). La souffrance de ces êtres est telle qu'elle requiert toute notre empathie. Or sur les campus américains on recense cinquante pronoms différents propres au genre. Le différentiel entre les 1,7 % de départ et ce catalogue du neutre est étrange. Sans être intersexes, ces personnes se revendiquent non binaires et imposent à celui qui cherche à les nommer d'épineux problèmes de communication. L'autre conséquence de cette démarche est l'individualisme forcené dans un monde genré qui pourtant va devoir s'adapter pour éviter d'être voué aux gémonies.

Quel rôle jouera l'école dans ces questions ? L'adolescence est l'âge de la métamorphose et pour avoir lu Ovide on sait combien elle peut être tragique. L'école doit accompagner les élèves avec intelligence et déplacer ces questions intimes si angoissantes vers l'art, afin d'aider les adolescents à mieux s'en saisir. Toute l'œuvre de Shakespeare peut être convoquée. Dans *Comme il vous plaira*, Rosalinde, travestie en Ganymède, interroge à travers le vertige baroque de l'écriture les problématiques liées au genre, à soi, à l'autre ainsi qu'à la liberté. Car quand ELLE nous dit qu'elle est IL, c'est ma propre identité qu'IEL interroge et donc ma liberté qu'IEL se permet de malmener.

Dans *XY,* Élisabeth Badinter explique qu'à l'adolescence on s'affirme en s'opposant au différent et en s'identifiant au même. Or quand le genre devient un concept flou, comment se construire ? Plus rien n'est jalonné et le terrain de jeu se transforme en cirque Maxime avalant tout. Les adolescents ont besoin de modèles. Face aux cinquante pronoms, quelle déclinaison choisir pour parler de soi ? L'inflation du neutre provient de discours prononcés par des idéologues beaucoup plus armés que le public qu'ils visent. Prônant la parité, l'écriture inclusive rend la langue illisible. Ma fille de 15 ans (pourtant passionnée par le sujet) a récemment renoncé à la lecture du livre de Bell Hooks, *Apprendre à transgresser,* car sa traduction en français inclusif en a fait un galimatias indigeste. La puissante voix du texte anglais s'est transformée en timbre de châtré. Bell Hooks en serait mortifiée, plaçant, à l'évidence, la transgression ailleurs que dans le postiche vocalique.

> QUAND ELLE NOUS DIT QU'ELLE EST IL, C'EST MA PROPRE IDENTITÉ QU'IEL INTERROGE ET DONC MA LIBERTÉ QU'IEL SE PERMET DE MALMENER

Nommer le réel demeure le seul moyen de ne pas le faire vaciller. Une fois circonscrits par le langage, la chose et l'être peuvent être discutés, interrogés, métamorphosés : c'est là tout le principe de la littérature. Mais la confusion entre champ poétique et réalité ne conduit qu'à un discours aussi délétère que piégeant pour des consciences – et des corps – en formation. Pire : ce fantasme du neutre conduit à la haine de soi et en même temps à celle de l'autre. Ontologie et langage (absolument liés) sont beaucoup plus puissants que l'air du temps qui n'aura jamais que l'ambition des feuilles mortes. ■

AUDREY SOVIGNET

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'art des personnages
4. Les silhouettes

Parfois, l'art du romancier rejoint celui du peintre. Une fois le personnage principal établi, de même que les essentiels personnages secondaires, il s'avère à l'occasion indispensable de remplir le tableau avec des figurants. Or, comme vous le constaterez chez les grands maîtres, des Flamands à Renoir, ces figurants sont tracés aussi soigneusement que les protagonistes importants. Si la géométrie les met en marge, au bord, dans les creux ou les angles, dès que l'œil les repère, il peut s'y attarder et trouve matière à observer. Le peintre, après avoir exprimé son don de l'architecture picturale au moyen de l'éclairage et de la composition, expose alors son talent pittoresque : celui-ci grimace, celle-là sourit, cet individu n'adopte pas une attitude conforme à la scène, ce quidam regarde ailleurs, cet autre ne pense qu'à lui. Admirez les descentes de croix exécutées par Rubens et Rembrandt, elles vous démontreront que le sens de l'ensemble n'exclut pas le goût du minuscule.

Étrange existence que celle de ces personnes qui n'acquièrent pas le statut des personnages… Leur présence s'impose parce que la réalité est peuplée de gens qui exercent leur métier, pourtant elles ne jouent pas un rôle d'adjuvant ni d'opposant. L'action les demande, pas la psychologie ni la philosophie du récit. Précisément : bien que leur intervention soit nécessaire, leur caractère ne l'est point. Le romancier choisira de les décrire à sa guise, mais il faut qu'il les décrive. Au cas où il les réduirait à de pures fonctions, son œuvre perd toute consistance en trahissant la paresse de son rédacteur.

Proust avait le génie des silhouettes. Impossible, par exemple, d'oublier le directeur de l'hôtel à Balbec ! Ce dernier, serviable, attentionné ainsi que le veut sa charge, quoique prétentieux, peu fin, divertit le lecteur par sa propension à multiplier les impropriétés dans un langage approximatif, sans doute dû au fait qu'il s'avoue « *d'originalité roumaine* ». À chaque fois qu'il apparaît, nous nous réjouissons d'un festival de fautes : « *les moyens de commotion* » pour désigner les moyens de transport, « *un temps infini* » pour un temps infime, « *frivole de fruits* » pour fou de fruits, « *l'âge de la pureté* » pour celui de la puberté. Proust excelle dans ces saisies, le détail qui sonne vrai, la notation qui prouve une intelligence aiguë de la comédie humaine ou de la société. Une véritable liberté est laissée à l'artiste afin de caractériser les silhouettes.

Cependant, on le sait, la liberté risque toujours de devenir licence. Le pittoresque comprend plusieurs dangers. Premièrement, celui d'en faire trop et de s'égarer dans des descriptions de silhouettes plus longues que celles des protagonistes, lesquels, par contraste, sembleront transparents. Secondement, celui de forcer le trait jusqu'au grotesque, au point de changer de style. Le pittoresque descend de lui-même cette pente, celle qui conduit à exagérer, à s'amuser de manière gratuite, à finir dans le style de Daumier ce qui fut commencé dans celui de Matisse.

> L'ACTION LES DEMANDE, PAS LA PSYCHOLOGIE NI LA PHILOSOPHIE DU RÉCIT

Car la précision du trait n'induit pas forcément cruauté, méchanceté. Elle reflète plutôt une appréhension de l'univers. Chez Colette, vous apprécierez cette attention parfaite à tous les personnages, humains, animaux, floraux, ce qui indique une perception pointue, sensuelle, charnelle, globale du cosmos, pas seulement la minutie consciencieuse d'un écrivain. Prenez-garde, même : c'est dans les silhouettes que l'on découvrira votre marque, votre philosophie, votre conception de la réalité. Les silhouettes, parce qu'elles n'appartiennent pas de façon intrinsèque à la dramaturgie de la narration, se montrent fort révélatrices de l'auteur.

Mon conseil : soignez les silhouettes en les dotant de caractéristiques saillantes, mais ne tombez pas dans la caricature. Demeurez conscients que vous donnez ainsi à voir votre vision du monde. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine littéraire

NOS RENDEZ-VOUS DE JUIN

Prenez la plume au mois de juin et participez à l'un de nos ateliers d'écriture avant l'été : nos animateurs, des professionnels aux profils variés (écrivains, coachs littéraires, journalistes, professionnels de l'édition…), mènent les ateliers dans un format qui a fait ses preuves : des séances de trois heures accessibles à distance, par tous, en format mixte, mêlant échanges d'e-mails et visioconférences.

AU PROGRAMME

→ **Créer les personnages de votre roman**
avec Frédérique Anne
● Samedi 3 juin à 15 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Samedi 10 juin à 15 heures

→ **Se lancer dans un récit familial**
avec Lola Sorrenti
● Mercredi 14 juin à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 5 juillet à 18 heures

→ **Comment promouvoir son livre ?**
avec Vanessa Lavergne
● Samedi 24 juin à 10 heures

→ **Comment débloquer son écriture**
avec Clara le Corre
● Date et heure à venir

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures/

« Je voulais qu'on m'aide à créer une routine d'écriture »

Après avoir suivi divers ateliers d'écriture (organisés par *Lire Magazine littéraire*), Roxane Lauley voit son premier roman, *La Grande Muette*, publié. Elle explique ce que cette expérience lui a apporté.

Qu'est-ce qui vous a décidé à suivre un atelier d'écriture ?
Roxane Lauley. J'écrivais depuis longtemps et j'avais besoin d'un regard extérieur sur mon travail ainsi que de conseils pour avancer. Ma pratique de l'écriture était assez irrégulière et je voulais qu'on m'aide à créer une routine. J'avais toujours hésité à franchir le pas des ateliers d'écriture par peur de présenter mes textes. J'ai été surprise par la bienveillance et l'énergie du groupe.

Quels ateliers de *Lire Magazine littéraire* avez-vous choisis ?
R.L. J'ai suivi l'atelier « Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur », qui s'est déroulé en ligne. Nous avons parlé tour à tour de notre projet et reçu des conseils personnalisés. Cela m'a beaucoup aidée à présenter mon manuscrit et à cibler les maisons d'édition. Avant cela, j'ai été accompagnée par la conseillère littéraire Frédérique Anne, qui m'a coachée dans l'écriture de mon roman et m'a conseillée de m'inscrire à l'atelier pour faire le grand saut !

Quel a été votre parcours de publication ?
R.L. J'ai envoyé mon roman par le service des manuscrits ainsi qu'à l'attention d'éditrices dont j'avais eu le contact notamment par Baptiste Liger. J'ai eu des refus mais aussi des encouragements, ce qui m'a motivée à persévérer. Un an après le premier, j'ai fait de nouveaux envois à d'autres maisons. Un ami m'a parlé des éditions du Crabe et j'ai tenté ma chance. Quelques semaines après l'envoi au service manuscrit, l'éditrice me contactait. Huit mois après, mon roman voit enfin le jour !

De quoi parle votre roman, *La Grande Muette* ?
R.L. C'est un portrait de femme marquée par la perte physique mais aussi celle de ces illusions, de l'innocence de l'enfance. Un témoignage du deuil avec ses zones d'ombre, de lumière, et surtout, le désir de s'affirmer. Je l'ai construit comme un carnet de voyage qui mène de Bordeaux à Paris en passant par Beyrouth. J'ai également voulu partager les coulisses de l'armée que j'ai connue de l'intérieur. *La Grande Muette* est un roman qui fait entendre les silences.

Enfin, avez-vous prévu de suivre d'autres ateliers d'écriture ?
R.L. Oui, je continue d'écrire et travaille actuellement sur d'autres livres. J'ai désormais intégré l'atelier d'écriture dans mon processus. Et je suis curieuse de découvrir d'autres thématiques afin de bousculer un peu mon écriture, aller dans des endroits où je ne suis pas encore allée.

Propos recueillis par Simon Bentolila

LA GRANDE MUETTE
ROXANE LAULEY
156 P., LE CRABE, 15 €

DR

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Éric Baratay	*Les Animaux dans l'histoire*	Tallandier	99	★★★★★
Anaïs Barbeau-Lavalette	*Femme forêt*	JC Lattès	72	★★★★☆
Roland Barthes	*Le Neutre. Cours au Collège de France (1977-1978)*	Seuil	97	★★★★★
Romano Bilenchi	*Conservatorio di Santa Teresa*	Cahiers de l'hôtel de Gallifet	66	★★★★☆
André Blanchard	*Bon qu'à ça*	Le Dilettante	68	★★★★☆
Jeanne Boëzec, Lucie Mikaelian	*Mes quatorze ans*	Gallimard BD	88	★★★☆☆
John Boyne	*La Vie en fuite*	JC Lattès	81	★★★★☆
Louise Brévins	*Pute n'est pas un projet d'avenir*	Grasset	99	★★☆☆☆
Alice Butaud	*La vie commence en sixième*	Gallimard Jeunesse	89	★★★☆☆
Michel Butor	*Petite histoire de la littérature française*	Folio	102	★★★☆☆
Giosuè Calaciura	*Pantelleria. La Dernière Île*	Notabilia	79	★★★★☆
Maurice Chappaz, Philippe Jaccottet	*Correspondance 1946-2009*	Gallimard	91	★★★★☆
Emma Cline	*L'Invitée*	La Table ronde	78	★★★★☆
Paolo Coelho	*Le Don suprême*	Flammarion	80	★★☆☆☆
Jeanine Cummins	*Le Garçon du dehors*	Philippe Rey	79	★★★☆☆
Astrid de Laage	*De la main d'une femme*	Grasset	70	★★☆☆☆
Fabienne Delfour	*Dans la peau d'un dauphin*	Flammarion	102	★★★☆☆
Thomas de Quincey	*De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*	Petite Bibliothèque Payot	82	★★★★☆
Cardinal de Retz	*Maximes et réflexions*	Tempus	102	★★★★★
Antoinette Deshoulières	*De rose alors ne reste que l'épine*	Poésie/Gallimard	91	★★★★★
Pascal Dessaint	*1886. L'Affaire Jules Watrin*	Rivages	72	★★★☆☆
Chris de Stoop	*Le Livre de Daniel*	Globe	80	★★★★☆
G. Dorison, J.-B. Hostache, D. Maric	*Les Pionniers (t. 2). Le Rêve américain*	Rue de Sèvres	88	★★★☆☆
Audrey Dussutour, Antoine Wystrach	*L'Odyssée des fourmis*	J'ai Lu	102	★★☆☆☆
Muriel Flis-Trèves	*Pourquoi viens-tu si tard ?*	Calmann-Lévy	101	★★★☆☆
Éric Fouassier	*Le Bureau des affaires occultes (t. 3). Les Nuits de la peur bleue*	Albin Michel	56	★★★☆☆
Hadrien France-Lanord	*À l'écoute du moderne*	Le Cerf	101	★★★☆☆
T. Frinault, P. Karila-Cohen, E. Neveu	*Qu'est-ce que l'opinion publique ?*	Folio	31	★★★★☆
Maurice Godelier	*Quand l'Occident s'empare du monde*	CNRS	100	★★★★☆
Emmanuel Godo	*Maurice Barrès, le grand inconnu (1862-1923)*	Tallandier	98	★★★☆☆
Virginie Grimaldi	*Une belle vie*	Flammarion	71	★★☆☆☆
Jean-Claude Grumberg	*De Pitchik à Pitchouk*	Seuil	69	★★★☆☆
Cécile Guidot	*La Fascination*	JC Lattès	73	★★★☆☆
Rakel Haslund	*Après nous les oiseaux*	Robert Laffont	73	★★★☆☆
Nathalie Heinich	*Le wokisme serait-il un totalitarisme ?*	Albin Michel	96	★★★☆☆
Willem Frederik Hermans	*La Maison préservée*	Gallimard	66	★★★★☆
Fabrice Humbert	*L'Expérience des fantômes*	Gallimard	69	★★★★☆
Jules Huret	*Enquête sur l'évolution littéraire*	Grasset	91	★★★★☆
Régis Jauffret	*Dictionnaire amoureux de Flaubert*	Plon	90	★★★☆☆
Doug Johnstone	*Voyous*	Métailié	83	★★★★☆
Matthieu Jung	*Gérôme et Jérôme*	Le Cherche-Midi	71	★★★☆☆
Douglas Kennedy	*Et c'est ainsi que nous vivrons*	Belfond	6	★★★★☆
Henry Kissinger	*Leadership. Six études de stratégie mondiale*	Fayard	98	★★★☆☆
Chris Kraus	*Danser sur des débris*	Belfond	82	★★★☆☆
Jennifer Lesieur	*Rose Valland, l'espionne à l'œuvre*	Robert Laffont	101	★★★☆☆
Victor Louzon	*Le Grand Récit chinois*	Tallandier	98	★★★★☆
Jean-Charles Massera	*Occupy Masculinité et autres problèmes déposés*	Verticales	70	★★★☆☆
Markus Messling	*L'Universel après l'universalisme*	PUF	100	★★★★☆
Vincent Mondiot	*Protéger le blibulle*	Actes Sud junior	89	★★★☆☆
Alberto Moravia	*Quand tu viendras je serai presque heureux*	Bouquins	90	★★★★☆
Alberto Moravia	*L'Immortel*	Bouquins	90	★★★★☆
Melinda Nadj Abonji	*Le Soldat-Tortue*	Métailié	81	★★★★☆
Alan Pauls	*La Moitié fantôme*	Christian Bourgois	82	★★★☆☆
Xavier-Laurent Petit	*Tout va bien*	L'École des loisirs	89	★★★★☆
Pauline Peyrade	*L'Âge de détruire*	Minuit	70	★★★★☆
Jodi Picoult	*J'aimerais tant que tu sois là*	Actes Sud	81	★★☆☆☆
Stine Pilgaard	*Le Pays des phrases courtes*	10-18	82	★★★★☆
Audrey Pleynet	*Rossignol*	Le Bélial	73	★★★★☆
Frédéric Ploussard	*Mobylette*	Pocket	72	★★★☆☆
Ivy Pochoda	*Ces femmes-là*	Globe	83	★★★★☆
Brahm Revel, Ronald Wimberly	*Enfin je vole !*	Marabulles	88	★★★☆☆
Paul Rey	*Le Syndrome de l'iceberg*	Sarbacane	88	★★★★☆
Marie Richeux	*Jours de naissance*	Sabine Wespieser	71	★★★☆☆
Laurine Roux	*L'Autre Moitié du monde*	Folio	72	★★★★☆
Timothée Stanculescu	*L'Éblouissement des petites filles*	J'ai Lu	72	★★★☆☆
Isabelle Stengers	*Apprendre à bien parler des sciences*	La Découverte	102	★★★★☆
Murielle Szac	*Le Feuilleton de Tsippora*	Bayard Jeunesse	89	★★★★☆
Laurent Theis	*Rois des Francs*	Bouquins	99	★★★★☆
Joe Thomas	*Brazilian Psycho*	Seuil	83	★★★★☆
Maren Uthaug	*Et voilà tout*	Totem	82	★★★☆☆
Aurélie Valognes	*L'Envol*	Fayard	36	★★★☆☆
Don Winslow	*La Cité des rêves*	Harper Collins	83	★★★★☆
Avishag Zafrani	*Philosophie du souvenir*	PUF	97	★★★★☆

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaquemois, *Lire Magazine Littéraire* metenlumièredesouvragessignéspar desauteursindépendants.Leurpointcommun?Unepassionpourl'écriture quilespousseàprendretouslesrisquespourêtrelus.

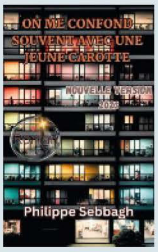
BELLA CIAO ISTANBUL

PIERRE FRÉHA

MOST ÉDITIONS

Bella Ciao Istanbul raconte l'histoire de Danilo Brankovic, un médecin franco-serbe expatrié en Turquie. Après deux années de vie à Istanbul, Danilo se rend compte que le pays ne laisse pas autant de place à la liberté d'expression qu'il ne le prône. Les ennuis commencent lorsque Danilo demande un remboursement à une compagnie aérienne, qui annule son billet d'avion sans raison. Après avoir insulté son interlocuteur et critiqué la politique du pays, il est soupçonné de vouloir porter atteinte à la Turquie. Tout au long de sa lecture, le lecteur est plongé dans une ambiance oppressante, entre la politique totalitaire du pays et sa culture patriotique. L'auteur ose parler de sujets qui fâchent, rendant le livre encore plus crédible grâce à une écriture directe et sans fioriture. Une belle lecture pour tous les lecteurs intéressés par la Turquie et la liberté d'expression.

→ ISBN : 2931109045 – 276 pages
Broché et numérique

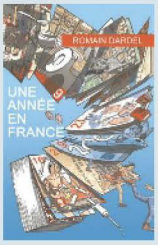


ON ME CONFOND SOUVENT AVEC UNE JEUNE CAROTTE

PHILIPPE SEBBAGH

Profs coloc's biberonnés à «Friends» options Chandler Bing ou Monica Geller, femme médecin, commercial en quête d'un boulot supportable sur la durée qui trouvera, peut-être, un début de réponse au sein du centre d'appels d'une grande banque française, voici quelques-uns des personnages hauts en couleurs que l'auteur met en scène dans son roman.
Philippe Sebbagh aime rire, être saisi par l'émotion et a voulu écrire le seul livre qui ne vous prend pas ouvertement pour une courgette. Roman qui parle fort du monde, mais qui reste avant tout une comédie éminemment contemporaine très dialoguée, gorgée de vie, de tonus.

→ 349 pages – Broché et numérique

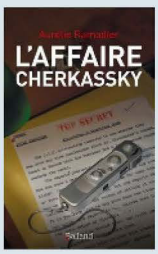


UNE ANNÉE EN FRANCE

ROMAIN DARDEL

Cinquante-deux textes avec lesquels l'auteur, Romain Dardel, ne cherche pas à réaliser le compte-rendu documentaire d'une année particulière, mais invite plutôt le lecteur à le rejoindre dans son voyage littéraire, au gré de ses expérimentations stylistiques : nouvelles, poèmes, fantaisies, dialogues… autant de formes pour explorer ses humeurs, exprimer ses admirations et ses déceptions, donner corps à ses fantaisies et à ses réflexions… 52 textes qui résonnent les uns avec les autres et viennent former la mosaïque de « Une année en France » : une année littéraire !

→ ISBN : 9798848830507 – 229 pages – Broché et numérique



L'AFFAIRE CHERKASSKY

AURÉLIE RAMADIER

ÉDITIONS BALLAND

L'Affaire Cherkassky est un thriller mystérieux qui suit l'enquête d'une journaliste, Camille, déterminée à découvrir la vérité sur Nicolas Cherkassky, un rescapé français de l'URSS. Elle se confronte à une ombre menaçante et découvre des témoignages contradictoires. Un roman captivant, bien rythmé et maîtrisé, qui mêle habilement fiction et réalité. Le lecteur est tenu en haleine grâce aux nombreuses fausses pistes de l'enquête.

→ ISBN : 2940719195 – 452 pages – Broché et numérique

RÉJOUISSEZ-VOUS PARCE QUE C'EST ARRIVÉ

ELVIRA MOREIRA

Elle est directrice d'une école et lui en est le concierge. Leurs chemins se croisent à un moment décisif de leur vie et pendant plus de vingt ans, une relation particulière les unit, mélange de tendresse et de bienveillance. Gabin porte le poids de son passé et Julie s'investit corps et âme dans son travail pour se remettre de sa rupture douloureuse. Alors qu'ils ont toujours veillé l'un sur l'autre, un événement tragique va venir bouleverser leur équilibre et remettre en question toutes les certitudes de Julie au sujet de Gabin.
Qui est-il réellement ? Plus important, que cache-t-il ? Pour le découvrir, la jeune femme plonge dans le passé de son protecteur afin d'y déterrer son terrible secret. Sans le savoir, Julie aurait-elle joué un rôle dans cette histoire ? Un récit poignant et riche d'émotions qui vous bouleverse dès les premières pages ! Un roman qui parle de notre relation aux autres, au monde, et de la conséquence de nos actes.

→ ISBN : 9791026282877
152 pages – Broché et numérique

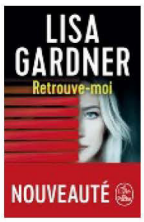
JULIE JÉZÉQUEL

VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

« Ma mère m'achetait régulièrement des anciennes éditions de la comtesse de Ségur. À 10 ou 11 ans, j'ai dévoré *Les Petites Filles modèles*. J'étais pleine d'empathie pour Sophie. Et très heureuse que la comtesse se moque de la marâtre. Ça me réjouissait. J'ai eu aussi très peur du général Dourakine. J'ai ensuite lu Alexandre Dumas et j'ai adoré *La Dame de Monsoreau*. Magnifique histoire d'amour. Les passages historiques me barbaient un peu mais ce personnage était passionnant. »

LES CLASSIQUES QUI VOUS TOMBENT DES MAINS?

« Aucun. J'aime tout. Mes parents étaient de très gros lecteurs : la littérature américaine pour mon père, les romans anglais pour ma mère. J'ai été boulimique de lecture très jeune. À l'école, j'ai lu Zola, Stendhal, Flaubert… J'ai tout aimé. En première, mon prof de français, l'écrivain Serge Koster, m'a fait découvrir *Lolita*. J'avais été fascinée mais aujourd'hui, avec le recul, je n'ai aucune envie de relire ce livre que j'ai tant aimé. »



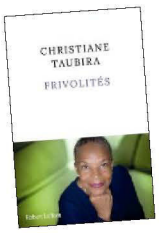
UN POLAR QUE VOUS AIMEZ?

« Comme scénariste, je n'écris pas de polar. Mais j'en lis beaucoup. Je me suis entichée d'une autrice américaine qui m'agace mais dont je suis accro aux histoires : Lisa Gardner. Il y a aussi la Britannique Anne Perry. J'ai été fascinée d'apprendre qu'elle a été condamnée pour le meurtre de la mère de sa meilleure amie. »

Jeune comédienne dans les années 1980-1990, elle est aujourd'hui scénariste et romancière. Dans *Parfois, une seule solution s'offre à vous*, elle raconte une amitié naissante entre deux femmes. Vous avez dit amitié? Pas si sûr… Grande lectrice, elle nous ouvre sa bibliothèque.

VOTRE BANDE DESSINÉE PRÉFÉRÉE?

« Je suis totalement inculte en BD. Mais dernièrement j'ai lu *Il est où le patron ?* de Maud Bénézit et du collectif Les paysannes en polaire. Des agricultrices racontent leur quotidien. Je rêve de pouvoir l'adapter. Je n'ai pas encore trouvé de chaîne intéressée. Je lance un appel ! »



LES LIVRES QUE VOUS OFFREZ?

« *Soie* de Alessandro Baricco. J'ai aussi découvert un auteur que j'offre en ce moment : Laurent Seyer. Dans *D'étranges hauteurs,* il raconte la rencontre de ses parents : l'histoire de son père est écrite dans le sens chronologique et celle de sa mère en sens inverse. Le tout pour arriver au point de rencontre. Magnifique construction de récit. Beaucoup de pudeur. J'ai aussi beaucoup aimé *Les poteaux étaient carrés,* la passion d'un petit garçon pour le match de foot Bayern de Munich-Saint-Étienne. On vient de m'offrir *Frivolités* de Christiane Taubira. J'aime l'autrice et j'aime le titre. Ce sera ma prochaine lecture. »

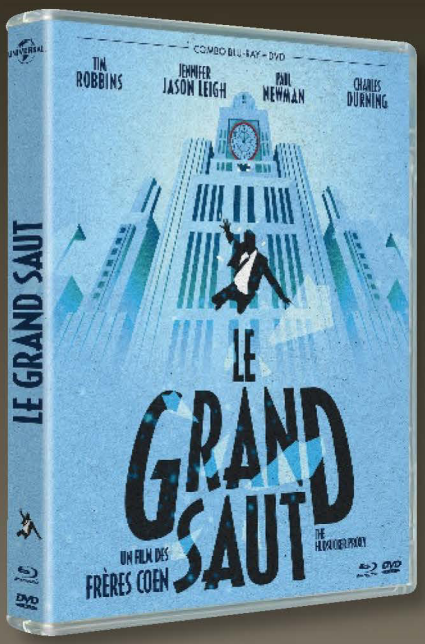
Propos recueillis par Éric Libiot

PARFOIS, UNE SEULE SOLUTION S'OFFRE À VOUS
JULIE JÉZÉQUEL
324 P., ROBERT LAFFONT, 21 €

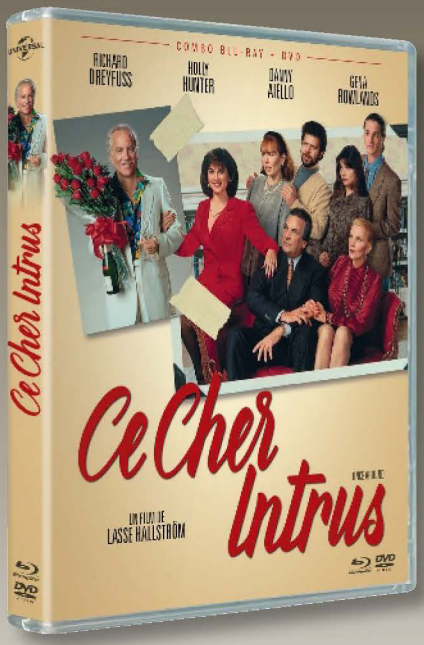
LAURENCE LUMBROSO/ROBERT-LAFFONT

LES FRÈRES COEN, ANG LEE, LASSE HALLSTROM, JOCELYN MOORHOUSE, MIKE LEIGH...

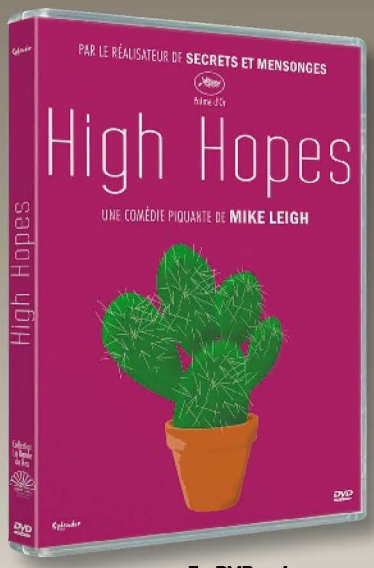
Les films indispensables des grands cinéastes des années 90 enfin dans leurs éditions définitives !



NOUVELLES RESTAURATIONS HAUTE-DÉFINITION



en COMBO BLU-RAY + DVD & DVD COLLECTOR



En DVD uniquement

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS

- Présentation des films par des spécialistes (Jean-Pierre Dionnet, Frederic Mercier, Nathalie Bittinger...)
- Commentaire audio
- Documents d'époque
- Bandes-annonces
- Livrets collector
- Jaquettes réversibles...

DISPONIBLES LE 13 JUIN

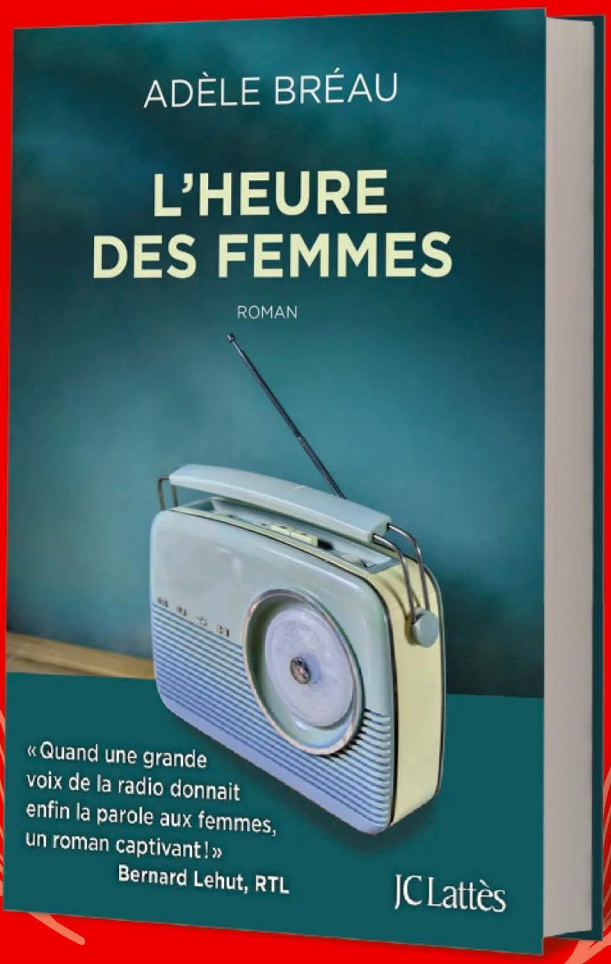
UNIVERSAL Splendor INFORMATIONS & COMMANDES : 01 55 17 16 16 / elephant1@wanadoo.fr ELEPHANT Classics FILMS

Le Grand Saut © 1994 Universal Studios. Chevauchée avec le diable © 1998 Universal Studios. All Rights Reserved. Ce titre vous est distribué par Universal Pictures Video Distribution. All Rights Reserved. Secrets © 1992 Universal City Studios, Inc. All rights Reserved. High Hopes © 1988 Thin Man Films Limited and Channel Four Television Corporation. All Rights Reserved. Ce Cher Intrus © 1989 Universal City Studios, Inc. All rights Reserved. Licensed by Universal Pictures Video Distribution. All Rights Reserved. Cover and Design © 2023 Universal Studios. All Rights Reserved. Used under exclusive license from Universal Studios.

MAISON DE LA PRESSE

ADÈLE BRÉAU

L'HEURE DES FEMMES



PRIX MAISON DE LA PRESSE 2023

Retrouvez tous nos livres, romans, BD, polars, mangas sur
www.maisondelapresse.com